
- PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S
22-II-36

QUATRE MILLIONS

POUR UN CŒUR

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

QUATRE MILLIONS

POUR

UN CŒUR

PAR

Mme CÉSARIE FARRENC





PARIS
F. COURNOL, LIBRAIRE
20, RUE DE SEINE, 20

1864

QUATRE MILLIONS

POUR UN CŒUR

I

UNE FEMME HORS LIGNE

A Marseille, et par une belle matinée du mois de juin, une voiture, qu'on est convenu d'appeler une *américaine,* s'arrêta devant une maison de la rue Mazade; un monsieur en descendit lestement, et après qu'il eut dit quelques mots au cocher et qu'il eut sonné, il ne tarda pas à pénétrer dans cette maison avec cette assurance et ce laisser-aller particuliers au propriétaire d'un immeuble quelconque.

Ce monsieur monta au premier étage, suivit un long corridor éclairé par de hautes fenêtres, et entra

enfin dans une pièce spacieuse, où se trouvait pour ameublement un bureau surmonté d'immenses casiers remplis de papiers de différentes grandeurs. Devant ce bureau était naturellement un de ces siéges rembourrés, recouverts en maroquin vert, à bas dossier, tournant sur leur pivot; puis encore quelques fauteuils, quelques chaises; mais ce qu'on n'apercevait pas de prime-abord, ce qui à coup sûr était le *sanctum sanctorum* du lieu, c'était un immense coffre-fort, solidement construit, fermé, cadenassé avec toute la précaution et l'importance que comportait assurément ce qu'il renfermait en numéraire de sommes énormes.

Ce monsieur, de haute stature, vêtu simplement, sans recherche aucune, mais pourtant avec une exquise distinction, s'assit dans ledit siége placé devant le bureau, ouvrit un volumineux portefeuille, y prit des papiers qu'il examina avec une minutieuse attention, tantôt saisissant la plume pour faire des annotations et tantôt se livrant à des calculs sur des petits morceaux de papier qu'il déchirait et lacérait aussitôt avec une expression de physionomie toute radieuse.

A mesure qu'il avançait dans son travail, son large front s'éclairait, rayonnait sous l'impression sans doute d'une douce pensée.

Ce personnage, près de la cinquantaine, conservait encore tous les avantages physiques d'un âge moins avancé : il avait une belle tête au type méridional ; ses cheveux, légèrement gris, n'avaient perdu, par le passage des années, ni de leur premier lustre, ni de leur qualité soyeuse ; ils retombaient en boucles luisantes jusque sur son cou ; ses sourcils, noirs comme de l'ébène, admirablement arqués à la base de son front poli et d'un blanc mat, imprimaient à toute sa physionomie on ne sait trop quel heureux mélange de douceur et de force qui appelait vers lui toutes les sympathies.

M. Dangel (tel était son nom) était un descendant de ces antiques familles du haut commerce marseillais, qui datent du XVI[e] siècle. A coup sûr, s'il l'eût voulu, il aurait pu tirer quelque vanité de son illustre origine ; car il avait aussi, lui, ses blasons et ses parchemins ; parchemins et blasons d'une noblesse toute composée de faits honorables, d'actions d'homme de bien.

Cette noblesse n'a-t-elle pas aussi sa raison d'être? n'a-t-elle pas aussi son incontestable valeur?

Et, en effet, celui qui est tant soit peu initié aux affaires commerciales, ne peut se défendre d'un sentiment de respect à la vue de ces hommes, de ces vaillants lutteurs qui ont en main des fortunes considérables, soudées pour ainsi dire dans leur seule probité, fortunes qui sont livrées aux terribles chances de la spéculation et du hasard, et dont ils gardent seuls et avec courage la terrible responsabilité.

Descendant, comme nous l'avons dit, d'une de ces vieilles familles, possédant des richesses immenses, dues à d'heureuses entreprises toujours couronnées de succès, M. Dangel jouissait à ce double titre de la considération publique. Il joignait à tous ces avantages acquis une grande aménité de manières, un beau caractère, un excellent cœur; c'est en dire, à coup sûr, assez pour faire comprendre qu'il comptait autant d'admirateurs et d'amis que ce qu'il y avait d'habitants dans la grande ville phocéenne.

Ce matin-là dont nous parlons, il y avait en

M. Dangel une grande préoccupation ; dans son imagination toujours dirigée vers les affaires, il se passait quelque chose d'inusité, d'anormal ; dans son âme, il y avait assurément quelque joie intime qui se reflétait sur ses traits ; dans tous ses mouvements marqués d'une impatience visible, on voyait qu'il avait hâte d'en finir avec ses calculs journaliers, avec ses occupations, car un gros soupir d'allégement et de satisfaction sortit bruyamment de sa poitrine quand, après s'être levé de son siége, il le repoussa brusquement du pied, enferma son précieux portefeuille dans le coffre dont il prit la clef.

Puis tout palpitant, tout joyeux, il sortit de son cabinet, se dirigea vers l'extrémité du corridor, traversa vivement plusieurs pièces d'un élégance parfaite et pénétra enfin dans un vaste salon de compagnie.

C'était un carré oblong, décoré avec un goût exquis, quoique un peu sévère.

De larges croisées ayant vue sur un jardin, étaient ornées d'amples rideaux de lampas, en parfaite harmonie avec la tenture de même étoffe qui couvrait les murs : ces rideaux étaient si admirable-

ment drapés, que les rayons d'un soleil ardent n'arrivaient dans ce salon qu'affaiblis et tamisés. Sur la vaste cheminée de marbre de Carrare, on voyait une pendule de Boule, flanquée de vases de Sèvres d'un grand prix. Enfin, sur les parois s'étageaient des tableaux des grands maîtres, qui accusaient, par leur choix délicat et la façon dont ils étaient superposés, le goût du maître de la maison.

Dans ce salon se trouvaient réunies une vingtaine de personnes, toutes appartenant au haut commerce marseillais, parents ou intimes de la famille Dangel. Cette société était conviée à un dîner offert en l'honneur d'une personne qui, à midi, sortait du Lazaret après y avoir subi sa quarantaine obligée.

Lorsque M. Dangel eut serré la main de ses invités, donné un doux regard à sa femme :

— Eh bien ! s'écria-t-il, vous attendez encore? Moi, je frémissais d'impatience dans mon bureau. Grâce à ces maudites affaires, je n'ai pu me rendre au Lazaret ; Félix et Louise auront été les premiers à voir la chère enfant qui nous arrive.

— Nos enfants, dit madame Dangel, ont été bien heureux ce matin, quand vous les avez désignés

pour lui servir d'introducteurs dans notre maison.

— Puisque vous voilà, Dangel, et que nous en avons le temps, dit tout à coup un vieux monsieur, à figure bonne et joviale, soyez assez complaisant pour nous apprendre quelques particularités qui se rattachent à la personne que vous attendez. J'ai connu Dalbert, c'était mon contemporain; nos maisons se touchaient, et je me souviens très-bien du jour de son départ pour la Nouvelle-Orléans, je crois. C'était un très-beau jeune homme, que la fortune avait oublié et qui partit pour l'aller querir dans le Nouveau-Monde. Depuis ce temps, je ne m'en suis plus occupé ; je n'en entendis même plus parler.

Ainsi interpellé, M. Dangel sourit, mit deux doigts blancs dans une tabatière d'or :

— Tout ce qui touche à ce cher Dalbert, dit-il d'une voix pleine d'émotion, tient presque du prodige : intelligence supérieure, qualités précieuses du cœur, rien ne manquait à mon ami pour le faire arriver dans le monde, et cependant ici il végétait d'une manière presque misérable. Mon père, qui l'aimait, lui offrit de l'attacher à ses bureaux ; il refusa. Avait-il le pressentiment d'une destinée

meilleure? c'est possible. Le fait est qu'il repoussa les instances de mon père, qu'il ne tint nul compte de mes sollicitations chaleureuses et amicales, et qu'il s'éloigna ; il partit : le vaisseau qui l'emportait faisait voile vers la Nouvelle-Orléans. Dix ans à peu près s'écoulèrent sans qu'il m'eût donné le moindre signe de vie. Je souffrais de son silence ; je le croyais à jamais perdu pour moi, lorsqu'enfin une lettre de lui m'arriva.

» Dans l'espace de dix années, disait-il, il avait réalisé une belle fortune; il avait, en outre, épousé une riche et belle créole et venait d'être père d'une petite fille qu'on nommait Yvonne. »

Cette lettre me causa un plaisir infini. J'aimais sincèrement Dalbert ; je partageai sa joie. Pourtant bien des années s'écoulèrent encore sans m'apporter de ses nouvelles. Enfin, une seconde missive m'apprit qu'il avait doublé sa fortune, qu'il évaluait alors à deux millions ; il me parlait avec un chaleureux enthousiasme d'Yvonne, de sa fille, qu'il élevait, disait-il, d'une manière toute particulière.

— Si tu la voyais, m'écrivait-il, à douze ans, courant dans nos savanes sur un cheval fougueux, tu

serais ravi, émerveillé ; c'est une enfant extraordinaire ; elle chasse comme un homme dans nos forêts, — parle latin comme Cicéron ; — elle n'a peur de rien ; elle est brave comme César ; — elle a déjà des idées arrêtées sur toutes choses, qui ne sont vraiment ni de son âge ni de son sexe. Pourtant, avec toutes ses idées viriles, elle est déjà femme par le cœur, le caprice et l'exigence ; il faut que tout cède à ses désirs ; — qui la contrarie devient son ennemi. Mais, cher Dangel, j'en suis sûr, elle ne manque pas de sensibilité, je l'ai vue dans un moment de colère fouetter une esclave insoumise, puis aussitôt se traîner à ses pieds, baiser ses blessures, lui demander pardon de sa brutalité. — Quelle fille qu'Yvonne !... Sa mère et moi en raffolons et laissons à la nature seule le soin de la diriger.

— Voilà, continua M. Dangel, ce que me disait mon ami dans sa seconde lettre.

— Mais, interrompit une dame, cette Yvonne, si elle a malheureusement grandi dans cette éducation sauvage, doit être quelque chose de monstrueux, socialement parlant. Fi ! d'une telle femme !...

— Pour moi, exclama à son tour une demoiselle surannée, je n'en voudrais pas pour amie !...

— Mais elle a, je crois, à cette heure quatre millions de dot, s'écria un jeune calculateur, à la recherche d'un riche mariage.

— Oui, autant que cela, quatre millions, reprit M. Dangel en souriant.

— Achevez donc, dit le premier interlocuteur ; apprenez-nous tout ce qui a rapport à Dalbert.

— Eh bien ! reprit le négociant avec une inflexion de tristesse dans la voix, mon ami m'écrivit encore une fois. Il m'apprenait qu'il venait de perdre sa femme ; que le chagrin de cette perte le minait sourdement, qu'il sentait avec effroi ses forces décliner de jour en jour, et qu'il laisserait avec un profond regret sa fille seule dans le monde, s'il ne comptait la léguer à mon amitié ; qu'il lui enjoindrait, avant de mourir, de quitter les colonies pour habiter la France, sa patrie ; qu'il avait à la vérité des parents à Paris, la veuve de son frère et ses deux fils, cousins-germains d'Yvonne, mais qu'il ne voulait remettre qu'à moi seul la surveillance éclairée et active de ses intérêts.

— Que vous dirai-je encore, ajouta M. Dangel. Mon pauvre ami est mort, j'ai en portefeuille et sur mes navires toute sa fortune : quatre millions à gérer. C'est une rude besogne pour moi, et j'attends et nous attendons l'heureuse et jeune propriétaire de toutes ces richesses. Vous savez tout maintenant.

— Faire seule ce long et périlleux voyage! Cette pauvre enfant me semble bien courageuse, dit madame Dangel.

— Mais elle n'est point seule du tout, reprit le négociant; elle est accompagnée d'un vieil ami, qui lui est fort attaché, et de quelques mulâtresses qui l'adorent.

Pendant que tout ceci se disait dans le salon, les nombreux domestiques, dans la salle à manger, étaient affairés : ils allaient et venaient sous le commandement du maître d'hôtel et des sommeliers; on voyait un riche service de table splendidement étalé sur les vastes buffets sculptés en arabesques capricieuses. Le couvert était mis; l'or et les cristaux scintillaient, étincelaient de tous côtés; souvent, orsqu'on venait à les heurter, ces objets d'art sem-

blaient emprunter une voix aussi, pour témoigner de la richesse du négociant et célébrer à leur manière la joie de l'arrivée d'Yvonne. On voyait aux angles de la table des vases pleins de fleurs cueillies dès le matin et symétriquement arrangées par Louise, enfant de seize ans, fille chérie de M. Dangel. Ce soin attestait combien elle s'était préoccupée aussi de l'arrivée d'une jeune compagne, d'une sœur.

De toute part, l'anxiété de l'attente se faisait sentir. Dans le salon, tous les regards se dirigeaient sur la pendule, et pendant que, pour tromper l'ennui et l'impatience, les hommes parlaient de commerce et de choses tout étrangères à l'objet de cette réunion, les femmes, elles, silencieuses, se livraient à leurs réflexions au sujet de cette jeune fille, tout au plus âgée de dix-huit ans et qui déjà se trouvait maîtresse d'une fortune presque fabuleuse, et l'envie (c'est chose triste à constater) se glissait dans quelques cœurs féminins : elles espéraient, disons-le, trouver dans la jeune créole un côté au moins défectueux qui donnât prise à la critique.

M. Dangel n'a rien dit de son visage, pensaient ces âmes charitables, c'est qu'elle est laide à

coup sûr; son teint doit être cuivré; qui sait?... c'est peut-être une mulâtresse!... Il serait inouï que possédant la jeunesse, la fortune, elle eût encore en partage la beauté!...

De leur côté, les jeunes hommes se flattaient de l'espoir de captiver la jeune et riche héritière, et, sans se préocuper de ses charmes, absents peut-être, ne songeaient qu'à ses quatre millions, les trouvant suffisamment beaux pour faire oublier, dans tous les cas, les disgrâces de la nature dans celle qui en était possesseur. Tout entiers à ces pensées, ils relevaient leurs fines moustaches, arrangeaient avec plus d'art le bout de leur cravate. Il n'y avait pas dans cette réunion jusqu'aux vieillards, qui maugréaient *in petto* sur leur âge, qui les empêchait d'entrer en lice avec les jeunes beaux.

— Midi! s'écria tout à coup M. Dangel, tandis que la pendule jetait l'heure en sons vibrants. Midi!

Et bientôt après le roulement d'une voiture se fit entendre.

— La voilà! s'écria-t-on simultanément, et les battants de la porte s'écartèrent avec fracas. Yvonne, accompagnée de son vieil ami, M. Roussel, du fils et

de la fille de la maison, Yvonne apparut sur le seuil.

Mais, arrêtons-nous avec elle et tâchons d'esquisser notre héroïne. En vérité, c'est une tâche difficile, car il aurait été presque impossible à l'observateur, au physionomiste de donner une analyse complète de la jeune personne qui entre en scène.

Pourrait-on dire au peintre : Faites-nous le portrait d'un sentiment?... Assurément, il ne le pourrait pas : le pinceau de l'artiste cesserait d'errer sur la toile; il réfléchirait, voilà tout. Yvonne était ainsi au premier aspect, au premier coup d'œil, insaisissable, pour ainsi dire.

Elle ne paraissait point belle du tout; elle n'était pas même jolie ; l'ensemble de ses traits n'offrait rien de remarquable ; et cependant les regards la cherchaient, se fixaient sur elle, y demeuraient attachés avec une surprise mêlée d'intérêt ; elle finissait toujours, après un long examen, par captiver, fasciner; on l'aimait.

Plutôt petite que grande, frêle, délicate, sa nature appelait une protection qui semblait devoir lui être

utile. Son teint s'était bruni sous le ciel brûlant où elle était née ; sa tête, peut-être un peu grosse pour son corps si délicat, était ornée d'une luxuriante chevelure noire à reflets bleuâtres ; sa tête avait des poses qui n'appartenaient qu'à elle seule ; son cou se pliait, se balançait avec la grâce amoureuse du cygne ; sur son front lisse et large, siégeait la rêverie ; ses yeux bleu foncé, veloutés, avaient quelque chose d'indéfini, de vague, de dormeur qui frappait de prime-abord. Mais sitôt qu'une pensée intime, une émotion, un sentiment quelconque venait à donner comme un choc électrique à cette nature de jeune fille, elle se transformait tout à coup ; il n'y avait plus en elle alors ni timidité ni insouciance rêveuse ; c'était la force énergique, la ténacité du caractère de l'homme qui venaient, chose étrange, prêter une nouvelle grâce, une nouvelle séduction à cette adorable physionomie.

Son nez, légèrement aquilin, était irréprochable dans sa forme ; sa bouche, un peu trop grande, avait les coins relevés ; son sourire, toujours errant sur ses lèvres rouges comme les fleurs du grenadier, mettait alors en relief ses dents, d'une pureté et

d'une blancheur éclatantes: ce sourire, disons-le, n'était point exempt d'une malicieuse ironie; son menton, légèrement arrondi, un peu large vers le bas, accusait en elle la résolution et le courage; ses pieds, ses mains, aux attaches fines et aristocratiques, semblaient appartenir à un enfant, tant leurs dimensions étaient petites et mignonnes; sa voix, sa parole avaient un timbre, une inflexion qui arrivaient à l'oreille comme une mélodie, et l'on se surprenait à l'écouter avec le ravissement qu'on éprouve en entendant des sons harmonieux tirés d'un clavier par la main d'un artiste inspiré: on l'écoutait encore, quand elle ne parlait plus.

Elle ne marchait pas; à peine si elle effleurait le sol: tous ses mouvements recélaient on ne sait qu'elle grâce, quelle flexibilité, qu'elle avait sans doute empruntées à ces lianes, qui se balancent au moindre souffle du vent dans les forêts de son pays natal.

Ainsi, pour le vulgaire, qui ne regarde qu'avec les yeux physiques, Yvonne n'était qu'une femme ordinaire échappant à toute louange comme à toute critique; mais pour l'homme intelligent, qui voit

avec les yeux de l'âme, Yvonne était belle d'originalité, et offrait le type si envié d'une nature toute exceptionnelle, qui faisait pressentir en elle des beautés relatives et des richesses immenses, qui pour être enfouies momentanément, n'attendaient que le contact avec le monde, le souffle des passions peut-être, pour atteindre un développement complet.

Telle était à peu près Yvonne.

Lorsqu'elle apparut, elle était vêtue avec un goût tout particulier : elle avait une robe de batiste bleue, à tout petits volants dans le bas, que recouvrait un burnous blanc, si léger, si flottant, si aérien, pour ainsi parler, qu'il paraissait avoir été tissé avec les fils de la Vierge ; un chapeau rond, tout petit, un de ces chapeaux si gracieux qu'on dirait inventés par la coquetterie faite femme, était avancé sur son front; ses cheveux, roulés, emprisonnés dans une résille noire, parsemée de perles bleues, retombaient, quoique retenus jusque sur son cou, et enfin une plume bleue était élégamment étendue sur la passe de ce chapeau et frissonnait au moindre mouvement de la jeune fille.

A son apparition, à sa vue, toute la société se leva.

et se rapprocha d'elle. Mais Yvonne, de sa petite main gantée, fit un geste suppliant comme pour écarter d'elle tout ce monde et de sa voix que l'émotion avait gagnée :

— Ne parlez pas, dit-elle, et laissez-moi chercher. Puis ayant jeté un regard investigateur sur chacun, comme une biche ou une gazelle, elle fit un bond gracieux et tomba tout en larmes dans les bras de M. Dangel.

— Ah ! c'est vous, dit-elle !... Mon cœur ne s'est point trompé, j'en étais sûre ; c'est bien vous, l'ami cher du meilleur des pères !...

Puis, quand l'émotion de tous deux fut un peu calmée, madame Dangel fut présentée par son mari à Yvonne.

— Voilà désormais votre mère ; aimez-la, dit-il.

A ce nom de mère, qui lui rappelait d'une manière douloureuse la sienne, absente de la terre, mais toujours présente dans son cœur, Yvonne éclata en sanglots, tout en embrassant la douce compagne du négociant.

Puis, aussitôt elle salua d'une légère inclination de tête toutes les personnes qui, debout, l'entouraient.

Dans ce salut de politesse perçait une certaine hauteur et tant d'indifférence, qu'il annonçait l'absence totale de tout plaisir de les voir.

Passant ainsi avec une rapidité extrême d'une sensation à une autre, Yvonne ne paraissait déjà plus la sensible fille de tantôt; un autre ordre d'idées venait de la transformer.

— Maintenant, venez, chère enfant, dit madame Dangel; veuillez me suivre dans les appartements préparés pour vous. Nous avons une demi-heure avant le dîner.

Et passant aussitôt un bras de la jeune fille sous le sien, madame Dangel l'entraîna hors du salon, tandis que, de son côté, le négociant emmenait M. Roussel.

— Mon Dieu ! s'écria presque aussitôt une dame, je me faisais une tout autre idée de cette jeune personne ; elle n'a absolument pour elle que le prestige de ses richesses...

— A peine si elle a daigné, dit une autre femme, jeter sur nous un dédaigneux regard.

— Moi, s'écria presque indignée la jeune Louise, pour défendre celle qu'elle nommait déjà son amie,

moi je trouve qu'elle a été d'une convenance parfaite ; elle arrive, elle ne vous connaît pas, d'ailleurs, elle est fort timide.

— Allons donc, timide ! reprit la dame ; où prenez-vous cela, ma chère ? Elle a des airs cavaliers indignes de son sexe ; une jeune fille qui manie le fusil comme un homme — son père l'a écrit au vôtre —, vous appelez cela timide?...

— Quant à moi, dit Félix, elle me paraît ravissante de naïveté enfantine. Quelle physionomie ! quel pittoresque langage que le sien ! Louise et moi, nous avons déjà pu l'apprécier. Attendez donc encore pour la juger.

— Elle est vraiment fort intéressante, dit un des jeunes hommes.

— Elle est piquante d'originalité, elle est charmante ! fut-il dit par tout le sexe masculin.

— Allons, dit tout bas une dame à sa voisine, vous verrez que cette étrange fille fera perdre la tête à tous nos messieurs...

— Que voulez-vous, ma chère, elle a sur la tête une auréole de quatre millions.

— C'est une suffisante ! Avez-vous remarqué ce

geste d'impératrice pour nous imposer sa volonté!

— Elle me déplait singulièrement, dit une jeune personne assez laide.

Pendant que dans le salon notre héroïne était ainsi diversement jugée, madame Dangel, après avoir introduit Yvonne dans la partie du logis qui lui avait été destinée, l'y laissa seule. La jeune fille en parcourut rapidement toutes les pièces; le luxe et le goût avaient présidé à leur ameublement. Yvonne en parut enchantée, tout y était approprié à l'âge et aux habitudes pressenties de celle qui devait habiter ce délicieux réduit.

Dans un boudoir touchant sa chambre à coucher, de larges et moelleux divans semblaient inviter à s'y reposer, tandis que des glaces magnifiques devaient refléter l'image de la jeune fille, soit qu'elle n'y fût qu'assise ou paresseusement étendue.

Dans une pièce à côté du boudoir, deux hamacs d'une élégance parfaite étaient suspendus au plafond, de sorte qu'Yvonne, dans les grandes chaleurs, put retrouver les habitudes des colonies.

Cette attention du vieil ami de son père toucha particulièrement la jeune créole. De ses apparte-

ments on communiquait, par une petite porte dérobée à la vue, dans ceux qu'on avait destinés à son ami Roussel.

Cette première inspection des lieux qu'elle devait occuper fut courte et rapide. Bien des choses sans doute échappèrent à ses regards ; mais dans le peu qu'elle vit, elle put apprécier déjà les préoccupations toutes paternelles du bon négociant.

Elle entra enfin dans son cabinet de toilette, où déjà deux de ses mulâtresses, accroupies auprès de malles et de coffres ouverts, s'occupaient à en retirer des objets, pour les enfermer ensuite dans des armoires. La plus jeune des femmes de couleur attachées à son service, espiègle enfant de seize ans, élevée presque avec Yvonne et qu'elle nommait par amitié Mamie, avait en main le démêloir, le peigne, la brosse, enfin tous les attributs de sa charge, impatiente qu'elle était de procéder à la toilette de sa chère maîtresse.

Yvonne se laissa tomber dans un fauteuil en face d'une psyché, et livra sa tête à Mamie.

Avec une habileté rare, qui aurait fait honte à nos meilleurs coiffeurs, Mamie, en un instant, avait opéré une ravissante coiffure. Les cheveux noirs, à re-

filets châtoyants de la jeune créole étaient artistement tressés et retenus seulement, on eût dit, par un énorme serpent en or qui couronnait le peigne; ce serpent semblait vivre et ramper en enlaçant la chevelure de la jeune fille; deux gros diamants de la plus belle eau, figurant les yeux fascinateurs de cet élégant reptile, étaient en évidence et scintillaient un peu au-dessus de l'oreille gauche d'Yvonne. Rien autre que ce peigne dans sa coiffure, que ce véritable bijou d'une excessive valeur, cependant moins grande par l'or et les diamants dont il était enrichi, que parce qu'il était un chef-d'œuvre d'art sorti du génie de Benvenuto Cellini.

— Allons, Mamie, disait câlinement Yvonne en frappant le parquet de ses pieds avec une adorable mutinerie d'enfant, dépêche-toi, et tâche de me faire jolie, si tu peux, toutefois...

— Têtesse à moi toujours jolie, disait Mamie en cherchant une robe.

— Flatteuse! donne vite cette robe rose que tu tiens. Tout est rose aussi dans mon cœur aujourd'hui; j'ai été, vois-tu, serrée dans les bras du meilleur ami de mon père!

— Contente moi bien, si têtesse est heureuse!

Et Mamie, tout en parlant, babillant comme une pie, attachait une flottante ceinture sur la robe rose d'une étoffe sans pareille, venant des Indes.

Puis, ayant passé au poignet gauche de la jeune fille un serpent pareil à celui qui rampait dans ses cheveux, Mamie resta en extase devant son ouvrage. Le noir visage de la mulâtresse rayonnait de joie, ses yeux blancs étaient démesurément ouverts et son rire, écartant ses grosses lèvres, mettait ainsi à même de compter jusqu'à la trente-deuxième de ses dents, d'une pureté et d'une blancheur immaculée.

Elle tapait dans ses mains et dansait comme une enfant qu'elle était, en répétant :

— Têtesse à moi, bien belle!

En ce moment, madame Dangel entra.

— Quoi! dit-elle, en si peu de temps une pareille métamorphose!...

— Mamie est une petite fée, dit Yvonne en montrant la jeune mulâtresse cachée derrière un meuble; je lui ai vu, en pareille matière, opérer des miracles.

— On va servir le dîner; venez, chère enfant. Et

madame Dangel, suivie d'Yvonne, se dirigea vers la salle à manger.

En entrant, la jeune fille y fit sensation, tant il y avait de grâce et de bon goût dans sa parure.

Chacun alors prit place autour de la table. M. Roussel, l'inséparable ami d'Yvonne, homme à figure sévère, dont les regards pleins de douceur se portaient toujours sur la jeune fille qu'il aimait, M. Roussel fut traité selon la position qu'on lui avait faite dans la famille Dalbert; il fut placé aux côtés de la maîtresse de la maison, Yvonne s'assit auprès de M. Dangel.

Le dîner était somptueux, tous les mets étaient délicats, recherchés et en rapport avec le splendide étalage de cette maison; de nombreux domestiques, vêtus d'une éclatante livrée, servaient.

Tous les yeux étaient fixés sur la jeune créole. On observait avec une curieuse attention tous ses mouvements; mais Yvonne ne paraissait pas s'apercevoir de cette continuelle surveillance qu'on exerçait sur elle; elle n'était nullement embarrassée dans une société qui, une heure auparavant, lui était tout à fait étrangère.

Elle mangea peu, parla encore moins, ne répondant qu'aux douces et affectueuses paroles que lui adressait M. Dangel. Enfin, durant tout le repas, elle se montra d'une parfaite distinction de manières, ce qui paraissait ennuyer un peu les bonnes âmes féminines qui cherchaient assurément à la trouver en défaut.

On quitta la table et on rentra dans le salon de compagnie.

Soit qu'elle fût un peu fatiguée par les émotions de la matinée, ou qu'elle pliât sous l'irrésistible puissance de l'habitude, Yvonne se laissa aller sur un vaste divan. Elle s'y assit d'abord, puis s'y coucha à demi, puis tout à fait.

— Il fait bien chaud, murmura-t-elle. Chère Louise, veuillez être assez bonne pour appeler Mamie.

Un instant après, la jeune mulâtresse arriva, tenant un large éventail.

Les dames chuchotaient et souriaient.

Sans se préoccuper de la brillante société qui entourait sa maîtresse, Mamie s'accroupit auprès du ivan, ouvrit l'éventail et s'empressa de rafraîchir

le front brûlant d'Yvonne, qui abaissa à demi ses paupières, comme on voit une fleur fermer son calice sous le plus léger souffle du vent.

Pour le coup, les femmes, qui ont en honneur de garder la plus stricte étiquette en société, les femmes manquèrent d'éclater de rire à un spectacle aussi singulier, aussi nouveau pour elles. Elles se communiquaient leurs pensées tout bas, sous leur éventail; elles chuchotaient. Quant aux hommes, tous admirateurs d'Yvonne, ils trouvaient dans cette adorable nonchalance, dans ce laisser-aller de la femme, quelque chose de neuf, d'original, qui la leur montrait plus séduisante encore.

— Chère Mamie, va-t'en, dit bientôt la capricieuse enfant; tu me fatigues, vraiment; tu m'ennuies.

Habituée sans doute à ces boutades, Mamie laissa voir la neige de ses dents par un sourire et s'éloigna.

Alors Yvonne se redressa un peu et promena ses yeux rêveurs autour du salon; elle venait d'arrêter ses regards sur un meuble élégant à l'extrémité de la pièce et caché dans la pénombre.

Tout à coup, secouant sa paresseuse attitude, elle s'élança vers ce meuble. — C'était un piano. Elle l'ouvrit, et, comme si elle eût été seule et qu'elle eût obéi à un désir irrésistible, elle fit entendre une improvisation éclatante, elle emplit le salon de notes sonores et mélodieuses qui révélaient en elle l'artiste consommée.

Puis, soudain, s'arrêtant et comme si elle eût été honteuse d'avoir cédé à ce premier mouvement, elle joignit ses mains avec une grâce enfantine :

— Ah ! pardon, fit-elle, il y avait si longtemps que je n'en avais joué !...

Mais son auditoire ravi, enthousiasmé, la supplia de continuer. Alors Yvonne chanta.

D'abord sa voix, d'un timbre enchanteur et sympathique, aborda sans efforts les notes les plus élevées; c'était comme un frais rire de jeune fille, ou le chant si doux du bengali des tropiques; puis, par une transition insensible, son ton prit les inflexions les plus graves, toute son âme, tout ce qu'il y avait en elle de poésie et de sensibilité s'échappait à flots précipités de ses lèvres.

C'était tout un poëme et non un chant, tout un

poëme qui racontait l'histoire du cœur de cette étonnante jeune fille.

Qui de nous, une fois dans sa vie, n'a pas été surpris la nuit, au milieu de son sommeil, par des sons d'une douceur infinie qui partent d'en bas, sous nos fenêtres ; par une musique séraphique d'une harmonie si suave qu'on la dirait venue du ciel pour nous y transporter ? Qui de nous alors n'a pas tressailli, suspendu sa respiration afin de mieux saisir, de mieux écouter, et dire ensuite :

« Mon Dieu ! voilà que c'est fini déjà ! Oh ! encore, toujours ! »

Et les musiciens partent, s'en vont, en nous laissant longtemps dans le cœur cette douce harmonie éteinte.

Ce furent à peu près les mêmes sensations qu'Yvonne laissa à ceux qui l'écoutaient. De chaleureux applaudissements traduisirent le plaisir qu'elle avait causé. Mais elle, surprise, étonnée de tous ces suffrages, restait impassible ; aucune émotion communicative ne fit palpiter son cœur ; aucun sentiment de joie ou d'orgueil ne fit monter la rougeur à son front.

Elle venait de chanter, comme l'oiseau chante sur a branche, s'inquiétant fort peu si d'en bas on l'écoute.

Elle quitta le piano et s'assit, distraite et rêveuse, auprès de M. Roussel.

C'était une nature rare et tout exceptionnelle que celle de cette jeune fille. Elle renfermait au dedans de son cœur toutes ses impressions, ne paraissant s'animer et ne vivre qu'au contact immédiat de personnes avec lesquelles elle pouvait avoir quelques affinités.

Son esprit, éminemment développé et cultivé par l'étude, embrassait de préférence le côté sérieux des choses; elle n'était pas d'ailleurs tout à fait étrangère à quelques sciences abstraites; la littérature était l'objet constant de ses préoccupations les plus chères; tous nos auteurs lui étaient familiers, et elle professait pour quelques-uns d'entre eux une admiration et un enthousiasme qui, lors qu'elle en parlait, mettait au grand jour les côtés saillants et lumineux de son intelligence.

Aussi, on le comprend sans peine, elle devenait tout à coup silencieuse quand parfois elle se trou-

vait au milieu d'une société de femmes qui babillaient entre elles des choses vulgaires de la vie; elle paraissait absente du petit cercle féminin. Il eût été difficile alors de lui arracher une seule parole, ce qui faisait dire aux femmes qu'elle avait un esprit dédaigneux et fier, et à ceux qui la voyaient pour la première fois et qui l'observaient dans sa taciturnité, que cette jeune fille était sans intelligence, en un mot, qu'elle était bête.

Mais dans ces moments-là, si quelques hommes d'un esprit cultivé survenaient, et dans leur conversation avec elle touchaient à ses sujets aimés, sujets qui se rattachent à la science du cœur, à la psychologie, étude de toute âme qui se livre à la réflexion, Yvonne s'éveillait aussitôt, se trouvait ressuscitée d'une apparente mort : elle émettait avec feu ses idées, d'une incontestable profondeur; tout ce qu'elle avait lu, pensé, observé, rêvé même, se traduisait dans un langage plein de naturel, d'originalité, langage qui abondait surtout en remarques fines, imprévues, pleines de sagesse et de raison, qu'on n'eût cru ne devoir appartenir qu'à la femme mûrie sous l'expérience des choses.

Yvonne, près de M. Roussel et au milieu du groupe d'hommes, prit part à la conversation et ne tarda pas à les rendre silencieux, quand, exprimant son admiration et son goût pour les arts, elle parla de la sculpture surtout. Il faut le dire, la sculpture faisait ses délices.

Toute petite, elle avait ramassé, un jour, de la terre glaise détrempée par la pluie, et elle avait réussi à lui donner la vie dans une statuette. C'était sa poupée; elle n'en eut jamais d'autres.

Au pied de l'éminence où s'élevait majestueusement l'habitation de son père, l'enfant y trouvait cette terre malléable qui l'enchantait. Il était curieux de la voir ainsi, chaque jour, pétrir cette terre brune qui tachait ses petites mains, en façonner des amazones sur leurs chevaux, des chiens, des bœufs; toute l'habitation était pleine du travail de l'infatigable petite fille.

On lui donna des maîtres de dessin, de sculpture : elle eut ses outils, son ciseau.

Un an avant la perte de ses parents, elle avait réuni en un groupe charmant son père et sa mère : la ressemblance en était frappante. Ce fut Mamie,

qui, la première, jeta un cri d'admiration quand l'œuvre fut terminée :

— Voilà Massa! voilà têtesse à moi! s'écria la petite mulâtresse, qui ne quittait jamais Yvonne, tous deux sont là! Massa sourit à Mamie!... que c'est beau!

Et Yvonne superbement glorieuse de son chef-d'œuvre, — c'en était un, — courut en faire hommage à son père et à sa mère.

Depuis que Dieu l'avait faite orpheline, ce groupe lui était devenu cher et sacré : il était en évidence dans sa chambre, et chaque fois que la jeune fille y portait ses regards, ses yeux s'emplissaient de pleurs.

— O mon Dieu! disait-elle tout attendrie, que vous êtes bon de m'avoir si bien inspirée! J'ai donné presque la vie à ceux desquels je la tiens. J'ai peu donné, hélas! pour tout ce que j'ai reçu.

Puis avec une amère mélancolie, elle achevait :

— Tout ici-bas n'est, en vérité, que terre et poussière! Bien fou est celui qui ne porte pas plus haut ses élans et ses aspirations.

Et Yvonne, croyante comme le sont tous les cœurs chez lesquels la sensibilité domine, Yvonne s'age-

nouillait devant son travail, joignait ses mains et s'absorbait durant une heure dans une prière qui la transportait en pensée auprès de ceux qu'elle chérissait uniquement, alors même qu'une tombe l'en séparait.

Pour Yvonne tout était teint et resplendissant dans la vie de l'image de Dieu ; la prière, pour arriver au ciel, n'avait pas besoin d'être articulée seulement dans les lieux consacrés : l'incommensurable regard de Dieu s'étendait dans l'espace et dans l'immensité, croyait-elle.

Cette âme à la fois virginale et virile, épurait constamment ses pensées, ses actions dans le creuset de la conscience, et cherchait à se perfectionner en chassant de son esprit et de son cœur toute idée mauvaise ; car, selon elle, la perfection, c'était Dieu, et l'on arrivait à lui bien mieux par le perfectionnement du cœur que par de stériles prières.

Mais revenons dans le salon où Yvonne, après qu'elle eût parlé assez longtemps, redevint attentive et muette. Elle observait, écoutait, cherchait assurément à saisir jusqu'au fond du cœur des hommes qui l'entouraient, s'il pouvait exister entre eux et elle

un fil conducteur, une communauté d'idées qui enferment dans un même réseau les âmes sœurs.

Après qu'on eût épuisé le sujet des arts, on parla politique, affaires commerciales, bâtiments devant lever l'ancre, prix excessifs des denrées, de toutes choses enfin qui laissent à l'esprit de celui qui écoute seulement avec l'oreille, la pensée libre de se reposer sur des sujets plus en rapport avec ses tendances et son goût.

Yvonne avait penché sa tête sur sa poitrine et paraissait absorbée dans une rêverie profonde. Elle fut tout à coup arrachée à sa torpeur par le mot *chasse*, qui venait d'être prononcé.

— La chasse ! s'écria-t-elle, comme si elle venait de se réveiller, c'est une de mes passions ! Chasse-t-on beaucoup en France ? J'ai apporté mon petit fusil damasquiné et demain je voudrais en faire l'essai, s'il est possible.

A cette étrange sortie, un sourire effleura les lèvres de ses admirateurs; les femmes, qui n'attendaient qu'une occasion, éclatèrent de rire, excepté cependant madame Dangel et la jeune Louise.

— Vous riez, dit Yvonne avec un calme placide.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je veuille chasser?

— En France, dit aussitôt M. Dangel, les femmes, chère enfant, ne prennent point part à ce divertissement des hommes. Voilà ce qui a fait rire ces dames. Mais, soyez-en sûre, je vous conduirai à la chasse, si ce plaisir vous sourit.

— Merci, dit Yvonne; y a-t-il un tir? J'ai aussi mes pistolets. Vous verrez, mon ami, fit-elle familièrement à M. Dangel, vous verrez combien je suis habile. J'ai hâte d'abattre quelques poupées devant vous.

— N'est-ce pas, Roussel, ajouta-t-elle, en se tournant vers son vieil ami, que j'excelle dans cet exercice?

— Comme en toute chose, répondit celui-ci.

— C'est incroyable, dit tout bas une femme à sa voisine! On n'est point éduqué ainsi, et tous les hommes semblent admirer cette étrange fille.

— C'est amusant, ma chère; je crois être au spectacle, répondit-on.

— Mais ne riez pas ainsi. Si elle vous entendait, elle pourrait bien vous fustiger, vous savez, comme l'esclave qu'elle fouettait.

— Allons donc ! avec ses quatre millions elle coiffera sainte Catherine.

— Qui voudrait cette extravagante pour femme. Elle dort en société. Ha ! ha !

— Oh ! comme vous la jugez méchamment, hasarda timidement Louise ; elle chante à ravir et...

— Un mari, ma chère, interrompit-on aigrement, veut dans sa femme autre chose que des chansons. Croyez-vous que ce mari, en rentrant chez lui, se tiendrait pour satisfait d'apprendre que madame est à la chasse ? Ah ! quelle bonne folie !

Et ces dames s'en donnaient à cœur-joie en exhalant en semblables propos l'espèce de jalousie qu'elles ressentaient pour la jeune héritière de quatre millions.

Pendant que tout ceci se disait à voix basse, Yvonne, avec son esprit perspicace, jugeait déjà la société toute prosaïque dans laquelle elle était tombée. Cette scène sur laquelle elle apparaissait lui semblait un peu étroite, un peu mesquine sans doute, pour y jouer un rôle à l'aise, et sans le vouloir, elle retournait en arrière pour regretter ce qu'elle avait perdu, et allait en avant pour sonder

les horizons de l'avenir, si couverts encore de brumes, qu'il lui était impossible d'y découvrir une étoile, ou, pour parler moins métaphysiquement, une espérance qui pût l'aider à voyager sûrement et avec bonheur dans ces champs inconnus.

La soirée s'acheva enfin, à la grande satisfaction de notre jeune créole. On prit congé de la famille Dangel, et Yvonne restée seule avec ceux auxquels elle avait donné déjà toutes ses affections, reprit sa gaieté naturelle et se montra ce qu'elle était réellement : simple, bonne, naïve.

En l'appréciant sous cette forme nouvelle, ses amis joignirent à l'admiration pour sa brillante intelligence et ses talents, l'amitié la plus vive, qu'elle méritait pour la bonté de son cœur, sa sensibilité et la douceur infinie de ses manières.

Onze heures sonnèrent. On ramena Yvonne dans ses appartements, et bientôt il n'y eut plus dans cette maison, après une journée d'agitation, que le calme et le plus profond repos.

II

COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE. — M. ROUSSEL

Dans une ville de province, quelque considérable qu'elle soit, il y a toujours un peu de la petite localité : on est à la recherche des incidents qui peuvent rompre la monotonie automatique de chaque jour ; on s'empare d'un fait nouveau, d'un petit événement avec la même ardeur que met l'enfant à lancer au plafond sa balle élastique, on le commente, on l'exagère, on le colporte de maison en maison pour se donner le triste mérite d'être le premier à le savoir. Heureux quand celui ou celle qui devient l'objet de cette charitable attention n'a pas à déplorer beaucoup d'exagération, voire même la calomnie.

Dès le lendemain du dîner de M. Dangel divers bruits circulaient dans la ville.

Les femmes racontaient que le négociant avait reçu dans sa famille une jeune fille d'une intoléra-

ble excentricité. Par exemple, qu'étendue sur un divan elle avait osé dormir quand on faisait cercle autour d'elle ; que cette étonnante créature se battait en duel pour la moindre contradiction, qu'elle allait à la chasse comme un homme, tirait le pistolet comme aucun, qu'enfin elle était laide et très-noire, et qu'avec tous ses défauts elle avait de grands airs de princesse qui faisaient pouffer de rire.

— Dieu ! quelle horreur ! exclamaient les femmes qui écoutaient ces histoires.

D'autre part, les hommes s'abordaient dans les rues ou à la bourse :

— Vous savez la nouvelle ?

— Quoi ?

— Eh bien ! Dangel a reçu chez lui une jeune fille riche à quatre millions !

— Oui, je sais. Eh bien ! vous l'avez vue ?

— C'est tout bonnement une merveille, comme figure, esprit original et grâce enchanteresse.

— Ah ! vraiment ?

— Il sera heureux celui qu'elle choisira pour mari !

— Il faut, mon cher, vous mettre sur les rangs.

— J'y compte bien.

Et le jeune homme jetait son cigare à demi-consumé et lissait ses moustaches.

— Dites donc, exclama un autre homme en se trouvant nez à nez avec un habitué de la maison Dangel, vous l'avez vue, heureux coquin ; qu'en pensez-vous ?

— Ah ! mon cher, c'est une délicieuse jeune fille ; elle nous a tous ravis, charmés. C'est une merveille de l'autre monde.

— Farceur !

— Non, certes, je ne plaisante pas ; jamais plus joli visage de femme ne m'est apparu. Nos dames réputées dans Marseille pour les plus belles et les plus gracieuses, me feraient à son côté l'effet d'être les suivantes d'une impératrice.

— Diable ! diable ! Il faut que je me fasse présenter chez Dangel.

— Et quatre millions de dot ! Eh ! eh ! c'est à considérer.

Enfin toute la cité marseillaise s'entretenait d'Yvonne. Dès le jour même, les visites se succédaient chez le négociant. Mais au grand désappoin-

tement des visiteurs, aucun d'eux n'eut le bonheur d'être présenté à la jeune créole. Toute la matinée qui suivit celle de son arrivée, Yvonne la passa dans ses appartements.

En se levant, dès le matin, elle s'enveloppa d'une robe de mousseline des Indes à grands ramages bruns, dont les plis gracieux étaient retenus autour de sa taille mignonne par une torsade d'or, au bout de laquelle étaient suspendus deux glands du même métal ; ses bras, que les peintres auraient enviés pour modèles, tant leur forme et leur contour étaient admirables, ses bras nus sortaient de dessous de larges manches, relevées au-dessus du coude par un cordon et des glands pareils à ceux de la ceinture ; ses cheveux, qui n'avaient point encore passé dans les mains savantes de Mamie, conservaient tout le charmant désordre de la nuit.

Ses petits pieds étaient chaussés de mules de satin cerise. Jamais plus joli costume du matin n'avait paré plus ravissante jeune fille.

Ainsi vêtue, Yvonne allait, venait dans sa chambre à coucher, qu'elle connaissait à peine ; elle ouvrit

un album, le quittant aussitôt pour admirer les objets d'art épars sur les étagères.

Après avoir regardé çà et là, voleté comme une fauvette autour de ses appartements, la jeune fille ouvrit largement ses croisées : elle resta ravie, éblouie devant le délicieux tableau qui s'offrit à elle.

Au loin, la vue de la campagne y était ravissante. En effet, à droite s'élevait majestueuse et resplendissante sous les premiers rayons du soleil, la chapelle de la Vierge de la Garde, comme une sentinelle de la ville veillant incessamment sur elle ; à ses pieds, la mer, que des milliers de vaisseaux, de barques, de tartanes avec leurs voiles latines sillonnaient ; à gauche, presque noyées dans les brumes du matin, on apercevait des montagnes pittoresques couvertes d'une vigoureuse végétation. Il était à peu près six heures du matin. Le bruit des voitures et les rumeurs de la ville ne se faisaient point entendre encore ; tout était calme et silencieux ; l'atmosphère était tiède, l'air était pur, pas un souffle de vent n'agitait la cime des arbres ; le soleil, comme le roi de la terre, montait lentement de l'horizon, illuminant l'azur du ciel de ses rayons dorés.

Enthousiasmée, charmée, Yvonne resta bien longtemps penchée sur l'appui d'une fenêtre, écoutant dans un religieux silence le bourdon de la chapelle de la Vierge qui, en s'agitant dans les airs, jetait dans l'espace des sons graves et mélancoliques qui semblaient parler de Dieu.

Puis elle prêtait l'oreille aux douces ondulations du jet d'eau, qui s'échappait en murmurant, de la conque marine placée au milieu du jardin de la maison, que de sa fenêtre elle pouvait embrasser tout entier du regard. Elle s'enivrait des senteurs balsamiques qui s'échappaient du calice des fleurs, et qui d'en bas montaient jusqu'à elle : Notre sœur, semblaient-elles dire à la jeune fille, nous t'envoyons nos parfums pour saluer ta venue parmi nous.

— Que tout cela est beau et bon ! murmura Yvonne en s'asseyant toute rêveuse auprès d'un guéridon.

Une porte s'ouvrit tout doucement.

M. Roussel était en face de la jeune fille.

— Ah ! vous voilà, très-cher, dit Yvonne. Asseyez-vous bien vite près de moi et causons.

— Avez-vous bien dormi, ma fille? dit le vieillard.

— Oui, très-bien. Mais, dites-moi, cher père, vous accoutumerez-vous à la nouvelle vie que nous nous sommes faite?

— Partout où vous êtes, chère enfant, je suis bien, dit le bon homme en buvant des yeux, pour ainsi parler, la jeune fille. — Mais, continua-t-il, c'est à vous qu'il faut adresser cette question.

— Mais! il y a si peu de temps que j'habite ce pays; je ne sais encore, en vérité. La famille Dangel est si bonne; ce sera une raison pour m'y rendre la vie facile et douce.

— Assurément, répliqua M. Roussel. Mais il vous faut autre chose; il vous faut des cœurs à l'unisson du vôtre, des intelligences qui puissent embrasser tout ce qu'il y a de supérieur en vous, ma fille. J'ai peur que l'ennui ne vous gagne. Que dites-vous par exemple, de cette société réunie hier?

— Mon Dieu! dit en souriant la jeune fille, les hommes qui la composaient m'ont paru d'une nullité notoire, à quelques exceptions près; quant aux femmes, elles m'ont semblé guindées : elles res-

semblaient parfaitement à des poupées qui n'agissent que par des ressorts.

— C'est me dire, chère fille, que vous ne sauriez longtemps vivre auprès d'hommes nuls et de femmes poupées.

— Ah! mon ami, vous allez trop vite dans votre jugement. Attendons, pour mieux apprécier.

Mais il est temps de dire ce qu'était M. Roussel à cette jeune fille. Pour cela, il nous faut retourner en arrière et dire quelques mots du père d'Yvonne.

A très peu de distance de la Nouvelle-Orléans et sur les bords du Mississipi, M. Dalbert possédait une habitation magnifique, dans laquelle il résidait une grande partie de l'année.

Il avait là, sur une des rives du grand fleuve, des terres immenses, où croissaient le tabac et l'indigo, tandis que sur les rives opposées, dont il était aussi possesseur, se déroulaient de vastes champs de cannes à sucre et de caféiers.

Au milieu de ces riches productions et tout à côté du fleuve, dont le rivage était inabordable, tant la végétation y était luxuriante, s'élevait une maison

aux formes élégantes et coquettes que M. Dalbert avait fait construire sur le modèle français.

Tout ce que le luxe et les arts peuvent offrir de richesses et de variétés en décorait l'intérieur.

De l'éminence sur laquelle cette maison était assise, elle apparaissait du dehors comme un gigantesque nid d'oiseau protégé par une muraille de verdure et de fleurs. Des arbres de toutes formes, de toutes nuances se mêlaient, s'enchevêtraient, croissaient ensemble et atteignaient une hauteur si prodigieuse que les regards avaient de la peine à s'élever jnsqu'à leur cime orgueilleuse.

Tout à côté de l'habitation, des portiques, des grottes formées par la nature, offraient des asiles, des retraites délicieuses, où la chaleur des tropiques ne pouvait pénétrer. L'érable, le tulipier et l'aliée, aux pieds desquels s'entrelaçaient des bignonias, des coloquintes, dont les lianes flexibles, s'égaraient d'arbres en arbres et traversaient le fleuve, formant ainsi d'une rive à l'autre un pont de feuillage. Des magnolias d'une incommensurable hauteur, tout resplendissants de verdure et de roses; des palmiers géants, à feuilles d'éventail, venus çà et là auprès

de l'habitation, lui prêtaient un charme tout poétique: on eût dit les derniers coups de pinceau donnés à un tableau magique.

De la *veranda,* sorte de terrasse tenant à la maison, soutenue par des colonnades, entourée de statues, toute tapissée au dedans et au dehors par des plantes au parfum suave et subtil, par des jasmins des Florides, sur lesquels aime à se poser le colibri étincelant.

De la viranda, disons-nous, l'œil était charmé en se reposant sur toute cette nature si primitive, si luxuriante d'éclatantes beautés qu'il serait presque impossible de la dépeindre et de se l'imaginer si les contes des fées n'étaient pas là pour nous en donner une faible idée.

Le regard allait s'égarant dans de vastes savanes qui, toutes verdoyantes, se confondaient et se perdaient dans des blocs de rochers et des montagnes couvertes d'arbres inconnus en France, de lianes et de fleurs.

Madame Dalbert aimait à se tenir dans cette viranda durant une partie du jour, et surtout vers le soir. De là elle planait sur tous les vastes champs dont elle était l'heureuse propriétaire.

Que de fois son regard avait suivi mélancoliquement les sinuosités ravissantes du Mississipi capricieux, qui tantôt mugissant et irrité, s'enfuyait en grondant, et tantôt doux et caressant, envoyait à la jeune femme un murmure plaintif et pleureur qui la faisait longtemps rêver.

Accoudée le soir sur les bords de la viranda, elle aimait à respirer toutes les senteurs qui s'exhalaient de toutes ces fleurs, de toutes ces écorces des arbres du jardin — jardin dont les mille détours allaient aboutir à des cascades qui s'échappaient en folâtrant comme des enfants qui jouent, de dessous des touffes de nénuphar et d'autres plantes aquatiques; cascades qui, s'élevant à une hauteur formidable, retombaient en sons cadencés et harmonieux dans des réservoirs de mosaï ues d'un travail précieux. — Que de fois aussi la jeune femme prêtait l'oreille au cri de l'oiseau moqueur, ou se pénétrait d'un indicible sentiment de tristesse en écoutant les notes plaintives du flamand, au plumage blanc et rose, qui se mire vers le soir dans les eaux du Mississipi.

M. et Madame Dalbert étaient adorés des nègres, qui travaillaient les terres sous la surveillance des

nombreux commandeurs. C'est que M. Dalbert, qu'ils appelaient le bon Massa, avaient exigé de ceux qui régissaient cette troupe d'esclaves, qu'aucun châtiment dégradant l'espèce humaine ne fût jamais infligé à ces malheureux, toujours si maltraités chez la plupart des planteurs.

Aussi recueillait-il le fruit de sa tolérance et de sa bonté : on le vénérait.

Souvent, quand il survenait au milieu de nègres insoumis, que les commandeurs menaçaient du fouet, sa seule présence suffisait pour faire rentrer tout dans l'ordre.

— Massa ! s'écriaient les condammés, Massa, nous voulons être bons. — Le fouet était jeté au loin, et ils ne retombaient plus dans les mêmes fautes.

C'était fête pour la gent noire, quand les maîtres arrivaient dans leur habitation des bords du fleuve.

Des milliers de nègres et de négresses, de mulâtres et de mulâtresses dansaient toute la journée comme de vrais forcenés sous les palmiers devant la maison. C'était un vacarme, un tintamarre infernal; ils se démenaient, criaient, hurlaient en sautant ; ils assom-

maient leurs tambours de basque : on eût dit une troupe de démons déchaînés. Puis le lendemain tout rentrait dans l'ordre, la soumission et le travail.

C'était un soir, le soleil descendait lentement du ciel pour se perdre dans l'horizon, jetant dans les savanes, estampées déjà d'ombres, de longs rubans de feu; la nuit allait se faire ; les insectes bourdonnaient de tous côtés, les oiseaux voletaient de branche en branche, cherchant un abri pour la nuit, tandis que les chouettes sortaient de leur gîte, et que les singes laissaient échapper de leur gosier de petits cris stridents.

C'était l'heure où s'ouvrent les stores, où se ferment les éventails.

La famille Dalbert était réunie sous la viranda, aspirant, avec l'air rafraîchi du soir, les émanations embaumées qui s'exhalaient de toutes parts.

En extase devant cette belle nature, madame Dalbert était appuyée sur les bords de la viranda, M. Dalbert aidait la nourrice d'Yvonne, qui était la mère de Mamie, à balancer, dans un hamac, l'enfant adorée, à peine âgée de deux ans, qui souriait à son

père avant de s'endormir; Mamie était près de la nourrice, assise à terre sous la viranda.

C'eût été, pour qui les eût vus tous réunis, un tableau saisissant que ce bonheur, si complet au dedans, et ce luxe de la nature, sans pareil au dehors.

Lorsqu'il eût couvert de baisers les deux petites joues d'Yvonne, qui lui tendait les bras; après avoir serré avec l'effusion d'une tendresse toujours croissante la main de sa femme, M. Dalbert s'éloigna. Il descendit de la viranda, se promena un instant dans le jardin; puis cédant au désir de jouir d'une belle soirée, il suivit un sentier qui menait sur les bords du fleuve.

Il humait avec délice, en marchant, toutes les senteurs qui s'échappaient de cette terre parfumée, se frayant avec peine un passage dans les hautes herbes des savanes, qui allaient bientôt resplendir et s'endiamanter par des milliers de lucioles, et il se disait avec un profond sentiment de joie intérieure:

— Que je suis heureux, mon Dieu !

Et son cœur débordait de sensations douces et bonnes, et s'élevait en sensibilité et en reconnaissance

vers le ciel, d'où lui découlaient tant de suprêmes joies qu'il n'y avait plus dans son cœur qu'un désir : celui qu'un tel bonheur ne fût pas rompu. Il allait, il marchait, livré à ses pensées ; il songeait à sa femme, à sa fille; il ne savait laquelle des deux il préférait : il les confondait dans un même sentiment dans un même amour, dans une même adoration. Il se sentait grandi par la félicité ; sa tête semblait toucher les nues ; il sentait sourdre au fond de son âme des sources de bonté et de charité. Dans ce moment que n'aurait-il pas fait de beau et de grand? Il aurait voulu élever un monument qui constatât les joies dont il était inondé ; fonder quelque chose qui, après lui, pût apprendre aux hommes qu'il avait passé là un soir, accablé presque sous le faix de toutes les félicités humaines et faire mentir ainsi les sceptiques, qui nient le bonheur parfait ; il aurait voulu jeter ses richesses au premier venu, pourvu qu'il lui restât les deux objets sacrés de son amour : sa femme et sa fille.

Chose bien triste à constater, hélas! chose affreuse, inouïe, contraste affligeant que l'on voit trop souvent dans les annales de la société, à l'instant même

où M. Dalbert, ce mari, ce père, chantait un hymne de reconnaissance et d'amour pour tous les biens, tous les bonheurs dont il était si largement doté, à deux pas de lui, un homme était là, foudroyé par le malheur : fortune, joie, espérance, tout lui avait fait défaut à lui ; il avait trempé ses lèvres dans tous les calices d'amertume, versé toutes les larmes de son cœur. Abîmé, enfiévré par la misère et le chagrin, il n'y avait plus autour de lui qu'épouvante et dévastation. Ce malheureux, arrivé ainsi, après une lutte désespérée, à la dernière étape de la douleur, jetait des regards effrayés sur la vie : il n'y apercevait plus pour le guider ni lumière ni étoile ; tout lui était devenu sombre et désert : meurtri par un immense désespoir, par la folie de la douleur, il allait, l'insensé, demander le repos et l'oubli à la mort !

En ce moment M. Dalbert se trouvait près d'un groupe de nègres.

— Massa ! s'écrièrent-ils dès qu'ils l'aperçurent, un blanc se noyer là-bas. Hi ! hi !... Et leurs grosses lèvres s'ouvrirent, livrant passage à un rire stupide.

Subitement arraché à sa douce rêverie, M. Dalbert courut dans la direction indiquée.

En effet, un homme, jeune encore, était sur le rivage du Mississipi, à genoux, sanglotant : il faisait sans doute une suprême prière. — Puis, tout à coup, écartant les roseaux, les nénuphars, il allait se précipiter dans les flots.

Un bras vigoureux l'arrête :

— Malheureux ! qu'alliez-vous faire ? dit M. Dalbert.

— Mourir !

— Vous vivrez ! vous vivrez !

— Pourquoi faire ?

— Pour aimer !

— Qui voulez que j'aime ? Mari, je n'ai plus de femme ; père, je n'ai plus de filles, mortes toutes deux le même jour ; une pacotille apportée de France perdue ! Plus rien ! plus rien ! vous voyez bien qu'il faut que je meure ! — Laissez-moi donc mourir !

— Vous vivrez et vous aimerez.

Et passant le bras de cet homme sous le sien, M. Dalbert l'entraîna vers son habitation.

— Voici votre maison, lui dit-il en entrant. Voilà

ma femme, faites-en votre sœur; voilà ma fille — Yvonne dormait dans son hamac — aimez-la. Nous trouvons que nos deux cœurs, celui de ma femme et le mien, sont trop petits pour contenir tout l'amour dont nous voulons la nourrir, aidez-nous !...

Abasourdi, ahuri comme on l'est par un rêve que l'on vient de secouer pour rentrer dans la réalité, M. Roussel, c'était son nom, ouvrait de grands yeux; sa langue était glacée dans son gosier; les traces de ses larmes longeaient encore ses joues pâles et livides.

Il ne put ni parler ni pleurer : il tomba à genoux auprès du hamac, comme pour protester de l'amour qu'il porterait à l'ange endormi.

Depuis cette époque, chaque jour il se formait un nouvel anneau à la chaîne d'affection qui unissait ces diverses personnes. M. Dalbert bénissait le ciel d'avoir soustrait à la mort cet homme simple et bon, d'une instruction étendue et profonde.

M. Roussel, de son côté, considérait son sauveur avec étonnement. C'était sa providence ; il ne l'appelait que comme ça. Mais c'était surtout sur la petite Yvonne, qui lui rappelait sans doute son enfant,

en allée pour toujours, que le bonhomme exerçait toutes les facultés aimantes de son âme : il la portait sans cesse dans ses bras; allait avec elle dans les forêts, dans les savanes ; ils jouaient ensemble et se faisait enfant pour plaire à l'enfant; il était son esclave, son chien, *son dada;* car souvent, à quatre pattes, prosterné sur la terre, la petite fille l'enfourchait et se promenait sur son dos, comme plus tard elle allait sur son coursier.

C'était attendrissant de le voir ainsi se faire la chose amusante de la petite fille.

Que de fois, sur un simple désir d'Yvonne, il avait atteint, tout en se déchirant les mains, un palmiste élancé, pour en donner les fruits savoureux à son idole; que de fois, occupé tout un jour, il perçait et enfilait avec la patience d'une femme, d'une mère, de ces jolies graines rouges marquées de deuil dont aux colonies on fait des colliers; puis, dans les hautes herbes des savanes, on le voyait chercher des fleurs, en former une couronne et la poser sur le front charmant d'Yvonne :

— Que vous êtes belle ainsi, disait-il. Et il sautait de joie devant la petite fille.

Yvonne, de son côté, ne pouvait faire un pas sans Roussel.

Disons-le, M. Dalbert avait souffert bien souvent dans un pli de son cœur de cet attachement, qui se développait ainsi des deux côtés : l'amour paternel a aussi ses jalousies, ses injustices!

Mais la mère, qui garde toujours dans son cœur, pétri d'amour, quelque chose qui ressemble à de la divination; qui, même au milieu des joies terrestres, a le pressentiment inné, la prescience des destinées futures de son enfant, la mère disait au père :

— Pourquoi t'affliger de cela? Tu l'as dit, quand cet homme est venu :

« Nos cœurs ne contiennent pas tout l'amour dont » nous voulons nourrir cette chère enfant. »

— Qui sait? laisse-les donc s'aimer ainsi.

Et les choses allaient de la sorte, et Yvonne grandissait, embellissait sous tous ces amours, comme une fleur délicate et rare croît et s'élève sous la chaleur bienfaisante d'une serre chaude.

Cette affection, qui soudait cet étranger à cette heureuse famille, devait s'accroître encore par une mutualité de bienfaits et de dévouements sans bornes.

Yvonne avait alors treize ans; elle ne prenait plus pour coursier le dos de son passif ami, mais bien un petit cheval isabelle, doux, caressant, bien dressé, qu'elle montait avec une dextérité et une grâce parfaites.

Vêtue en amazone, cravache au poing, elle aimait avec passion de courir au galop dans les bois, dans les savanes; à fendre l'air dans des courses vagabondes; cependant jusqu'alors elle avait été suivie et escortée par un nègre dévoué, à cheval comme elle.

Un jour, la volontaire enfant manifesta hautement le désir d'aller seule à la promenade.

D'abord le père et la mère se récrièrent et refusèrent positivement de céder à ce nouveau caprice, qui offrait à leur pensée mille dangers qui les faisaient frémir.

Elle insista avec la ténacité d'une enfant gâtée qu'elle était, et comme les refus persistaient, Yvonne employa les armes qui lui avaient toujours réussi : elle s'irrita, tempêta, frappa le parquet avec ses petits pieds; des pleurs, de vrais pleurs s'échappèrent à torrent de dessous ses longues paupières.

Les trois esclaves de cette petite souveraine étaient à bout de forces et de volonté.

La permission fut accordée.

A l'instant même, Yvonne, radieuse de joie, monta sur son coursier. Elle était enfin libre d'aller où son capricieux désir la conduisait; elle pourrait affronter les périls qui plaisaient à sa singulière nature; d'ailleurs elle n'aurait plus attachés vers elle les grands yeux blancs du nègre qui la faisaient rire aux éclats.

Elle était libre. Libre! quelle ivresse! — Ainsi pensait-elle, et la voilà partie. Quelqu'un ne tarda pas à la suivre.

Elle allait, chevauchant çà et là, fière, palpitante et joyeuse. D'abord son cheval partit tout doucement, puis vint le trot; à cette allure du noble animal succéda soudain le galop. Elle franchit bientôt l'espace; elle allait, elle allait comme le vent, comme la tempête, comme passait, pour ainsi dire, dans les airs le cheval d'Éléonore dans la ballade allemande.

Tout à coup, à la lisière d'un bois épais, le cheval, tout fumant, s'arrête brusquement, hennit, fléchit sur ses jarrets; sa crinière flottante se hérisse, se dresse.

En vain Yvonne stimule par un coup de cravache l'animal terrifié; il reste immobile. La jeune fille voit alors à quelques pas d'elle un jaguar, à la prunelle enflammée, prêt à bondir, à s'élancer.

Elle se sent perdue; sa pensée l'abandonne, elle pousse un cri déchirant.

Une détonation éclate au même instant, le jaguar est abattu. Yvonne, évanouie, est reçue dans des bras amis.

C'était M. Roussel; c'était lui qui l'avait suivie, passant au travers des fourrés, des haies pour se rendre invisible à sa chère imprudente. Au cri qu'elle poussa et qui retentit dans son cœur, M. Roussel éperonna son cheval, et, de sa carabine toujours armée, il tua le monstre. Saisir Yvonne évanouie et prête à tomber, fut pour lui chose plus prompte que la pensée.

Le cheval d'Yvonne, débarrassé de son fardeau et de sa terreur, bondit joyeux sur l'herbe, et disparut avec la rapidité de l'éclair, tandis que M. Roussel remontait sur le sien, tenant serrée sur sa poitrine la jeune fille toujours privée de sens.

Dire tout ce qui se passa dans le cœur de cet

homme durant sa course, ayant dans ses bras son précieux fardeau, serait chose impossible.

Passant successivement de la crainte à l'espoir, M. Roussel n'avait plus d'autre perception que celle d'un affreux malheur. Cet évanouissement d'Yvonne, qui se prolongeait, faisait vibrer dans son cœur toutes les cordes de sensibilité et de tristesse qui étaient le fond de ce caractère d'homme.

— Ah ! pensait-il, si elle est morte, je la suivrai ; à coup sûr, je mourrai aussi. Je défie cette fois M. Dalbert de me sauver. Que ferais-je sur la terre sans ce bel enfant, sans ce jeune et adorable cœur pour m'aimer, moi, pauvre vieillard que je suis, arbre sans racines, déjà foudroyé, qui ne reçoit plus du ciel d'autres rosées fécondantes que la tendresse de cette enfant bénie.

Puis, tout à coup, sentant sur les siens les faibles battements du cœur d'Yvonne, il s'écria dans un indicible transport de joie :

— Elle vivra ! et ce sera moi qui l'aurai sauvée. O mon Dieu, soyez béni. Elle vivra ! elle m'aimera, elle me sourira encore. Quand elle me sourit — on ne sait pourtant rien de ces choses-là, je ne l'ai dit à per-

sonne — eh bien, quand elle me sourit, c'est le ciel qui s'ouvre pour moi. Ah! si elle me disait un jour : Père, je vous aime ; si elle me faisait un jour cette tendresse, j'aurais retrouvé ma fille, ma fille qui dort sous l'herbe et les fleurs en m'attendant! Oui, elle vivra...

C'est ainsi qu'il soulageait son cœur, tout en galopant vers l'habitation.

Pendant ce temps-là, les plus affreuses appréhensions oppressaient le cœur des malheureux parents de la jeune fille. On avait vu revenir seul son cheval. Il arriva en gambadant, hennissant et déployant le panache de sa queue.

— Grand Dieu! s'écria la mère, ma fille est morte!

— Non, dit tout à coup M. Roussel, la voici, je l'ai sauvée.

On s'empressa autour de ce triste cortége. Yvonne toujours évanouie, fut déposée sur un lit, plus pâle que les blancs pétales du camélia. La jeune fille avait les yeux fermés ; elle ne donnait à l'extérieur aucun signe de vie ; ses beaux cheveux que la sueur avait collés sur ses tempes, n'étant plus retenus par le peigne, tombaient en désordre sur son cou, sur sa poitrine. Autour d'elle il n'y avait que des

larmes et de la désolation ; on lui faisait respirer des sels ; on s'embrassait ; on perdait la tête.

Enfin, elle ouvrit les yeux !

— Où suis-je? murmura-t-elle ; il y a un chaos affreux dans mes idées... Ah ! m'y voilà. Je me souviens... un monstre épouvantable... Roussel !... Ah ! mère chérie, sans lui j'étais perdue !...

Et elle tendit sa petite main à son vieil ami.

— Cruelle enfant ! dit la mère. Tais-toi ; ne parle pas.

— Je suis bien ; je veux me lever.

Et d'un élan de gazelle, elle bondit dans la chambre.

— Tu n'iras plus seule.

— Est-ce que tous les jours, dit-elle, on rencontre des jaguars? D'ailleurs, chère mère, n'ai-je pas Roussel qui, ainsi que Dieu le fait, me voit de loin et de près, partout, toujours. N'aie donc plus de craintes, ma mère chérie.

Et un instant après la folle enfant courait à la poursuite des papillons.

A partir de ce jour, celui qui avait par ce dévouement payé l'hospitalité reçue, fut apprécié bien

davantage encore, par madame Dalbert surtout. Cet homme était pour elle plus qu'un ami, c'était quelque chose qui faisait partie d'elle-même. Elle sentait qu'après elle, qu'après son mari, personne plus que M. Roussel n'aimait son enfant aussi profondément, aussi saintement qu'il le faisait. Elle avait vu — les mères voient tout — l'affreuse anxiété de ce généreux ami ; elle avait vu sur ses joues, plus pâles qu'un suaire, les traces de larmes versées pour sa fille.

C'en était assez ; cet amour, en commun avec le sien, le lui rendit cher et sacré.

Aussi, quand trois années après le jour où M. Roussel lui rendit son enfant, le mal qui la dévorait l'emportait vers la tombe, elle le fit appeler un matin auprès d'elle.

— Cher Roussel, dit-elle presque à l'oreille de son ami, je vous confie ma fille. Soyez pour elle, non pas son père, elle en a un, mais devenez sa mère. Vous comprenez toutes les imposantes obligations attachées à ce titre : anour sans bornes, soins de tous les instants, indulgence et pitié toujours. Telle je suis pour Yvonne ; soyez tout cela pour elle. Vous remplirez mes derniers vœux, n'est-ce pas? Vous,

ami, qui déjà l'avez élevée avec tant de soin et de sollicitude, continuez votre œuvre; faites-la heureuse... Si je vous parle ainsi, c'est que je sais en vous toute la sensibilité d'une femme... Vous serez sa mère, voulez-vous ?

— Oui, oui, sa mère, son père, toute ma vie pour cette enfant, articula le bonhomme au milieu d'un déluge de pleurs.

Puis encore, plus tard, dans une scène non moins triste, non moins douloureuse, il fit la même promesse au lit de mort de son bienfaiteur.

Toutes les espérances que le père et la mère avaient fait reposer sur M. Roussel se réalisèrent. La jeune fille, après son double malheur, ne puisa le courage de vivre que dans la tendresse de son unique ami. Ce fut en réalité une mère tendre qu'elle retrouva dans ce généreux cœur de femme, d'enfant qui battait sous ses vêtements d'homme.

Ils furent ainsi liés tous les deux par un sentiment indestructible.

N'avaient-ils pas, appuyés l'un sur l'autre, subi les mêmes épreuves? N'avaient-ils pas assisté ensemble à des scènes teintes de noir? N'avaient-ils pas versé

des larmes tous deux? On oublie bien vite celui qui partagea nos plaisirs et nos joies ; il nous est impossible de détruire le souvenir toujours doux, toujours vivant du compagnon de nos misères, de nos chagrins, de nos larmes.

Hélas! le sentiment le plus profond de l'âme serait-ce donc la douleur ?

Maintenant que nous avons fait connaître les liens qui unissaient aussi étroitement M. Roussel à Yvonne, revenons à notre récit, interrompu par cette digression nécessaire.

Nous avons laissé la jeune fille causant avec son vieil ami, lui ouvrant son cœur, lui parlant du passé, des espérances ou des craintes conçues pour l'avenir, quand Mamie vint subitement les interrompre en annonçant M. Dangel et sa famille.

— Chère enfant, dit le négociant après qu'il eût effleuré de ses lèvres le front de sa pupille, savez-vous que depuis ce matin bien des visites m'ont été faites à votre intention ?

— Pensez-vous sérieusement, dit la jeune fille avec un imperceptible et malicieux sourire, que ce soit véritablement pour moi que ces visites ont été faites ?

— Et pour qui donc alors?

— Je vous préviens, interrompit M. Roussel, qu'Yvonne est incrédule à l'endroit de ses mérites.

— Pour qui, dites-vous? ami bien cher, continua la jeune fille; mais absolument pour les quatre millions qu'on me sait.

— Sans doute, reprit le négociant, la fortune que vous possédez a quelque valeur aux yeux de tous ces visiteurs empressés; mais, chère enfant, les qualités personnelles dont vous êtes douée et que quelques-uns de mes amis ont pu hier au soir déjà apprécier, peuvent bien être aussi le principal objet qui fixe sur vous l'attention... Avouez-le donc?

— Je n'avouerai jamais cela; je connais trop l'esprit de mon siècle pour tomber dans cette erreur. En bonne conscience, croyez-vous que si au lieu d'une fille riche comme je le suis, vous aviez donné l'hospitalité à une orpheline pauvre, fût-elle douée de tous les talents possibles, croyez-vous que l'on songeât à faire un pas pour s'en faire remarquer? Ce sont donc mes richesses qui me valent la visite de tous ces affamés d'argent.

— Ah ! quelle pensée, fit la jeune et inexpérimentée Louise.

— Yvonne a peut-être raison, accentua madame Dangel

— Mais, chère, enfant, reprit le négociant, si vous avez conçu une telle idée, vous ne vous croirez jamais aimée ?

— Hélas ! fit Yvonne, j'en ai bien peur !

— N'être pas aimée, vous ! s'écria Félix.

— Quand j'étais enfant, et pourquoi ne vous avouerai-je pas mes imperfections, déjà la pensée de ne pouvoir pas être aimée surgissait dans ma jeune imagination ; plus tard, quand une fille pauvre, vivant à grand'peine de son travail, prenait un mari, on ne l'épousait pas, disais-je, pour ses richesses, mais pour les qualités de son cœur, on l'aime ; elle est bien heureuse ! Et moi, comment pourrai-je savoir si je suis aimée ? Et cette pensée me faisait longtemps rêver, et me rendait toute triste et perplexe.

— Ceci est une supposition qui découle de l'ordre d'idées que vous avez adoptées, chère Yvonne. Tout est relatif dans les choses de la vie : une fille pauvre

est recherchée par un homme qui n'est pas riche. Cela se comprend, il faut bien aussi que les déshérités de la fortune se marient. Mais admettons, pour ce qui vous touche, qu'un homme distingué par son mérite, par des qualités éminentes, qu'un homme, enfin, possesseur d'une richesse équivalente à la vôtre, que cet homme vous veuille pour sa femme, croirez-vous alors que celui-là ne vous a épousée que pour vos quatre millions?

— Mon Dieu! je le croirai toujours.

— Pourquoi donc, je vous prie? fit le négociant.

— Cet homme aura la pensée que ses richesses ajoutées à mes richesses le feront figurer avec plus d'éclat dans le monde, que l'on s'occupera de son riche mariage: sa vanité sera satisfaite; que sais-je encore, de toutes ces mesquines considérations qui le feront agir et qui découlent des principes acceptés dans la société actuelle.

— Je le vois, chère fille, dit avec quelque tristesse dans la voix le négociant, il me sera difficile de vous arracher à toutes les fausses idées dont votre jeune imagination s'est nourrie; pourtant il me serait bien doux d'assurer votre bonheur en vous mariant.

— De grâce! très-cher, reprit vivement Yvonne en riant, tout en me voulant du bien, n'allez pas me faire tout le mal possible. Le mariage, comme je le considère, le mariage est une chose très-sérieuse et très-grave : c'est la fin d'une existence de jeune fille, toute rayonnante de rêves d'or, d'espérances et d'illusions charmantes et le commencement d'une autre existence, pleine de choses réelles, de devoirs sacrés, de renoncements et d'abandon de soi au profit d'un autre. Vous voyez bien que cette transition a quelque chose de solennel, de religieux, de profond; que cette chose, enfin, vaut bien la peine de faire hésiter, réfléchir longtemps, peut-être toujours, comme dit Voltaire. Que de tristesses poignantes, que d'amers désespoirs ont été le partage de jeunes filles qui se sont trop hâtées de se marier ou de se laisser marier par leurs parents, pour le seul et triste avantage de faire une fin, comme on dit.

— Chère sceptique, dit M. Dangel en riant de tout son cœur, j'aurai de la peine à vous convaincre; un beau garçon y réussira, à coup sûr, bien mieux que votre vieil ami : quand l'amour entre dans le cœur, tous les syllogismes disparaissent.

— L'amour pour moi, reprit vivement Yvonne, est un soleil qui éclaire; il ne saurait jamais ni m'aveugler, ni m'éblouir.

— Allons, chère enfant, dit madame Dangel pour terminer une conversation qui paraissait ne point agréer tout à fait à Yvonne, le déjeuner nous attend.

— Et puis ensuite, dit Louise, nous avons formé le projet de vous faire visiter la ville en calèche découverte, et vous offrir ainsi tout de suite à la curiosité des Marseillais.

— Ah! quelle excellente idée! s'écria Felix. Notre chère et adorable sœur va exciter l'envie et la jalousie de toutes les femmes, j'en suis sûr.

— Cher petit courtisan, dit Yvonne en serrant les mains de l'espiègle enfant, vous voulez donc me rendre orgueilleuse, cela n'est pas bien.

— Allons, venez. Laissons Yvonne à Mamie, qui va nous la rendre en un instant toute éblouissante de parure. — Et madame Dangel entraîna aussitôt hors de la chambre son mari et ses enfants.

M. Roussel entra dans la sienne.

Peu d'instants après, Yvonne, élégamment parée,

se plaçait auprès de la table dressée pour déjeuner. Trois heures plus tard, une voiture élégante parcourait les rues de Marseille. Au milieu de ses amis, Yvonne se faisait remarquer par une grâce et une distinction qui lui tenaient lieu de beauté. — Et le soir de ce jour, beaucoup de jeunes hommes disaient à leurs mères :

— Cette jeune créole est fort jolie; elle possède quatre millions. Si je pouvais m'en faire aimer!...

— Essaye toujours, disaient les mères.

III

LE BARON — LETTRE A FRANCINE — DÉPART

Bien des semaines s'étaient écoulées depuis l'arrivée de la jeune créole, et, chaque jour, l'affection de M. Dangel pour cette enfant charmante puisait de nouvelles forces dans l'appréciation raisonnée qu'il faisait de cette délicieuse nature de jeune fille. Il sentait que s'il venait à se séparer d'elle, il resterait,

dans son existence à lui, une lacune difficile à combler, qu'il lui serait bien pénible de s'accoutumer à son absence. Un malheur semblable pourtant devait fondre sur lui. Il le pressentait vaguement, car il lui paraissait impossible qu'elle pût consentir à vivre toujours dans un monde, dans un milieu où elle apportait une indifférence et une apathie qui ressemblaient à de l'ennui.

Mais qu'avait-elle donc? Que lui manquait-il? Un amour peut-être? — Si elle éprouvait cependant le besoin d'aimer, pourquoi mettrait-elle tant de soins à fuir les hommages des jeunes hommes qui l'entouraient sans cesse?

— Etrange fille, se disait le bon négociant, que se passe-t-il donc dans cette jeune cervelle? — Jamais il n'avait apporté une aussi minutieuse attention dans les calculs de ses livres de compte qu'il en mettait à supputer le grand problème du cœur de sa chère pupille.

Malgré l'éloignement que manifestait Yvonne pour le mariage, il pensa que s'il pouvait parvenir à ce but, elle consentirait à rester près de lui, qu'il ne la perdrait pas entièrement, et qu'il fallait absolument

chercher parmi tant d'hommes qui s'offraient pour maris, celui qui pourrait parvenir à toucher ce cœur d'une insensibilité de pierre.

Ainsi pensait le bon M. Dangel. Or, pour en arriver à cette heureuse conclusion, il était nécessaire d'attirer chez lui tout ce qu'il y avait dans Marseille d'hommes distingués et supérieurs. — C'est bien le diable, disait-il, si parmi tous nos gandins marseillais cette petite fille ne trouve pas à faire un choix. Nous verrons. Il faut, ajoutait-il dans sa pensée, l'amener au spectacle, donner des bals, des fêtes, l'enlacer dans un tel réseau de plaisirs qu'elle ne puisse plus écouter les sophismes dont sa jeune tête est meublée, et que, comme un oiseau qui tombe dans les filets qu'on lui tend, cette jeune fille se laisse enfin prendre par l'amour.

Il était loin de supposer assurément que ce qu'il préparait pour retenir Yvonne était précisément ce qui pourrait bien l'éloigner de sa maison.

Et tout entier au projet qu'il méditait, on le voyait dès le matin organiser des parties de plaisir, parler de théâtre, de bals, de cavalcades, de dîners, mettre une certaine et opiniâtre insistance dans ses paroles,

affirmant, quand il trouvait une opposition, qu'il avait véritablement besoin pour son compte de distractions, ce qui surprit et affligea même Madame Dangel en lui faisant concevoir des inquiétudes sur sa santé.

— A quoi songes-tu ? lui dit-elle un matin qu'ils étaient seuls. Je ne te reconnais plus. Toi, que j'ai toujours vu repousser tout ce qui pouvait déranger l'ordre méthodique de ta vie; toi, l'ennemi des plaisirs du monde, te voilà, maintenant que tu aurais besoin de calme et de repos, te voilà revenu aux jours de ta folle jeunesse. Tu souffres assurément et tu cherches à me le dissimuler.

M. Dangel éclata d'un fou rire.

— Non, chère femme, fit-il; ce n'est pas moi qui souffre ici : c'est Yvonne, que l'ennui accable; ne l'as-tu pas remarqué? Il faut que je marie cet enfant, et pour cela il ne faut pas la laisser entre quatre murs. Voilà la véritable cause de ce revirement de mes habitudes.

— Quant à Yvonne, je commence à croire, dit Madame Dangel, qu'elle est insensible à tous les soins qu'on lui rend. Le baron de Fournay, si bien fait pour plaire, n'a produit aucune impression sur son cœur;

ses assiduités auprès de notre chère enfant restent sans effet.

— Tu crois?

— J'en suis sûre. Essayons encore pourtant, nous verrons. Je vais aussi, maintenant que je ne suis plus inquiète sur ton compte, me joindre à toi, en imaginant des fêtes et des plaisirs. Il y a je ne sais quelle obstination, dans ce jeune cœur, qu'un mal étrange livre ainsi à l'ennui.

Et, dès le lendemain de cette explication avec sa femme, vingt voitures pleines de femmes joyeuses, escortées par d'élégants cavaliers, qui mettaient en relief leur talent d'équitation, se dirigeaient vers la belle propriété que possédait M. Dangel tout à côté du château Borelly.

Jamais, peut-être, Yvonne n'avait paru si ravissante de grâce et de bon goût au milieu de toutes ces jeunes femmes dorées, parées comme des châsses ou des madones.

Elle s'était distinguée par une simplicité de mise qui la rendait remarquable entre toutes. Une robe de mousseline blanche à coupe gracieuse dessinait tous les contours charmants de sa taille; un man-

telet pareil à la robe était jeté négligemment sur ses épaules ; un chapeau blanc de paille de riz, orné d'une plume rare ; c'était tout. Aucun bijou ne brillait à ses oreilles, ni à son cou, ni à ses bras. On eût dit que, prise ce jour-là de lassitude, la jeune créole n'avait voulu s'astreindre à la moindre torture qu'inflige la mode ou le désir de plaire.

Et pourtant, si ce désir était absent de son cœur, elle avait réussi par sa simplicité à n'en être que plus attrayante et plus gracieuse aux yeux de ses admirateurs.

Dans cette course matinale en plein champ, Yvonne avait retrouvé une part de sa gaieté perdue. Son visage, un peu pâle depuis son arrivée, avait repris un éclat qui enchantait M. Roussel : la campagne, les arbres, les aspects, les sites si différents de ceux de son pays natal, la charmèrent et la ravirent pendant une heure à peu près que dura ce petit voyage.

On arriva, et, après un déjeuner somptueux dans la salle à manger du château, tous les joyeux invités se dirigèrent vers la petite rivière l'Huveaune. Là, de charmants petits batelets pavoisés, attachés au rivage, attendaient la brillante société. On prit place

sur des coussins moëlleux, et bien longtemps on se promena sur les eaux argentées et dormeuses de la petite rivière, devisant, riant, s'abandonnant sans contraire à tout l'imprévu de la situation, aux libres pensées que font naître le plaisir, l'air, la nature et les champs.

Entourée de tous les jeunes hommes qui aspiraient à sa main, Yvonne était un peu obsédée par la fatuité et les soins constants de quelques-uns d'entre eux. Il en était un, le jeune baron de Fournay auquel M. Dangel avait permis d'espérer, qui se montrait vis-à-vis de la jeune créole presqu'en conquérant assuré du succès. Il comptait bien, ce-jour là, faire une tentative pour se procurer un entretien avec la jeune fille, qui lui inspirait une admiration toujours croissante, et un de ces attachements qui naissent subitement et que l'on croit au jeune âge d'une durée éternelle. Jeune, beau de visage, riche à millions, ayant pour lui le prestige d'un grand nom, il pouvait espérer qu'Yvonne ne resterait point insensible à tant d'avantages réunis. M. Dangel partageait cette espérance et l'avait encouragé à lui rendre des soins.

— Tâchez de vous faire aimer, lui avait-il dit, et j'en serai heureux.

Le baron, avons-nous dit, se montrait donc le plus assidu auprès de la jeune fille, et cherchait l'occasion de se déclarer positivement.

L'occasion ne tarda pas à s'offrir. On était fatigué de la promenade en bateau. On mit pied à terre et l'on alla s'abriter sous les frais ombrages des platanes séculaires, qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse, formant par leurs branches réunies un berceau où le soleil ne pouvait pénétrer. On s'assit sur des bancs ; des groupes se formèrent çà et là.

Un moment vint où, au milieu d'une conversation, Yvonne prêta l'oreille à un murmure lointain : elle écoutait le chant d'une cigale.

— J'aime ce chant, dit-elle. Oh ! je voudrais voir cette infatigable musicienne... Et elle courut vers l'olivier.

Mais la cigale s'envola à son approche. Elle resta muette à considérer l'arbre.

Le baron avait suivi la jeune fille. Il était près d'elle.

— Cet arbre, fit Yvonne, en lui montrant l'olivier,

recèle en lui une mélancolie qui me touche Il en est des productions de la nature comme de la grande famille humaine : chaque arbre a une allure à lui, un caractère, une voix même qui lui sont particuliers. Ne le trouvez-vous pas comme moi, monsieur le baron?... Par exemple, cet olivier, voyez-le, avec ses branches pendantes, le vert sombre de ses feuilles, sa chevelure négligée, son aspect désolé, je trouve que cet arbre est le symbole de la douleur : il s'harmonise merveilleusement avec une âme qui a souffert. J'aime l'olivier.

— Quoi! dit le jeune baron, vous, mademoiselle, si digne de tous les bonheurs de la terre, auriez-vous déjà ressenti l'atteinte de la souffrance?

— J'ai perdu mon père et ma mère.

Et dans ces quelques mots qu'Yvonne prononça en levant ses yeux humides sur son interlocuteur, il y avait une telle vibration de sensibilité et de tristesse, qu'elles émurent profondément le baron.

— Il y a dans la vie d'une jeune personne, osa-t-il dire, il y a tant d'ardentes aspirations, tant d'avenir, que la perte de parents, quelque douloureuse qu'elle soit, s'efface peu à peu et se confond bientôt,

sans qu'on s'en doute, dans un autre sentiment plus profond... L'amour, par exemple... Ah! s'il m'était permis d'espérer...

— Quoi donc? dit placidement Yvonne, le sourire aux lèvres.

— N'avez-vous pas compris, continua-t-il, un peu décontenancé, que je n'ai pu me défendre de l'admiration pour votre personne, et que cette admiration a fait naître en moi l'espérance que vous daigneriez accepter l'hommage respectueux de mes sentiments, toute ma vie enfin, qui ne sera qu'une longue adoration.

A cette déclaration en forme, à laquelle elle était bien loin de s'attendre, Yvonne leva ses yeux candides sur le baron et sembla vouloir scruter jusqu'au fond de son cœur.

Elle restait muette.

— Vous ne répondez pas?... Hélas!

— Monsieur, articula-t-elle enfin d'une voix ferme, il y a en vous, je le vois, de la franchise et de la sincérité; je suis honorée de vos sentiments pour moi, mais...

— Mais, reprit le baron, achevez...

L'espiègle Félix était près d'eux, empêchant par sa présence la jeune fille de continuer.

— Yvonne! s'écria le jeune homme, voilà votre fugitive, votre déserteuse, votre laide cigale. Je l'ai rattrapée; remerciez-moi donc bien vite, je vous prie. Je me suis écorché, meurtri les mains, en escaladant, pour vous plaire, jusqu'à la cime d'un olivier.

— Pauvre cigale! dit Yvonne en la prenant; les poëtes seuls l'ont glorifiée; tu appartiens à la famille des muses; on s'en douterait à la répulsion que tu subis. Personne ne t'aime ici. Va, va, chante toujours, ma belle cigale; égaye au moins les moissonneurs... Et Yvonne, ayant ouvert sa main, l'insecte ailé s'échappa de ses doigts et s'envola dans les airs.

Pendant que ceci se passait sous l'olivier, à quelques pas de là, appuyés contre un arbre, M. Dangel et M. Roussel parlaient avec animation, tout en dirigeant leurs regards sur Yvonne.

— Oui, j'espère, disait M. Dangel, que ce mariage aura lieu bientôt. Ce jeune homme est digne de notre chère enfant : elle sera heureuse.

M. Roussel secoua la tête d'un air de doute.

— Vous ne le croyez pas ?

— Non.

— Et pourquoi ?

— Parce que Yvonne ne l'aime pas.

— Elle l'aimera, morbleu ! Elle serait bien difficile !

— Je vous dis que non, monsieur.

— Ah çà, mon cher Roussel, vous m'inquiétez, dit le Provençal avec un peu d'humeur. Qu'est-ce donc qu'elle cherche dans un mari ?

— Elle ne cherche pas, elle attend.

— Vous parlez, mon cher monsieur, comme si cette chère Yvonne avait passé son cœur dans le vôtre. Expliquez-moi, je vous prie, comment vous pouvez savoir qu'elle ne se laissera pas toucher par l'amour du baron ?

— Vous le voulez ?

— Certes !...

— Eh bien ! continua M. Roussel, habitué, comme je le suis, à lire dans ses sentiments, je crois être certain qu'elle n'acceptera jamais un mari qu'on lui aura offert ; elle considérerait cette union comme

une affaire, comme un marché. En outre, je ne crois pas qu'un grand nom, une immense fortune, qu'un séduisant visage fassent jamais impression sur elle. Tout ce qui enchanterait une autre jeune fille reste sans effet sur son esprit. Yvonne est du petit nombre de ces femmes qui ont au cœur un instinctif besoin de dévouement et de sacrifices. Ce ne sera pas, croyez-le, chose facile que de captiver son imagination, et si vous tenez à la conserver près de vous, faut-il vous le dire ?

— Oui, dites.

— Eh bien ! ne lui parlez jamais de prendre un mari.

— Étrange enfant ! dit avec dépit le négociant.

— Ame noble et sublime, murmura M. Roussel. Et plus bas encore : Il n'y aura donc que moi pour te comprendre et t'admirer !

Le reste du jour s'écoula pour notre amoureux baron dans une incertitude poignante. Ce *mais* qu'avait prononcé Yvonne était une restriction ; il devait précéder un obstacle, une impossibilité, impossibilité et obstacle que son amour saurait vaincre. Au fond de son cœur, il maudissait ce jeune Félix, qui,

par son inopportune présence, était venu glacer la parole sur les lèvres de la jeune fille. Passant alternativement de l'incertitude à l'espoir, il ne se tint cependant pas pour battu, et, avec l'aide de M. Dangel, il espéra que le cœur d'Yvonne, de cette adorable enfant, pourrait bien lui appartenir un jour. De cette espérance il passait à un sombre désespoir ; ce *mais* lui inspirait un effroi mortel ; c'était un glas, c'était comme un arrêt de mort.

Le cœur de la jeunesse est ainsi fait, qu'il attache à une seule parole, à une larme, à un soupir, à un rien, une importance qui le jette dans un abîme de désolation, comme aussi il le transporte au faîte des félicités.

Puis, hélas ! quand l'âge a glacé les sens, le souvenir de ces impressions passées amène sur les lèvres décolorées des vieillards un simple sourire de pitié.

Le baron de Fournay était jeune ; il aimait véritablement pour la première fois. Yvonne lui était devenue tout à coup tellement chère, qu'il pensait ne pouvoir exister d'autre bonheur sur la terre que la possession exclusive de ce cœur charmant qu'il avait su apprécier.

Pendant le reste du jour passé à la campagne, et malgré son impatience de connaître la pensée d'Yvonne sur ce qui lui était personnel, il lui fut impossible de trouver un instant propre à une explication positive.

C'est qu'en effet les plaisirs se succédaient sans interruption.

Après la promenade en bateau, et pendant tout le temps que dura une chaleur accablante, on se retira dans les appartements ; on se livra à des jeux de toute sorte ; puis, vers les quatre heures, un bal champêtre s'organisa sous les ombrages des marronniers, le galoubet et le tambourin emplirent l'espace de sons joyeux et éclatants. C'était pour la jeune créole un plaisir tout nouveau, et, la première, elle fut entraînée pour faire partie d'un quadrille, où elle déploya toutes les grâces qui la rendaient si séduisante et si supérieure au reste des femmes.

Puis, la nuit s'étant faite, une nouvelle surprise avait été ménagée aux joyeux invités : des illuminations *à giorno* éclairèrent ce bal rustique. Enfin, un couvert se dressa en plein champ, sous le sommet épais des arbres, dont toutes les feuilles étaient

transformées, on eût dit, en étoiles scintillantes.

On quitta la danse pour s'asseoir autour de la table, couverte de mets exquis. Alors le tambourin cessa de se faire entendre et fut aussitôt remplacé par une musique invisible, qui jetait le cœur dans un doux apaisement et dans une molle langueur.

Cette tiède brise qui caressait tous les fronts, ces parfums, cette harmonie, tout cela apportait un charme, un ravissement qu'on ne saurait décrire. A coup sûr, les plus belles nuits tant vantées de l'Italie et de l'Espagne perdraient à la comparaison avec cette délicieuse soirée, passée dans un petit coin de la Provence.

Yvonne était émue.

— Jamais, dit-elle, en pressant la main de M. Dangel, jamais je n'oublierai ni cette fête, ni vos bontés pour moi.

— Chère enfant, répondit le négociant, je tâche de faire en sorte que vous vous plaisiez parmi nous.

Enfin cette soirée s'acheva comme tout finit, tout passe ici-bas.

Il était trois heures du matin quand on rentra à Marseille.

Quelques jours après cette fête, deux hommes étaient seuls dans le salon de M. Dangel : le plus jeune était debout et s'appuyait sur le dossier d'un fauteuil, et le plus âgé se tenait assis sur une causeuse. Ils parlaient avec feu et presque à voix basse.

— Eh ! oui, disait M. Dangel, — car c'était lui, — il faut en prendre notre parti ; ma pupille refuse tous les avantages que vous lui offrez. Je sors de chez elle ; elle a formulé nettement qu'elle ne voulait pas enchaîner sa liberté ; en un mot, qu'elle ne voulait pas se marier.

— Mais enfin, pourquoi ? dit l'amoureux baron.

— Ah ! pourquoi ? Sait-on ce qui se loge dans la tête romanesque d'une jeune fille ?

— Aimerait-elle déjà quelqu'un ?

— Non, j'en suis sûr, reprit M. Dangel. Elle est assez franche et assez naïve pour me l'avoir avoué.

— Alors, quel motif donne-t-elle ?

— Aucun, si ce n'est qu'elle ne consentira jamais à quitter le nom de son père.

— Ce sont de belles raisons ! s'écria le baron ; c'est à en devenir fou. Et moi qui espérais un bon-

heur auquel vous m'aviez permis de prétendre?

— Eh ! oui, morbleu ! C'est ce qui me désole ; elle a rejeté, depuis qu'elle est ici, plus de dix superbes mariages. Je veux désormais la laisser libre, car son *alter ego*, M. Roussel, m'a assuré que si je continuais à lui parler d'une union quelconque, elle pourrait bien quitter ma maison pour assurer, dit-il, sa tranquillité. Voilà, mon cher, où en sont les choses.

— Oh ! mon Dieu, exclama le baron, avec des larmes dans la voix. C'est donc fini ! plus de bonheur à attendre !

— Allons, allons, allons, du courage, mon jeune ami. Cette charmante petite folle s'enamourera de quelqu'un qui ne vous vaudra pas, à coup sûr, et vous, mon cher, vous trouverez une jeune fille qui saura mieux apprécier votre mérite. Voilà quelle sera la conclusion de tout ceci.

— Je ne me consolerai jamais de ce cruel échec. On ne prend point l'amour qu'on a dans le cœur pour le jeter au loin. C'est chose impossible, je ne pourrai cesser de l'aimer, et tant qu'il y aura un souffle de vie en moi, sa ravissante image ne s'effa-

cera pas de mon cœur... L'espoir!... Oh ! non, je ne le perdrai pas. Cet espoir, c'est toute mon existence.

Et le baron, accablé, affligé, salua et sortit rapidement, avant que M. Dangel eût eu le temps de le retenir et de lui parler.

— Pauvre jeune homme ! Fille étrange ! murmurait M. Dangel, en se rendant aussitôt à la Bourse.

Au même instant où ceci se passait, Yvonne éprouvait un de ces accès d'ennui et de tristesse qui s'emparent bien souvent des imaginations vives et impressionnables, sans qu'elles puissent formuler l'objet réel qui les jette ainsi dans l'abattement et la prostration.

Yvonne, pourtant, aurait pu, cette fois-là, expliquer la cause de son chagrin à qui la lui aurait demandée. M. Dangel venait de sortir de chez elle, après lui avoir fait envisager tout l'honneur et les avantages attachés à son union avec le jeune baron, Elle avait refusé, et avait même supplié son tuteur de ne jamais lui parler d'un changement de position ; qu'elle s'obstinerait à rester libre. Le tuteur était sorti mécontent, et la pupille, demeurée seule, se livra à une foule de réflexions, qui l'agitèrent au

point qu'elle tomba affaissée et véritablement souffrante dans un fauteuil. Le coude appuyé sur un guéridon, sa main soutenait sa tête charmante, alourdie par mille pensées diverses.

— Qu'est-ce donc que je ressens? pensa-t-elle. Un mal inconnu m'oppresse ; je ne puis plus vivre ici ; les fades obsessions de tous ces jeunes hommes m'ennuient. Aucun d'eux ne saurait me plaire ; ils parlent je ne sais quelle langue qui m'est tout à fait étrangère. Je me sens triste à mourir. Pas de femme autour de moi qui puisse me comprendre. J'aurais tant besoin de communiquer mes pensées. Ah ! Francine, pourquoi t'ai-je quittée? Toi, mon amie d'enfance; toi, qui avais une larme pour mes chagrins et un sourire pour mes joies. O mes chères solitudes, mes longues et vertes savanes, qui avez encore peut-être les traces de mes pas; mes ébéniers, avec vos agrestes chevelures de lianes; ô cher pays, où je suis née, pourquoi, oh ! pourquoi vous ai-je dit adieu pour toujours! Et, en évoquant un à un tous ces chers souvenirs, son imagination, montant jusqu'au lyrisme de la douleur, Yvonne se prit à sangloter. Puis, se calmant peu à peu, elle attira vers

elle du papier, trempa sa plume dans l'encrier et s'arrangea pour écrire.

Plaçons-nous derrière son siége, et lisons à mesure qu'elle jette sur le papier le trop plein de son âme.

« Chère Francine,

» Au milieu des larmes versées dans notre adieu, au milieu du désespoir d'une séparation qui nous sembla devoir être éternelle, je te promis de t'écrire, de te faire partager de loin, comme je le faisais de près, toutes mes espérances, toutes mes joies, comme aussi toutes mes tristesses, toutes mes déceptions. Eh bien! Francine chère, me voilà à l'œuvre, et il n'y a guère qu'un mois que j'ai touché terre, comme disent messieurs les marins.

» Un mois! diras-tu; tu aurais dû penser à moi plus tôt, à moi qui compte les jours, les heures; à moi qui attends et qui pleure! Ne gronde pas, ma Francine; on ne m'a pas laissé le temps de t'écrire. Sans cesse adulée, entourée, je ne le pouvais vraiment pas. Crois bien pourtant que je ne leur livrais de moi que le matériel, que la bête, comme on dit:

ma pensée, mon cœur étaient à toi. Cette pensée allait te chercher, mon amie, tantôt sous les ébéniers en fleurs, où tu aimais à t'asseoir pour rêver; tantôt dans cette forêt de cocotiers et de bananiers, où, tant de fois, le bras sous ton bras, enlacées comme deux lianes, nous cheminions silencieuses et pensives, le plus souvent babillant et jacassant comme deux oiseaux amoureux.

» Ah! Francine, ce n'est pas sans un profond déchirement de cœur que je me suis arrachée du pays où je suis née, de toutes mes jeunes affections de berceau, de toutes mes habitudes de jeune fille, des lieux bien chers où vivaient ma mère et mon père, où j'ai reçu leurs derniers baisers, leurs suprêmes bénédictions; mais ne devais-je pas me conformer au désir qu'exprimait mon père de me voir habiter cette France, ce pays qu'il aimait tant? J'ai obéi et je suis partie!... Chère, comment te peindre ma poignante douleur, quand je me trouvais dans cette étrange maison de planches, qui, pour toiture, n'a que le ciel, et qui flotte sur un abîme. Je m'assis sur le pont; ma tête, chargée d'ennuis, s'inclina sur ma poitrine. En cet instant, mon esprit ne put for-

muler une autre pensée que celle-ci : « Je fuis le » connu, l'aimé, pour me jeter dans l'inconnu, l'in- » différent. » — Cette transition m'épouvantait. Je demeurai longtemps inerte et sombre comme une borne qui séparerait le passé de l'avenir.

» Mais bientôt, avec cette versatilité de sensations que tu me reprochais bien souvent, ma bonne Francine, bientôt ma tête se releva ; je jetai au loin mes regards.

» Quel spectacle sublime s'offrit alors à ma vue ! L'enthousiasme et l'admiration se partagèrent mon cœur.

» Il était matin encore, le ciel était chargé de nuages noirs, voltigeant çà et là, poussés par un vent du sud-ouest; le soleil, pâle et décoloré, ressemblait à un malade indocile qui cherche à déchirer l'appareil dont on l'a couvert ; tantôt il se montrait radieux et brillant, et tantôt sa face, de nouveau voilée, jetait des lueurs blafardes, effacées, qui assombrissaient l'horizon, tout en le colorant de je ne sais quelles teintes poétiques, que je n'avais jamais remarquées sous notre ciel lumineux. Et puis, les eaux tumultueuses du Mississipi, sur lequel nous

voguions, ces eaux tourmentées, qui jetaient des cris, en se heurtant, en se brisant à la poupe de notre vaisseau; ces groupes d'ilots épars sur les fertiles rivages du grand fleuve; ces arbres d'une prodigieuse hauteur accumulés, formant entre eux des pyramides, c'était un panorama changeant de minutes en minutes. Souvent notre navire, rasant les eaux comme une mouette, semblait devoir s'abîmer dans un gouffre, puis aussitôt se relevait alerte, fringant comme un guerrier qui a vaincu. Ajoute à ce tableau, Francine, des milliers de vaisseaux allant, venant sur le Mississipi, se rencontrant, se saluant, les porte-voix criant, les capitaines, aux voix de stentor, commandant les manœuvres, les matelots chantant, sifflant; partout la joie, le travail, la force, l'espérance. Quel singulier spectacle pour une jeune fille qui n'a cessé de côtoyer à pied ou à cheval les bords tranquilles du Mississipi, de notre douce contrée. J'étais ravie, haletante et charmée!

» J'appelai près de moi Roussel, assis à quelque distance; il était triste aussi. A quoi pensait-il donc, lui? Puis-je me le demander? A moi, sans doute, toujours à moi. S'il était triste, c'est qu'il ne

me voyait pas sourire; s'il rêvait, c'était à mon avenir.

» Je l'appelai donc près de moi pour lui faire partager tout ce que je sentais.

» — Oui, oui, c'est bien beau, tout cela, me dit-il, je ne sais avec quelle indifférence; mais, chère Yvonne, ne souffrez-vous pas?

» Et son œil interrogateur plongeait dans mes yeux.

» — Vous êtes pâle, ma fille?

» Quel amour que celui de cet excellent homme pour moi!... Ah! Francine, dans le cruel naufrage de toutes mes affections premières, je bénis le ciel de m'avoir laissé au moins cette douce épave pour me consoler.

» Celui qui voit Roussel avec son visage calme, froid, avec sa parole rare et brève, ne pourrait, à coup sûr, supposer en son cœur tout ce foyer d'amour brûlant, en son esprit tout cet assemblage de qualités éminentes, enfin toute son instruction, qui fait de lui une véritable encyclopédie vivante.

» Mais, comme un avare qui garde pour lui seul ses trésors, Roussel émet difficilement ses idées; on

dirait qu'ayant presque effroi des hommes et de leur commerce, il craint de se mêler à eux; que, se défiant d'une destinée qui lui fut autrefois, dans sa jeunesse, si hostile et si fatale, il est toujours en épouvante des jours qui s'écoulent. Pauvre, pauvre cher homme, comme il a dû souffrir!

» Eh bien! qu'il reste tel qu'il est; qu'il n'use que pour moi seule, comme il sait le faire, tout ce qu'il possède de richesses intellectuelles, de dévouement et d'amour! Tu sais, Francine, comme autrefois, étant encore enfant, j'ai tracassé ce pauvre cœur, mutilé par mes caprices, mes malices, mes affectations de ne l'aimer pas, et cela pour me donner le cruel et détestable plaisir de voir un instant après rayonner son visage, quand je venais à lui dire : « Père, je vous aime ! » — Francine, il y a de la dureté dans le cœur des enfants!...

» Et puis encore, comme il s'est associé à toute ma vie! Tout enfant, il fut mon jouet, puis mon sauveur; puis, n'est-ce pas de lui que j'ai reçu l'instruction qui fait le charme de ma vie?

» Aucune curieuse question, que lui adressait mon esprit ignorant, ne resta sans une réponse

instructive. C'est lui qui, en jouant, pour ne point me lasser, me fit des cours de botanique, d'astronomie, d'histoire et de géographie; qui habitua ma jeune pensée à se fixer sur des choses sérieuses; c'est lui encore qui m'apprit la langue d'Homère et de Virgile; c'est lui qui choisit mes lectures et qui dévoila à ma jeune âme étonnée tous les mystères de la création; c'est lui qui, avec son cœur et sa sensibilité de femme, me fit femme enfin.

» Tu le vois, ma chérie, je puis bien justement l'appeler mon père.

» Les liens du sang sont bien forts, dit-on toujours. Sans nul doute, ils sont beaucoup; mais aussi quel nom donner à cette tendresse ingénieuse, éclairée, d'un étranger, qui nous prit au berceau pour nous conduire dans la vie par un chemin de fleurs, qui nous montra du doigt toutes les grandeurs et les richesses de la création et tous les saints devoirs de l'humanité; qui, vous appuyant sur son épaule, écarte du pied tous les cailloux, toutes les ronces de la route où vous passez; qui prend pour lui toutes les amertumes, et qui vous présente aux lèvres une coupe de miel? Ah! celui-là est aussi

notre père, non pas parce qu'il nous a mis au monde, mais bien parce qu'il nous a aimés.

» C'est ainsi que j'envisage Roussel : il est mon ami avant d'être mon père; pour mieux dire, il est à la fois tous les deux.

» Ma chère Francine, je reviens à mon voyage.

» Après que nous eûmes quitté le Mississipi, notre vaisseau s'élança dans la mer.

» Quelle est belle la mer! elle est bien réellement l'image de l'infini. Comme elle rend bien mieux que toute chose créée la puissance de Dieu!...

» Elle était calme et unie comme un miroir, quand elle nous reçut. Ainsi qu'une souveraine, elle nous accueillit avec une gravité calme, avec sérénité, nous laissant pourtant pressentir qu'au dessous de cette bienveillance il pourrait bien y avoir des murmures, d'affreuses colères, des arrêts de mort. Quoi qu'il en soit, durant notre traversée, elle ne nous gratifia que de quelques doux gémissements.

» Chaque matin nous montions sur le pont, Roussel, Mamie et moi. J'étais toujours dans un ravissement que je ne saurais te décrire. Plus de ces

rives qui arrêtent la pensée, caressent le regard et nous rapprochent en idée de la terre; plus rien de tout cela ne s'offre à la vue : l'œil a beau sonder tous les horizons; rien, rien que le ciel et l'eau; l'immensité partout.

» L'âme d'abord s'effraie un peu et s'abîme bientôt dans une profonde contemplation. Je ne sais aucun spectacle plus propre que la mer à élever la pensée au-dessus des choses terrestres. Vois-tu, on comprend presque Dieu! On s'explique aussi alors l'enthousiasme des gens de mer pour cette reine de la nature.

» Notre voyage s'effectua ainsi sans aucun incident remarquable, et enfin nous entrâmes un matin dans le port de Marseille, but de notre voyage.

» Après une courte quarantaine, les enfants de M. Dangel, mon tuteur, arrivèrent pour me servir d'introducteurs dans leur famille : Félix et Louise sont deux aimables enfants; ils se jetèrent à mon cou comme s'ils me connaissaient depuis longtemps, et m'accablèrent de baisers que je leur rendis bien. Je fus touchée de cet affectueux accueil : tout ce qui révèle un bon cœur, n'importe dans quel individu,

quelle que soit la forme sous laquelle il m'apparaisse, provoque à l'instant toutes mes sympathies. Félix et Louise sont encore fort jeunes : Louise a seize ans, son frère en a quinze tout au plus. Il y a certes en eux toute l'étoffe propre à faire plus tard deux êtres distingués, s'ils pouvaient avoir pour maître un Roussel, par exemple. Quoi qu'il en soit, ils sont naïfs, naturels; l'éducation ne les a point encore pervertis, j'entends telle qu'on la donne de nos jours, aux femmes surtout, éducation qui enseigne à mettre une sourdine sur toutes les sensations de l'âme, à étouffer tous les sentiments de la nature, à amoindrir tous les instincts qui tendent à nous élever au-dessus de la commune espèce, à bâillonner la langue, à nous donner un esprit moutonnier, à apprendre à flatter, à encenser tout ce qui est riche et puissant, à ne distinguer dans une société viciée que les dehors qui séduisent, à ne point réfléchir, à ne point concevoir de lumineuses perceptions sur la véritable destinée des hommes, à farcir notre âme ingénue de mille grotesques préjugés, qui rétrécissent et enferment le cœur dans un étau moral, de telle façon qu'il finit par devenir

une momie, une pétrification. Voilà déjà ce que j'ai remarqué chez la plupart des femmes de France, avec lesquelles je suis en contact chaque jour.

» Mais me voilà digressant encore. Pardonne-moi, Francine. En te parlant, c'est à moi-même que je parle; ton éducation, tout à fait semblable à la mienne, te permettra de me comprendre, et ces détails, j'en suis sûre, ne sauraient te déplaire. Je te parle, très-chère, *ex abundantia cordis*. Cela dit, je continue.

» Nous arrivâmes chez M. Dangel. Mais laisse-moi te donner une idée de lui et de sa femme. Tu as connu mon père. Eh bien! il y a entre lui et M. Dangel une ressemblance frappante dans le cœur et dans les sentiments. même sensibilité exquise, tempérée aussitôt par la réflexion; même vivacité méridionale dans les mouvements, dans les gestes; même bonté excessive du cœur. M. Dangel est assez jeune pour espérer voir ses enfants, qu'il adore, grandir et prendre place dans le monde. Il est pour moi d'une partialité caressante, qui répand où je suis une chaude atmosphère dont mon cœur se trouve bien. Sa femme, élevée chrétiennement, est

le vrai type de la mère de famille selon la Bible : charité, douceur, amour, ces trois mots résument madame Dangel. Sa constante quiétude de cœur, ses manières bonnes et simples, lui assurent la sympathie et le respect de tous ceux qui l'approchent. Depuis que je la connais, j'envie souvent une telle nature de femme. Si elle échappe, par sa touchante modestie, son admirable abnégation, aux hommages de la société, aux agitations délirantes qui, dans la jeunesse, s'emparent du cœur, elle trouve en compensation un bonheur pur et tranquille au sein de sa famille; elle est la vie et la joie de son foyer; c'est un ruisseau pur comme le cristal, un ruisseau qui poursuit paisiblement son cours, sans jamais s'arrêter ni dériver, et qui fertilise les plantes qui l'environnent. Une telle vie serait désirable, mais ton Yvonne n'est point pétrie d'une telle pâte de femme.

» Je poursuis. J'aurais assurément beaucoup à te dire de Marseille et de ses environs que nous avons visités. Je te ferai ces descriptions plus tard, elles t'intéresseraient moins à coup sûr que l'état actuel de mon cœur. Aussi, ne vais-je cette fois t'entretenir que de ce qui m'est tout relatif.

» Depuis mon arrivée, on ne m'a pas laissé une minute en repos, et quand on pense me distraire et m'amuser, on me fatigue et l'on m'ennuie. Ce sont des présentations sans fin de ma chétive personne, des visites à recevoir et à rendre, visites cérémonieuses où le cœur s'endort. Mais ici, ma Francine, on regarderait comme une impolitesse très-grande et très-blâmable si on mettait en oubli de salir le parquet des gens qui sont venus salir le vôtre, voilà tout. Et puis ces fades compliments que l'on vous jette à la face, ces admirations exagérées faites à bout portant, cet échange continuel de phrases banales et vides, cette tendance à médire, ces conversations d'où l'esprit et le cœur sont absents, ces choses plates et uniformes qui sont répétées chaque jour, tout ceci, Francine, ma chère, me fait vivre dans une température qui me raidit et me donne froid jusques au cœur.

» Si je voulais t'énumérer tous les défauts que je remarque chez presque toutes les femmes, défauts, me dit Roussel, qu'elles puisent dans la triste éducation qu'on leur donne, dans les préjugés absurdes qu'on leur inculque dès leur bas-âge, qui s'étendent

et se fortifient dans le milieu où elles vivent; oui, chère, si je te faisais connaître toutes les observations que je fais chaque jour, je marcherais trop sur les brisées de messieurs Addisson et Johnson, tu sais, de ces auteurs que nous lisions ensemble, et qui t'ennuyaient si fort à cause des remarques et des critiques dont leurs ouvrages fourmillent.

» Permets seulement que je te cite un seul trait qui te les fera mieux connaître que tout ce que je pourrais t'en dire :

» On parlait, un soir, dans une grande réunion chez mon tuteur, des femmes qui écrivent, des *bas-bleus*, comme on les appelle avec une sorte de mépris. Dickens cependant fait justice de cette impertinence, en disant que les bas-bleus sont célestes, qu'ils ont la couleur du ciel. On parlait aussi de toutes les femmes qui ont laissé leur nom dans l'histoire.

» Les hommes soutenaient avec chaleur, le baron de Fournay surtout, quelques-unes d'entre elles qui se sont distinguées par des ouvrages remarquables et des traits de courage héroïque.

» — Nous ne pouvons, nous autres hommes, dit

en terminant le jeune baron, nier sans injustice toutes ces capacités intellectuelles. Les femmes au XIXe siècle se montrent nos rivales. Honneur à toutes ces vaillantes travailleuses !

» Le pourras-tu croire, Francine, les femmes qui devraient s'honorer, se sentir fières et heureuses de compter, dans leur sexe, dans leurs rangs, des femmes de mérite et de talent, eh bien, les femmes de cette société, — il y eut quelques exceptions pourtant, — les femmes, ce furent-elles qui jetèrent des cris d'indignation.

» — Pouvez-vous, messieurs, dit l'une d'elles, encenser, approuver une femme qui sort ainsi de sa sphère pour jeter au public ses intimes pensées ou se mêler aux affaires publiques; toutes ces femmes auteurs, toutes ces femmes réputées grandes et nobles par vous, ne sont, à mon sens et en réalité, que des extravagantes, pour ne pas dire plus. Ces femmes-là devraient être mises au ban de l'opinion publique.

» Ah ! Francine, ce sont des femmes qui, sans honte, jettent la pierre à toutes celles qui honorent leur sexe, qui écrivent avec le sang de leur cœur,

et qui font enfin un si noble usage de leur intelligence.

» Ainsi donc, illustre Jeanne d'Arc, tu n'es qu'une extravagante dans la pensée de ces femmes ; tu as sauvé la France, qu'importe ! tu n'aurais pas dû sortir de ta sphère. Au lieu de prendre le drapeau français dans tes puissantes mains, que ne gardais-tu ta houlette !... Noble Mathilde de Toscane, illustre amie du grand pape Grégoire VII, toi qui fus son soutien, sa consolation, son sauveur, pourquoi déserter les délices de ton palais pour te mêler à ce combat gigantesque entre un pape et un empereur, tu sortais aussi de ta sphère !... Blanche de Castille, de quoi t'avisais-tu en délaissant ta quenouille pour donner des conseils de la plus haute sagesse à ton fils et gouverner la France pendant les croisades, tu sortais de ta sphère !... Et Catherine de Russie, Marie-Thérèse d'Autriche et tant d'autres femmes de génie ! Et puis, dans les lettres, quelle brillante pléiade de femmes est là pour honorer la France : Sévigné, Deshoulières, madame de Staël ; dans les arts : Madame Lebrun, auteur de l'inimitable portrait de l'infortunée Marie-Antoinette, et une foule

d'illustrations de ce genre, qu'il serait trop long de t'énumérer une à une, que tu connais d'ailleurs aussi bien que moi.

» O vous toutes, femmes de génie et de cœur, qui avez passé ici-bas en laissant après vous de lumineux sillons, voilez vos faces dans vos suaires, tressaillez dans votre froide maison de pierre, il se trouve encore au XIXe siècle des femmes qui vous renient et qui voudraient vous mettre au ban de l'opinion publique.

» Hélas ! cependant en y songeant un peu, pourquoi donc échapperiez-vous au destin de tout ce qui est noble et grand ? N'a-t-on pas jeté la pierre à tous ceux qui ont travaillé et souffert pour l'humanité ? N'a-t-on pas crucifié l'Homme-Dieu?...

» O femmes, qui avez pleuré, pensé, écrit pour la postérité, vous deviez avoir aussi parmi nous vos Caïphes et vos Judas !

» Ah ! Francine, ma chère, que de détracteurs, que de jaloux ont les femmes ! Il s'en trouve aussi beaucoup parmi les hommes. Il en est un surtout, — et pourquoi ne le nommerais-je pas ? M. Proudhon, — qui semble prendre à tâche de dénigrer notre sexe

dans un livre qui, s'il était lu, aurait la réprobation universelle. Il a, dans ce livre, osé nier dans la femme, la capacité, le courage et le cœur. Et cet homme a une mère, a une femme ! Qu'en dire, mon Dieu ? S'est-il souvenu seulement, parmi tant d'autres, de ce trait sublime d'une femme ?

» Lorsque le Christ, accablé de douleur, insulté par la foule, abandonné de ses disciples, montait tristement au Calvaire, qui vint à lui, qui le secourut, qui le consola? ce furent des femmes ! Une d'entre elles, Véronique, la sainte Véronique osa, malgré les huées insultantes de la foule, essuyer la sueur de ce front divin !

» Mais retournons dans les salons de M. Dangel,

» Quand cette dame eut ainsi jeté l'anathème sur les femmes qui se sont distinguées et rendues célèbres, personne ne prit la parole pour les défendre. Quant à moi j'avais le cœur navré. J'ouvrais les lèvres pour répondre, mais j'eus le courage de m'en abstenir, en songeant aussitôt qu'il valait mieux me renfermer dans un dédaigneux silence. D'ailleurs, je me suis aperçue bien souvent que mon éducation, si différente de la leur, mes manières d'agir ne plai-

saient point à mes plus ardentes visiteuses et louangeuses. J'ai saisi bien souvent sur leurs lèvres des sourires moqueurs, et surtout un jour que, revenant de la campagne de M. Dangel, j'avouai ingénument que j'avais pris un vif plaisir à la chasse. Je les avais vues sourire encore, quand mon tuteur étalait devant elles les figurines sorties de mon ciseau de sculpteur. — Les femmes, avaient-elles osé dire, ne devraient pas se mêler des travaux qui sont du ressort des hommes.

» Tout cela me revint à la pensée et je gardai le silence. Le regard que me jeta Roussel sembla m'approuver.

» Je sentais que j'étais auprès de personnes stupides, malveillantes ou jalouses, et que c'était peine inutile de me permettre le rôle d'avocat de tant de nobles femmes calomniées.

» Ces femmes-là me rappelèrent la fable de je ne sais plus quel auteur : il est question d'un âne auquel on veut donner la liberté et qui persiste à vouloir porter le joug, à rester bâté.

» On doit avoir pitié de ces ignorances-là !

» Non, chère, bien chère Francine, ce pays ne

saurait me plaire, j'y suis mal à l'aise. Roussel prétend que je suis souffrante, que mes fraîches couleurs ont disparu ; il s'effraye pour moi. Je sens qu'il a raison : je souffre en effet réellement de je ne sais quel mal. Je crois que si je demeurais longtemps encore dans ce milieu je finirais par en mourir.

» Et puis, autre ennui, autre obsession : M. Dangel ne s'est-il pas mis en tête de me marier ! Dix demandes en forme de ma main m'ont déjà été faites. Autant que cela, Francine ! Mes quatre millions, comme tu vois, excitent toutes les convoitises.

» Me marier, moi !

» Ils ne savent pas, ils ne peuvent en effet comprendre ce qui se passe au fond de mon cœur. Ce cœur ressemble à un oiseau qui se meurt au fond de sa cage : il lui faut la liberté et l'air pour vivre et chanter.

» Il reste glacé sous le souffle de toutes les aspirations qui m'entourent. Tous les hommes que j'ai vus jusqu'ici marchent, se meuvent, parlent comme le commun des martyrs. Il en est un cependant, le baron de Fournay, dont je t'ai parlé plus haut, qui

est remarquable. Le timbre de sa voix a des notes graves et touchantes, sa mise est simple et de bon goût, l'aristocratique sentiment de sa propre valeur semble l'envelopper tout entier. Avec cela, il est beau de visage, il est jeune, il est riche. Il m'a offert ses hommages.— Et tu ne l'aimes pas? vas-tu t'écrier. — Non, chère Francine, je ne l'aime pas du tout. Sa présence n'accélère pas les battements de mon cœur, et je te le laisserai bien volontiers à toi, qui ne demandais dans un mari que les qualités que je viens de t'énumérer.

» Mais à moi, Francine, ma chère, il me faut autre chose, Veux-tu savoir ce que c'est?... Eh bien, je vais te le dire.

» Il me faut quelqu'un qui n'aime en moi que ma personnalité, avec ses défauts et ses qualités, qui méprise mes richesses comme je les méprise moi-même; il me faut quelqu'un qui soit frappé de quelque grande infortune, que sais-je? Un grand et noble cœur à consoler; quelqu'un qui n'ait point encore sa place au soleil, un homme bon, généreux, doux, hésitant, triste, dont je devienne subitement la lumière et la vie, qui s'échauffe et se fortifie aux

rayonnements de mon cœur et grandisse sous l'influence fécondante de mon amour.

» Celui-là, Francine, quel qu'il soit, quel que puisse être le rang qu'il occupe dans la société, celui-là sera mon maître : je me ferai sa chose, son esclave ; il aura mes adorations et mon amour. Mais tiens, Francine chérie, je te vois rire à ce que tu appelleras mon déraisonnement.

» Eh bien! pourtant, je te jure, ma chère, si jamais un pauvre hère tel que je te le dépeins se présente sur mon chemin :

» — Halte-là! lui dirai-je. Et je jette à ses pieds mon cœur et mes quatre millions!

» Oui, Francine, quatre millions pour un cœur! telle est mon invariable devise.

» Mais ce cœur béni, où le rencontrer? J'y rêve sans cesse.

» J'ai des pensées, vois-tu, qui n'appartiennent pas à notre siècle d'égoïsme et d'adoration du veau d'or; j'ai des pensées qui me font souvent triste à mourir. Le croiras-tu, Francine, je hais mes richesses, qui me sont un obstacle à vivre à ma guise, qui m'empêchent de me livrer au travail, non pas à

ce travail qui dégourdit un instant la pensée et les doigts, comme celui auquel je me livre par désœuvrement, mais à ce travail qui doit être pour nous une source de bien-être et d'un juste orgueil satisfait.

» Car, en vérité, quelles sont les joies d'amour-propre que me donne ma grande fortune? Aucune assurément. Pour la posséder, je n'ai eu, comme dit Beaumarchais, que la peine de naître.

» Ah! si j'étais pauvre, combien je serais plus heureuse! Du sein du malheur, de la misère même, découle une source de facultés intellectuelles toujours excitées, découle le génie. Les larmes amères qui s'échappent de nos yeux, c'est la rosée fécondante des grandes choses. C'est la douleur, ce sont les larmes qui ont été les eaux de baptême de nos grands hommes, de nos femmes illustres.

» La richesse, bon Dieu! elle affadit, abâtardit l'âme; elle étouffe les généreux élans du cœur; elle vous annule et vous tue moralement.

» Ah! si j'avais été pauvre, vivant de mon travail, de mon clavier ou de mon ciseau de sculpteur, assistant chaque jour à la croissance de la faveur

publique pour moi, m'enivrant de mes succès, ne devant mon bien-être qu'à mes efforts, qu'à mon courage, qu'à mes talents, qu'à mon génie!... Entendre voler de bouche en bouche son nom qui s'illustre, se lire dans tous les journaux, et songer qu'on laissera après soi quelque chose à la postérité, Francine chère, voilà le bonheur, voilà la vie!...

» Mais rien, rien. Quand je ne serai plus, on dira de moi, un seul jour peut-être, et tout sera oublié le lendemain, on dira : — Elle était riche!... O misère!... autant vaudrait-il dire : — Elle fut stupide!

» Mais, Francine, je finis cette longue épître, où j'ai versé les ennuis secrets de mon âme avec toutes mes tendresses pour toi, mon amie bien chère, et je t'envoie mille baisers.

» *Vale et ama semper* YVONNE. »

Yvonne achevait à peine d'écrire, quand M. Roussel entra subitement dans sa chambre.

— Voici, dit-il après avoir déposé un baiser paternel sur le front brûlant de la jeune fille, voici une lettre qui vous arrive de Paris.

— De Paris! s'écria-t-elle en la saisissant; je n'y

connais personne. Mais j'y ai des parents, vous le savez, mon ami. — Et arrachant avec précipitation l'enveloppe, ses yeux allèrent chercher la signature.

— C'est cela, dit-elle aussitôt; c'est de la veuve de mon oncle, de madame Dalbert. — Et après avoir pris connaissance de cette longue missive :

— Cher ami, dit-elle au vieillard, je suis bien coupable, en effet, envers ces chers parents, que je ne connais pas encore. Ma tante m'engage à aller à Paris, à résider quelque temps chez elle : mes cousins ont le plus vif désir de me connaître... Ah! continua-t-elle après un court silence, Dieu m'a prise en pitié! Voilà un prétexte, il faut partir.

— Il me semble, objecta le bonhomme, que M. Dalbert, votre cher père, avait eu à se plaindre de ces parents, que vous agréez si facilement, vous, chère enfant.

— Mon Dieu! dit Yvonne, mon père me parlait souvent d'un jeune frère, qu'il avait tendrement aimé, dont le souvenir lui était cher, Il se plaignait de n'avoir jamais reçu de réponse à ses diverses lettres. C'étaient là tous les griefs qu'il lui reprochait; pas autre chose, je vous assure. Ne serait-il pas

possible qu'il y eût une toute autre cause que l'indifférence au silence de mon oncle : des lettres égarées, perdues, que sais-je? Il n'en est pas moins certain que ma tante m'appelle auprès d'elle. Partons bien vite, mon ami.

— Je suis, chère enfant, vous le savez, l'esclave soumis de votre volonté souveraine; mais avez-vous assez réfléchi? Quitter cette maison si magnifiquement hospitalière; affliger ainsi M. Dangel?

— Certes, je n'oublierai jamais ce que je lui dois de tendresse et de reconnaissance, d'affection à sa famille. Mais je ne saurais, en vérité je ne puis demeurer plus longtemps dans le milieu où je vis. Ces mariages suspendus sur ma tête comme l'épée tranchante de Damoclès, ces mariages me feraient fuir jusques au bout du monde.

— Ah! pourquoi avons-nous quitté l'habitation, traversé les mers? dit avec tristesse M. Roussel. Vous viviez plus heureuse là-bas. Votre vieil ami et la jeune Francine suffisaient à votre cœur. Maintenant, hélas! vous cherchez en dehors de vous-même des satisfactions qui vous manquent. Chère, bien chère

enfant, que voulez-vous donc? je cesse de vous comprendre.

— Partir de ce pays, quitter cette maison, fit Yvonne.

— Mais, M. Dangel n'aurait-il pas le droit d'être mécontent?

— Ah! Roussel, dit avec un accent de reproche la jeune fille, vous hésitez?

— Moi!

— Oui, vous, méchant ami. Vous ne cessez de me dire que mon teint perd de sa fraîcheur, que j'ai l'air de vivre sous le poids d'une souffrance. Ce sont chaque jour vos paroles.

— Tout cela est vrai, fit en tressaillant de crainte M. Roussel. Eh bien?

— Eh bien! faut-il tout vous dire?

— Ah! parlez, mon enfant chérie?

— Rien n'est plus véritable. Je souffre; vous l'avez deviné, pressenti. Quelque chose, au fond de mon cœur, me crie : « Le bonheur n'est point ici, cherche-le ailleurs... » Je me sens alanguie, mes forces faiblissent au milieu de ces fêtes données pour me distraire. Je suis précisément comme quel-

qu'un qui assisterait à une ennuyeuse fantasmagorie ; ces fêtes me lassent, me fatiguent et m'étourdissent. Que sais-je de moi, bon Dieu ! je ne pourrais rien dire de ce que je ressens, rien préciser ; mais je souffre, ceci est réel. Combien de fois, ami, je ne vous ai point dit toutes ces choses, cela vous aurait affligé : combien de fois j'ai pleuré comme une enfant, sans pouvoir me rendre compte du sujet de mes larmes ; que de nuits sans sommeil ; que de vagues tristesses autour de mon chevet ! Tout cela est affreux ! Qu'ai-je donc ? Je n'y comprends rien, mais je souffre. Je vous le demande, à vous, ami cher, qui savez toutes choses ? Est-ce du bonheur cela ? Si cet état est vraiment la forme du bonheur, je suis heureuse en vérité. Alors, restons... restons...

Yvonne parlait avec feu, ses joues s'étaient empourprées. M. Roussel, qui la regardait, fut effrayé de cette exaltation.

— Ah ! s'il en est ainsi, s'écria-t-il, partons bien vite. Toute considération, chère enfant, s'efface et disparaît quand votre précieuse vie est en question.

— Ah ! vous consentez donc ?

— Vous me le demandez! fit M. Roussel en serrant dans les siennes les mains d'Yvonne, qu'il porta aussitôt à ses lèvres.

Tout fut bientôt décidé pour le voyage de Paris. Ce fut, au premier moment, dans la maison du négociant, une désolation générale. Bercé pourtant de l'espoir du retour prochain de la jeune fille, on se prépara au départ. M. Dangel, Félix et Louise voulurent l'accompagner jusqu'à Paris. Et quinze jours après la réception de la lettre de madame Dalbert, tous nos personnages entrèrent un matin dans un élégant wagon.

Mais, chers lecteurs ou chères lectrices, pendant que la locomotive s'ébranle, que la vapeur crie, hurle, qu'un coup de sifflet retentit, que le convoi part, vole, franchit et dévore l'espace, arrivons avant nos voyageurs à Paris, et faisons connaissance avec la famille dans laquelle on s'apprête sans doute à recevoir Yvonne.

IV

UN MÉNAGE A PARIS — DEUX FRÈRES

Depuis bien des siècles les penseurs, les philosophes, se sont évertués à proclamer, à écrire que les femmes moralisent et adoucissent les mœurs. Ceci est assurément pour nous d'une incontestable vérité. Néanmoins jusqu'ici peu d'hommes éclairés ont encore élevé la voix pour signaler d'une manière hardie et positive, tout en les reconnaissant, les vices de l'éducation qu'on donne généralement aux femmes.

On les élève, il faut le dire, comme si toute leur existence devait être renfermée dans l'étroit espace du foyer domestique, ou qu'elles dussent figurer seulement avec avantage dans un salon. On ne songe pas même à en faire des femmes capables de retenir dans son intérieur un mari; car l'homme, quoi qu'on en dise, voudrait trouver dans sa compagne non-seulement une femme qui sût conduire sa maison,

mais encore une amie, une personne instruite, avec laquelle il pût échanger ses idées sur des sujets sérieux.

De cette imprévoyance des institutrices, de ce fâcheux point de départ dans l'éducation, de cette nullité et de cette futilité de la femme naissent, à coup sûr, le désordre et le peu d'harmonie qui règnent dans beaucoup de ménages.

Que de faits éclatants, que d'actions nobles et grandes n'aurait-on pas chaque jour à admirer, à enregistrer dans les annales de la famille et de la société si on élevait les jeunes filles d'une manière plus conforme à l'intelligence, à la finesse d'esprit, à l'exquise sensibilité qu'elles tiennent de la nature, qualités que ne possèdent assurément pas les hommes, malgré leur supériorité sur les femmes, supériorité dont on veut bien les gratifier? Combien d'existences seraient mieux remplies, si on élevait les jeunes filles comme devant jouir de toutes les prérogatives des hommes, si on évitait de leur répéter à satiété que la femme n'est apte qu'à soigner l'intérieur de son ménage, qu'elle ne doit toucher à aucune de ces questions sérieuses qui ne sont que du

ressort des hommes; en un mot, qu'elles ne doivent point franchir le seuil de la maison pour livrer au grand jour les facultés de leur intelligence, et tant d'autres absurdes préjugés qu'on inculque aux jeunes filles!

Aussi, quand le malheur vient à fondre sur une famille, on voit des femmes élevées dans ces faux principes, des mères, oublier l'avenir de leurs enfants, mourir de misère, un dé et une aiguille à la main, plutôt que d'enfreindre le préjugé qu'une femme n'est point à sa place en sortant des étroites limites qu'on lui a assignées.

Si quelques femmes, au temps des mécomptes et des revers de la fortune, ont osé fouler aux pieds ces préjugés odieux; si quelques-unes sont sorties victorieusement de l'ornière commune, si elles ont fait vivre leurs enfants et vécu elles-mêmes du fruit de leurs travaux et de leurs talents, si on les interrogeait, toutes vous diraient, à coup sûr, qu'elles ont été élevées par des hommes, qui les ont affranchies de cette espèce d'esclavage qui pèse sur les femmes.

Il faut le dire, ce malheur d'une vicieuse éduca-
va se perpétuant dans les familles. La mère,

sortie d'un pensionnat, l'esprit imbu de tout ce qu'on lui apprend, se hâte d'y envoyer sa fille dès son bas âge, et ainsi de suite, et le mal va en progressant.

Madame Dalbert, tante d'Yvonne, dont nous avons à parler, était une de ces femmes ordinaires que l'éducation bornée d'un pensionnat livre au monde, y arrivant avec une foule de talents de société, saluant avec grâce, disant de ces riens qui ressemblent à de l'esprit, et qui n'ont jamais exercé autrement les facultés de leur imagination et de leur cœur qu'en les appliquant à toutes les choses matérielles de la vie.

Se marier le plus tôt possible, pour être appelée *Madame;* avoir des bijoux et un cachemire paraît à ces femmes-là le seul but et la seule fin de leurs destinées.

Madame Dalbert avait subi l'influence de cette éducation mauvaise et glissé sur cette pente funeste : elle avait soigné son extérieur, ses manières, sans s'inquiéter le moins du monde d'épurer et de perfectionner ses sentiments et ses idées. On aurait pu la comparer à une maison dégradée au dedans, tom-

bant en ruines, et qu'un vaniteux propriétaire aurait fait recrépir et badigeonner au dehors.

Elle mettait un masque, pour ainsi parler. Quand elle allait dans le monde, on la trouvait charmante; on l'aurait prise pour une sainte, tant elle savait donner à sa voix de douces intonations et se rendre agréable à tous.

Mais, si quelqu'un avait pu se rendre invisible et l'observer, lorsqu'elle rentrait chez elle, dans le laisser-aller de la famille, au coin du feu, il lui aurait été impossible de reconnaître en elle la femme qui avait capté toutes les sympathies, tant il y avait en elle alors de brusqueries dans les manières, d'acrimonie dans les paroles et d'absence de cœur et de sensibilité.

M. Dalbert, jeune homme d'un caractère faible, doux et affectueux, ayant de l'intelligence et du savoir, se laissa prendre à tous les semblants de bonté de cette jeune fille : il sollicita sa main et l'obtint.

L'ange s'unit au démon.

Il ne tarda pas à envisager qu'à la place du bonheur intérieur qu'il attendait, il avait devant lui de longs jours de tristesses profondes, de désespoirs

concentrés, de sourds découragements; toutes choses d'autant plus tristes pour un homme de cœur, qu'il avait à lutter silencieusement, à cacher ses mécomptes aux yeux de ceux qui l'aimaient et qui l'auraient pu consoler; des indifférents, qui trouvent un certain charme à répandre le malheur d'autrui. Il vivait donc sous une oppression continuelle, et regrettait souvent d'avoir donné ainsi toute sa vie à une femme sans cœur.

M. Dalbert occupait au ministère de l'Intérieur une haute fonction, à laquelle étaient attachés des émoluments considérables. Madame Dalbert pouvait se permettre de se livrer à son goût excessif pour la toilette, pour les plaisirs coûteux. Elle en usa largement, si bien qu'à la fin de l'année, non-seulement les vingt mille francs provenant du labeur de son mari se trouvèrent absorbés, mais encore il restait quelques dettes arriérées, qui attendaient pour être soldées le payement du trimestre à venir.

Dans cet état de choses, trois années s'étaient écoulées, quand un enfant arriva dans ce triste ménage. C'était un garçon: on le nomma Julien.

M. Dalbert attacha sur son fils, qui venait de

naître, la dernière espérance qui pût encore surgir dans son cœur désolé. Il espéra que cet enfant adoucirait le caractère de sa mère, et que de cet amour maternel, de ce soleil vivifiant qui réchauffe le cœur de la femme, quelques tièdes rayons s'égareraient jusque sur lui. En ceci encore il éprouva une dernière déception.

L'amour maternel chez de semblables femmes, quelque profond qu'il puisse être, se concentre exclusivement sur l'enfant, non pas dans le but qu'il soit heureux, mais tout simplement pour que la mère soit heureuse par lui. Tout s'enchaîne et se lie dans un cœur mauvais, dans un esprit inculte pour concourir au même but : de rendre malheureuse une famille entière.

Madame Dalbert devait être une mère égoïste et frivole, et elle le fut.

Elle aima passionnément ce petit être et l'éleva à sa manière. Ses méchants petits instincts, alors qu'il n'avait encore que deux ans, étaient considérés par elle comme l'indice d'une supériorité native. Elle l'adula, le flatta, s'en fit l'esclave : tout pour lui, rien pour les autres, telle fut à peu près la

règle de conduite qu'elle suivit envers l'enfant.

Elle s'extasiait sur sa beauté. En effet le petit Julien avait un charmant visage. — Quatre ans après un frère fut donné à ce marmot.

Le pauvre petit, qu'on nomma René, fut loin de satisfaire la vanité de sa mère. Il apportait en naissant une défectuosité, qui devait à jamais l'exclure du cœur de celle qui lui donna le jour; son épaule droite portait un vice de conformation qui devait être pour lui, pauvre enfant, un stigmate indestructible de réprobation maternelle, un signe de malédiction. Disons-le tout de suite: René était légèrement bossu!

Il arrivait, hélas! dans la vie entraînant avec lui des tristesses infinies, portant déjà sa croix; il devait ignorer la douceur des baisers et des sourires d'une mère, sourires et baisers qui sont aux petits enfants ce que les rosées du ciel sont aux fleurs; la main de sa mère ne devait point soutenir ses pas chancelants, ses premières lueurs d'esprit n'exciter aucun ravissement dans le cœur maternel; une douce caresse ne devait point sécher sur ses joues les larmes qu'il verserait; enfin il devait grandir et s'élever seul.

Seul ! mon Dieu ! Non cependant, il ne devait pas en être tout à fait ainsi : il eut tout entier le cœur de son père.

C'était beaucoup sans doute ; ce n'était pourtant pas assez !

Chaque jour cette mère établissait des comparaisons entre la grâce et la gentillesse du premier-né avec la défectuosité à peine apparente du petit infirme, comme elle l'appelait : tout les rayonnements de son cœur tombaient sur Julien ; toutes les colères allaient atteindre le pauvre René.

Et cependant, malgré ce sceau réprobateur à l'épaule, il avait quelque chose de si doux, de si onctueux, pour ainsi parler, dans sa physionomie enfantine, qu'on se sentait tout attendri, tout ému en le regardant. Sa tête était superbement belle ; tout enfant, il possédait déjà une de ces beautés plastiques, que Dieu fait resplendir sur le front de ses élus ; ses grands yeux bleus un peu humides, comme si les larmes de ce jeune cœur y montaient lentement une à une, recélaient déjà une mélancolie touchante et si pénétrante qu'elle effaçait toute prévention contre lui ; ses yeux étaient souvent abaissés

vers le sol et voilés par de longs cils noirs : on eût dit qu'il voulait s'habituer de bonne heure à fuir le grand jour et à se retirer tout en soi; son sourire était une caresse; son front était large et un peu bombé; son visage du plus bel ovale et d'une blancheur mate, n'accusait pourtant pas l'absence de la santé; la force et la vigueur étaient empreintes sur ses joues, et ses veines bleuissaient sous la transparence de sa peau.

Tel était à peu près René lorsqu'il était encore en bas âge. Incomparablement plus beau que son frère, il possédait en lui ce que ne soupçonnait par sa mère : toutes les qualités du cœur et de l'esprit, toutes choses qui manquaient à Julien.

Ces deux enfants furent partagés entre le mari et la femme : Julien était l'idole de madame Dalbert; M. Dalbert adorait René. C'était lui, l'homme, le père, qui prodiguait au pauvre enfant tous les soins que sa débilité enfantine réclamait. Plus tard il présida à sa première éducation : tous les instants dérobés à ses occupations journalières, il les consacrait à René. Enfermés tous deux dans une chambre pour échapper aux railleries de madame Dalbert, ils

IV

UN MÉNAGE A PARIS — DEUX FRÈRES

Depuis bien des siècles les penseurs, les philosophes, se sont évertués à proclamer, à écrire que les femmes moralisent et adoucissent les mœurs. Ceci est assurément pour nous d'une incontestable vérité. Néanmoins jusqu'ici peu d'hommes éclairés ont encore élevé la voix pour signaler d'une manière hardie et positive, tout en les reconnaissant, les vices de l'éducation qu'on donne généralement aux femmes.

On les élève, il faut le dire, comme si toute leur existence devait être renfermée dans l'étroit espace du foyer domestique, ou qu'elles dussent figurer seulement avec avantage dans un salon. On ne songe pas même à en faire des femmes capables de retenir dans son intérieur un mari; car l'homme, quoi qu'on en dise, voudrait trouver dans sa compagne non-seulement une femme qui sût conduire sa maison,

mais encore une amie, une personne instruite, avec laquelle il pût échanger ses idées sur des sujets sérieux.

De cette imprévoyance des institutrices, de ce fâcheux point de départ dans l'éducation, de cette nullité et de cette futilité de la femme naissent, à coup sûr, le désordre et le peu d'harmonie qui règnent dans beaucoup de ménages.

Que de faits éclatants, que d'actions nobles et grandes n'aurait-on pas chaque jour à admirer, à enregistrer dans les annales de la famille et de la société si on élevait les jeunes filles d'une manière plus conforme à l'intelligence, à la finesse d'esprit, à l'exquise sensibilité qu'elles tiennent de la nature, qualités que ne possèdent assurément pas les hommes, malgré leur supériorité sur les femmes, supériorité dont on veut bien les gratifier? Combien d'existences seraient mieux remplies, si on élevait les jeunes filles comme devant jouir de toutes les prérogatives des hommes, si on évitait de leur répéter à satiété que la femme n'est apte qu'à soigner l'intérieur de son ménage, qu'elle ne doit toucher à aucune de ces questions sérieuses qui ne sont que du

ressort des hommes ; en un mot, qu'elles ne doivent point franchir le seuil de la maison pour livrer au grand jour les facultés de leur intelligence, et tant d'autres absurdes préjugés qu'on inculque aux jeunes filles !

Aussi, quand le malheur vient à fondre sur une famille, on voit des femmes élevées dans ces faux principes, des mères, oublier l'avenir de leurs enfants, mourir de misère, un dé et une aiguille à la main, plutôt que d'enfreindre le préjugé qu'une femme n'est point à sa place en sortant des étroites limites qu'on lui a assignées.

Si quelques femmes, au temps des mécomptes et des revers de la fortune, ont osé fouler aux pieds ces préjugés odieux ; si quelques-unes sont sorties victorieusement de l'ornière commune, si elles ont fait vivre leurs enfants et vécu elles-mêmes du fruit de leurs travaux et de leurs talents, si on les interrogeait, toutes vous diraient, à coup sûr, qu'elles ont été élevées par des hommes, qui les ont affranchies de cette espèce d'esclavage qui pèse sur les femmes.

Il faut le dire, ce malheur d'une vicieuse éducation va se perpétuant dans les familles. La mère,

sortie d'un pensionnat, l'esprit imbu de tout ce qu'on lui apprend, se hâte d'y envoyer sa fille dès son bas âge, et ainsi de suite, et le mal va en progressant.

Madame Dalbert, tante d'Yvonne, dont nous avons à parler, était une de ces femmes ordinaires que l'éducation bornée d'un pensionnat livre au monde, y arrivant avec une foule de talents de société, saluant avec grâce, disant de ces riens qui ressemblent à de l'esprit, et qui n'ont jamais exercé autrement les facultés de leur imagination et de leur cœur qu'en les appliquant à toutes les choses matérielles de la vie.

Se marier le plus tôt possible, pour être appelée *Madame;* avoir des bijoux et un cachemire paraît à ces femmes-là le seul but et la seule fin de leurs destinées.

Madame Dalbert avait subi l'influence de cette éducation mauvaise et glissé sur cette pente funeste: elle avait soigné son extérieur, ses manières, sans s'inquiéter le moins du monde d'épurer et de perfectionner ses sentiments et ses idées. On aurait pu la comparer à une maison dégradée au dedans, tom-

bant en ruines, et qu'un vaniteux propriétaire aurait fait recrépir et badigeonner au dehors.

Elle mettait un masque, pour ainsi parler. Quand elle allait dans le monde, on la trouvait charmante; on l'aurait prise pour une sainte, tant elle savait donner à sa voix de douces intonations et se rendre agréable à tous.

Mais, si quelqu'un avait pu se rendre invisible et l'observer, lorsqu'elle rentrait chez elle, dans le laisser-aller de la famille, au coin du feu, il lui aurait été impossible de reconnaître en elle la femme qui avait capté toutes les sympathies, tant il y avait en elle alors de brusqueries dans les manières, d'acrimonie dans les paroles et d'absence de cœur et de sensibilité.

M. Dalbert, jeune homme d'un caractère faible, doux et affectueux, ayant de l'intelligence et du savoir, se laissa prendre à tous les semblants de bonté de cette jeune fille : il sollicita sa main et l'obtint.

L'ange s'unit au démon.

Il ne tarda pas à envisager qu'à la place du bonheur intérieur qu'il attendait, il avait devant lui de longs jours de tristesses profondes, de désespoirs

concentrés, de sourds découragements; toutes choses d'autant plus tristes pour un homme de cœur, qu'il avait à lutter silencieusement, à cacher ses mécomptes aux yeux de ceux qui l'aimaient et qui l'auraient pu consoler; des indifférents, qui trouvent un certain charme à répandre le malheur d'autrui. Il vivait donc sous une oppression continuelle, et regrettait souvent d'avoir donné ainsi toute sa vie à une femme sans cœur.

M. Dalbert occupait au ministère de l'Intérieur une haute fonction, à laquelle étaient attachés des émoluments considérables. Madame Dalbert pouvait se permettre de se livrer à son goût excessif pour la toilette, pour les plaisirs coûteux. Elle en usa largement, si bien qu'à la fin de l'année, non-seulement les vingt mille francs provenant du labeur de son mari se trouvèrent absorbés, mais encore il restait quelques dettes arriérées, qui attendaient pour être soldées le payement du trimestre à venir.

Dans cet état de choses, trois années s'étaient écoulées, quand un enfant arriva dans ce triste ménage. C'était un garçon: on le nomma Julien.

M. Dalbert attacha sur son fils, qui venait de

naître, la dernière espérance qui pût encore surgir dans son cœur désolé. Il espéra que cet enfant adoucirait le caractère de sa mère, et que de cet amour maternel, de ce soleil vivifiant qui réchauffe le cœur de la femme, quelques tièdes rayons s'égareraient jusque sur lui. En ceci encore il éprouva une dernière déception.

L'amour maternel chez de semblables femmes, quelque profond qu'il puisse être, se concentre exclusivement sur l'enfant, non pas dans le but qu'il soit heureux, mais tout simplement pour que la mère soit heureuse par lui. Tout s'enchaîne et se lie dans un cœur mauvais, dans un esprit inculte pour concourir au même but : de rendre malheureuse une famille entière.

Madame Dalbert devait être une mère égoïste et frivole, et elle le fut.

Elle aima passionnément ce petit être et l'éleva à sa manière. Ses méchants petits instincts, alors qu'il n'avait encore que deux ans, étaient considérés par elle comme l'indice d'une supériorité native. Elle l'adula, le flatta, s'en fit l'esclave : tout pour lui, rien pour les autres, telle fut à peu près la

règle de conduite qu'elle suivit envers l'enfant.

Elle s'extasiait sur sa beauté. En effet le petit Julien avait un charmant visage. — Quatre ans après un frère fut donné à ce marmot.

Le pauvre petit, qu'on nomma René, fut loin de satisfaire la vanité de sa mère. Il apportait en naissant une défectuosité, qui devait à jamais l'exclure du cœur de celle qui lui donna le jour; son épaule droite portait un vice de conformation qui devait être pour lui, pauvre enfant, un stigmate indestructible de réprobation maternelle, un signe de malédiction. Disons-le tout de suite: René était légèrement bossu!

Il arrivait, hélas! dans la vie entraînant avec lui des tristesses infinies, portant déjà sa croix; il devait ignorer la douceur des baisers et des sourires d'une mère, sourires et baisers qui sont aux petits enfants ce que les rosées du ciel sont aux fleurs; la main de sa mère ne devait point soutenir ses pas chancelants, ses premières lueurs d'esprit n'exciter aucun ravissement dans le cœur maternel; une douce caresse ne devait point sécher sur ses joues les larmes qu'il verserait; enfin il devait grandir et s'élever seul.

Seul ! mon Dieu ! Non cependant, il ne devait pas en être tout à fait ainsi : il eut tout entier le cœur de son père.

C'était beaucoup sans doute ; ce n'était pourtant pas assez !

Chaque jour cette mère établissait des comparaisons entre la grâce et la gentillesse du premier-né avec la défectuosité à peine apparente du petit infirme, comme elle l'appelait : tout les rayonnements de son cœur tombaient sur Julien ; toutes les colères allaient atteindre le pauvre René.

Et cependant, malgré ce sceau réprobateur à l'épaule, il avait quelque chose de si doux, de si onctueux, pour ainsi parler, dans sa physionomie enfantine, qu'on se sentait tout attendri, tout ému en le regardant. Sa tête était superbement belle ; tout enfant, il possédait déjà une de ces beautés plastiques, que Dieu fait resplendir sur le front de ses élus ; ses grands yeux bleus un peu humides, comme si les larmes de ce jeune cœur y montaient lentement une à une, recélaient déjà une mélancolie touchante et si pénétrante qu'elle effaçait toute prévention contre lui ; ses yeux étaient souvent abaissés.

vers le sol et voilés par de longs cils noirs : on eût dit qu'il voulait s'habituer de bonne heure à fuir le grand jour et à se retirer tout en soi; son sourire était une caresse; son front était large et un peu bombé; son visage du plus bel ovale et d'une blancheur mate, n'accusait pourtant pas l'absence de la santé; la force et la vigueur étaient empreintes sur ses joues, et ses veines bleuissaient sous la transparence de sa peau.

Tel était à peu près René lorsqu'il était encore en bas âge. Incomparablement plus beau que son frère, il possédait en lui ce que ne soupçonnait par sa mère : toutes les qualités du cœur et de l'esprit, toutes choses qui manquaient à Julien.

Ces deux enfants furent partagés entre le mari et la femme : Julien était l'idole de madame Dalbert; M. Dalbert adorait René. C'était lui, l'homme, le père, qui prodiguait au pauvre enfant tous les soins que sa débilité enfantine réclamait. Plus tard il présida à sa première éducation : tous les instants dérobés à ses occupations journalières, il les consacrait à René. Enfermés tous deux dans une chambre pour échapper aux railleries de madame Dalbert, ils

se livraient ensemble en liberté, à de petits jeux, à de douces causeries. Il s'échappait dans ces instants-là des lèvres du père de ces paroles si douces et si tendres qu'elles allaient réjouir et raviver le cœur du petit. Cet amour de son père était pour René le seul rayon qui échauffait et éclairait le commencement si sombre de son existence. Sous la bienfaisante influence de ces tendresses, il traversa ses premières années sans une privation absolue des joies de l'enfance. Quelquefois sa douce voix se teignait d'une gaieté qui ravissait le père et les éclats de son rire enfantin et charmant allaient retentir dans toute la maison. Mais sitôt que M. Dalbert prenait son chapeau pour sortir, René retrouvait ses tristesses et reprenait, en s'asseyant sur sa petite chaise, son attitude triste et mélancolique : silencieux et rêveur, l'enfant s'absorbait durant l'absence de son unique ami, dans des pensées que Dieu seul et lui connaissaient.

L'âge vint où les deux enfants furent envoyés dans le même collège. Julien avait alors douze ans ; René n'en comptait que huit.

Habitué à l'oisiveté et à la mollesse, infatué déjà

de la beauté de ses traits, qui, selon sa mère, devaient tenir lieu de science, Julien se laissa dépasser dans ses études par René, qui avait déjà compris toute l'importance d'une sérieuse instruction. Ses progrès furent rapides, bien que là encore, au collége, son cœur eût été douloureusement atteint : ses compagnons d'étude, tous jaloux de son mérite, n'ayant rien autre à lui reprocher, l'appelaient parfois, non pas par son nom de René, mais bien par son infirmité ; et cependant, il faut le dire, malgré cette défectuosité, à peine apparente aux regards, René n'avait point éprouvé de retard dans sa croissance : sa taille s'était développée, élevée ; elle avait même une certaine grâce que n'ont pas ordinairement les êtres qui apportent en naissant ce défaut à l'épaule, défaut, hélas! qui dans le monde inspire la raillerie bien plus que la pitié.

A part donc cette épaule plus bombée que l'autre, René était grand, bien fait ; ses bras n'avaient pas cette longueur démesurée, disgracieuse dans les individus qui sont affligés de cette difformité ; il aurait semblé même que cette déviation lui avait été donnée tout exprès par la nature pour lui prêter de la grâce.

A seize ans il avait terminé ses études; il sortit du collége. Julien, que sa mère avait rappelé auprès d'elle, l'avait quitté un an environ avant son jeune frère. Il en était revenu ignorant, babillant sur toutes choses, se posant en connaisseur émérite, amoureux de lui-même, offrant, en un mot, le type si commun aujourd'hui de toutes les ignorances possibles recouvertes d'un vernis séduisant. — Tel était à peu près Julien.

M. Dalbert considérait René comme son seul ouvrage. Il en était fier, il comprenait que c'était à son amour si constant, à ses conseils éclairés, à sa sollicitude paternelle que ce pauvre enfant devait sa consistance dans la vie, et que privé comme il l'avait été de l'affection et des soins de sa mère, il avait puisé dans son amour à lui, cette énergie, cette force morale, le courage de vaincre par l'instruction et le travail cette espèce de paresse, qui s'empare des êtres souffreteux, paresse fatale qui, en engourdissant les facultés de l'esprit, brise tous les ressorts de la plus belle organisation physique. — Quant à Julien, M. Dalbert n'y songeait guère que pour déplorer l'éducation que sa mère avait dirigée, et

quant aux sentiments du cœur, il mesurait son attachement pour lui sur le peu de témoignage que Julien lui donnait du sien.

De leur côté, les deux frères n'avaient point ensemble des rapports affectueux, tant s'en faut. Toutes les tendresses fraternelles qui avaient surgi chez René, avaient dû s'attiédir une à une sous la froide indifférence de Julien. Tous deux enfants de la même maison, tous deux condisciples dans le même collége, unis comme ils l'étaient par les liens du sang, que de raisons pour s'aimer!... René sentait tout cela; mais Julien n'avait jamais trouvé dans son cœur un sentiment affectueux pour son jeune frère; souvent même, il faut le dire, soit jalousie de la supériorité de René dans les études, ou bien de la beauté de ses traits, Julien avait osé se mêler au petit groupe de rieurs du collége qui insultaient René. Dans une nature mauvaise, cette offense cruelle n'eût jamais été oubliée ni pardonnée; chez René elle s'effaça promptement, et il semblait n'attendre que quelques paroles affectueuses de son frère pour déverser aussitôt sur lui les effluves de tendresse qu'il gardait secrètement dans les profondeurs de son âme.

Quel autre nom donner que celui de *malheur* à la situation de René? Refouler au fond de son cœur tous les élans de la tendresse dont on est consumé dans la crainte de n'obtenir qu'un mot de mépris ; ne parler, n'agir qu'en tâtonnant, pour ainsi dire, c'est en vérité un étrange et cruel malaise. René l'éprouvait à chaque instant de la journée : il souffrait en silence et il attendait.

Qu'attendait-il hélas! le pauvre enfant? Sans doute un nouvel anneau qui allait se souder à la chaîne de tous ses mécomptes et de ses malheurs.

Interrogé par son père sur l'état qu'il aimerait à embrasser, René avoua son goût pour les arts : la sculpture souriait à son imagination rêveuse. Il eut aussitôt de bons maîtres, et là encore, dans l'atelier comme sur les bancs du collége, il fit des progrès surprenants. C'est que le pauvre garçon mettait de l'ardeur en toutes choses, c'est qu'il versait sur tout ce qu'il faisait, sur tout ce qui sortait de sa pensée et de ses doigts, en un mot, sur son travail, le sentiment, la force, la grandeur qui étaient en lui et qu'il ne devait, hélas ! appliquer, il semblait, qu'aux objets matériels de la vie...

Il n'y avait guère qu'une année qu'il faisait partie d'un atelier de sculpture — il avait alors dix-sept ans — quand son cœur déjà tant éprouvé ressentit une de ces souffrances, une de ces douleurs dont le souvenir est indélébile, ineffaçable : M. Dalbert, au bout de huit jours de maladie, vit avec effroi sa dernière heure prête à sonner.

Un matin que René était seul avec lui dans la chambre du malade :

— René, lui dit-il tout à coup, René, je te laisse en arrière de moi, seul sur la terre, seul avec Dieu, mon souvenir et la pauvreté... Quelle tristesse pour moi, cher fils! Toi, le seul être qui m'ait aimé dans ce monde... Donne-moi un dernier embrassement.

Succombant à ses émotions douloureuses, plus pâle que le moribond, René, sans articuler une seule parole — il ne le pouvait pas — sans verser une larme — il n'y en avait plus dans son cœur — René se pencha sur le lit, enlaça son père tout entier dans ses bras, comme s'il se fût apprêté à le suivre par delà la vie. Il perdit ainsi connaissance sur le corps de son père, qui exhalait le dernier soupir.

Il fut rappelé bientôt au sentiment de sa douleur.

Mais tout fut dit pour lui : sa dernière joie, son père, l'avait enveloppée dans son suaire !... Son amour, son cœur tout entier, tout cela s'était envolé de la terre et était monté avec le mourant dans le ciel.

Plus rien au monde n'était désormais susceptible de l'intéresser, de l'attacher à la vie ; son âme, dévastée, inerte, insensible, n'apercevait plus de félicité possible ici-bas ; tout ce qu'il aimait, tout ce qui l'avait aimé, le délaissait ; tout était parti, avait disparu, l'abandonnant dans un désert, dans une profonde obscurité.

Plus de sourires, plus de gaieté désormais, plus d'espérance, hélas ! plus rien, rien...

Pendant longtemps il s'affaissa dans sa douleur déchirante ; il était muet, insensible ; on craignit un moment pour lui. Mais Dieu vint à son secours, il lui envoya des larmes. Il put enfin pleurer, le pauvre enfant ; il pleura toutes les larmes de son cœur, larmes bénies que Dieu envoie aux affligés.

Quant à madame Dalbert et à Julien, ils furent plus attristés tous deux de la misère où cette mort les jetait que de la perte d'un être chéri. La mère, dont cette épreuve avait encore durci le caractère,

déversa sur le pauvre René toute la méchanceté de son âme ; elle lui signifia qu'il eût à renoncer à ses études, la seule chose où il aurait pu réfugier ses douleurs.

Son avenir comme artiste, comme travailleur, fut dès lors brisé. Il se résigna à ce cruel sacrifice ou, pour mieux dire, il l'accepta sans murmurer, sans regrets ; car, dans l'abattement mortel où il était descendu, tout ce qui devait ou paraissait devoir le pousser hors des limites du désespoir qui tue, le pauvre jeune homme l'agréait comme une conséquence naturelle de son ironique et cruelle destinée, qui ne devait s'achever, pensait-il, qu'alors qu'il aurait subi un à un tous les crucifiements du cœur.

Pour Julien, il passait ses journées à s'admirer, à s'aduler et à réclamer les dernières ressources dont pût disposer madame Dalbert, pour les absorber gaiement au dehors avec ses amis.

Au temps de sa prospérité, il s'était lié avec des jeunes gens, bohèmes des hautes classes, gandins superbes qui étalent leurs grâces sur les boulevards, le cigare aux lèvres ; jeunes gens habitués de la Maison-Dorée, assidus du jockey-club, du steeple-

Seul ! mon Dieu ! Non cependant, il ne devait pas en être tout à fait ainsi : il eut tout entier le cœur de son père.

C'était beaucoup sans doute ; ce n'était pourtant pas assez !

Chaque jour cette mère établissait des comparaisons entre la grâce et la gentillesse du premier-né avec la défectuosité à peine apparente du petit infirme, comme elle l'appelait : tout les rayonnements de son cœur tombaient sur Julien ; toutes les colères allaient atteindre le pauvre René.

Et cependant, malgré ce sceau réprobateur à l'épaule, il avait quelque chose de si doux, de si onctueux, pour ainsi parler, dans sa physionomie enfantine, qu'on se sentait tout attendri, tout ému en le regardant. Sa tête était superbement belle ; tout enfant, il possédait déjà une de ces beautés plastiques, que Dieu fait resplendir sur le front de ses élus ; ses grands yeux bleus un peu humides, comme si les larmes de ce jeune cœur y montaient lentement une à une, recélaient déjà une mélancolie touchante et si pénétrante qu'elle effaçait toute prévention contre lui ; ses yeux étaient souvent abaissés

vers le sol et voilés par de longs cils noirs : on eût dit qu'il voulait s'habituer de bonne heure à fuir le grand jour et à se retirer tout en soi ; son sourire était une caresse ; son front était large et un peu bombé ; son visage du plus bel ovale et d'une blancheur mate, n'accusait pourtant pas l'absence de la santé ; la force et la vigueur étaient empreintes sur ses joues, et ses veines bleuissaient sous la transparence de sa peau.

Tel était à peu près René lorsqu'il était encore en bas âge. Incomparablement plus beau que son frère, il possédait en lui ce que ne soupçonnait par sa mère : toutes les qualités du cœur et de l'esprit, toutes choses qui manquaient à Julien.

Ces deux enfants furent partagés entre le mari et la femme : Julien était l'idole de madame Dalbert ; M. Dalbert adorait René. C'était lui, l'homme, le père, qui prodiguait au pauvre enfant tous les soins que sa débilité enfantine réclamait. Plus tard il présida à sa première éducation : tous les instants dérobés à ses occupations journalières, il les consacrait à René. Enfermés tous deux dans une chambre pour échapper aux railleries de madame Dalbert, ils

se livraient ensemble en liberté, à de petits jeux, à de douces causeries. Il s'échappait dans ces instants-là des lèvres du père de ces paroles si douces et si tendres qu'elles allaient réjouir et raviver le cœur du petit. Cet amour de son père était pour René le seul rayon qui échauffait et éclairait le commencement si sombre de son existence. Sous la bienfaisante influence de ces tendresses, il traversa ses premières années sans une privation absolue des joies de l'enfance. Quelquefois sa douce voix se teignait d'une gaieté qui ravissait le père et les éclats de son rire enfantin et charmant allaient retentir dans toute la maison. Mais sitôt que M. Dalbert prenait son chapeau pour sortir, René retrouvait ses tristesses et reprenait, en s'asseyant sur sa petite chaise, son attitude triste et mélancolique : silencieux et rêveur, l'enfant s'absorbait durant l'absence de son unique ami, dans des pensées que Dieu seul et lui connaissaient.

L'âge vint où les deux enfants furent envoyés dans le même collége. Julien avait alors douze ans; René n'en comptait que huit.

Habitué à l'oisiveté et à la mollesse, infatué déjà

de la beauté de ses traits, qui, selon sa mère, devaient tenir lieu de science, Julien se laissa dépasser dans ses études par René, qui avait déjà compris toute l'importance d'une sérieuse instruction. Ses progrès furent rapides, bien que là encore, au collége, son cœur eût été douloureusement atteint : ses compagnons d'étude, tous jaloux de son mérite, n'ayant rien autre à lui reprocher, l'appelaient parfois, non pas par son nom de René, mais bien par son infirmité ; et cependant, il faut le dire, malgré cette défectuosité, à peine apparente aux regards, René n'avait point éprouvé de retard dans sa croissance : sa taille s'était développée, élevée ; elle avait même une certaine grâce que n'ont pas ordinairement les êtres qui apportent en naissant ce défaut à l'épaule, défaut, hélas! qui dans le monde inspire la raillerie bien plus que la pitié.

A part donc cette épaule plus bombée que l'autre, René était grand, bien fait ; ses bras n'avaient pas cette longueur démesurée, disgracieuse dans les individus qui sont affligés de cette difformité ; il aurait semblé même que cette déviation lui avait été donnée tout exprès par la nature pour lui prêter de la grâce.

A seize ans il avait terminé ses études; il sortit du collége. Julien, que sa mère avait rappelé auprès d'elle, l'avait quitté un an environ avant son jeune frère. Il en était revenu ignorant, babillant sur toutes choses, se posant en connaisseur émérite, amoureux de lui-même, offrant, en un mot, le type si commun aujourd'hui de toutes les ignorances possibles recouvertes d'un vernis séduisant. — Tel était à peu près Julien.

M. Dalbert considérait René comme son seul ouvrage. Il en était fier, il comprenait que c'était à son amour si constant, à ses conseils éclairés, à sa sollicitude paternelle que ce pauvre enfant devait sa consistance dans la vie, et que privé comme il l'avait été de l'affection et des soins de sa mère, il avait puisé dans son amour à lui, cette énergie, cette force morale, le courage de vaincre par l'instruction et le travail cette espèce de paresse, qui s'empare des êtres souffreteux, paresse fatale qui, en engourdissant les facultés de l'esprit, brise tous les ressorts de la plus belle organisation physique. — Quant à Julien, M. Dalbert n'y songeait guère que pour déplorer l'éducation que sa mère avait dirigée, et

quant aux sentiments du cœur, il mesurait son attachement pour lui sur le peu de témoignage que Julien lui donnait du sien.

De leur côté, les deux frères n'avaient point ensemble des rapports affectueux, tant s'en faut. Toutes les tendresses fraternelles qui avaient surgi chez René, avaient dû s'attiédir une à une sous la froide indifférence de Julien. Tous deux enfants de la même maison, tous deux condisciples dans le même collége, unis comme ils l'étaient par les liens du sang, que de raisons pour s'aimer!... René sentait tout cela; mais Julien n'avait jamais trouvé dans son cœur un sentiment affectueux pour son jeune frère; souvent même, il faut le dire, soit jalousie de la supériorité de René dans les études, ou bien de la beauté de ses traits, Julien avait osé se mêler au petit groupe de rieurs du collége qui insultaient René. Dans une nature mauvaise, cette offense cruelle n'eût jamais été oubliée ni pardonnée; chez René elle s'effaça promptement, et il semblait n'attendre que quelques paroles affectueuses de son frère pour déverser aussitôt sur lui les effluves de tendresse qu'il gardait secrètement dans les profondeurs de son âme.

Quel autre nom donner que celui de *malheur* à la situation de René? Refouler au fond de son cœur tous les élans de la tendresse dont on est consumé dans la crainte de n'obtenir qu'un mot de mépris; ne parler, n'agir qu'en tâtonnant, pour ainsi dire, c'est en vérité un étrange et cruel malaise. René l'éprouvait à chaque instant de la journée : il souffrait en silence et il attendait.

Qu'attendait-il hélas! le pauvre enfant? Sans doute un nouvel anneau qui allait se souder à la chaîne de tous ses mécomptes et de ses malheurs.

Interrogé par son père sur l'état qu'il aimerait à embrasser, René avoua son goût pour les arts : la sculpture souriait à son imagination rêveuse. Il eut aussitôt de bons maîtres, et là encore, dans l'atelier comme sur les bancs du collége, il fit des progrès surprenants. C'est que le pauvre garçon mettait de l'ardeur en toutes choses, c'est qu'il versait sur tout ce qu'il faisait, sur tout ce qui sortait de sa pensée et de ses doigts, en un mot, sur son travail, le sentiment, la force, la grandeur qui étaient en lui et qu'il ne devait, hélas! appliquer, il semblait, qu'aux objets matériels de la vie.

Il n'y avait guère qu'une année qu'il faisait partie d'un atelier de sculpture — il avait alors dix-sept ans — quand son cœur déjà tant éprouvé ressentit une de ces souffrances, une de ces douleurs dont le souvenir est indélébile, ineffaçable : M. Dalbert, au bout de huit jours de maladie, vit avec effroi sa dernière heure prête à sonner.

Un matin que René était seul avec lui dans la chambre du malade :

— René, lui dit-il tout à coup, René, je te laisse en arrière de moi, seul sur la terre, seul avec Dieu, mon souvenir et la pauvreté... Quelle tristesse pour moi, cher fils! Toi, le seul être qui m'ait aimé dans ce monde... Donne-moi un dernier embrassement.

Succombant à ses émotions douloureuses, plus pâle que le moribond, René, sans articuler une seule parole — il ne le pouvait pas — sans verser une larme — il n'y en avait plus dans son cœur — René se pencha sur le lit, enlaça son père tout entier dans ses bras, comme s'il se fût apprêté à le suivre par delà la vie. Il perdit ainsi connaissance sur le corps de son père, qui exhalait le dernier soupir.

Il fut rappelé bientôt au sentiment de sa douleur.

déversa sur le pauvre René toute la méchanceté de son âme; elle lui signifia qu'il eût à renoncer à ses études, la seule chose où il aurait pu réfugier ses douleurs.

Son avenir comme artiste, comme travailleur, fut dès lors brisé. Il se résigna à ce cruel sacrifice ou, pour mieux dire, il l'accepta sans murmurer, sans regrets; car, dans l'abattement mortel où il était descendu, tout ce qui devait ou paraissait devoir le pousser hors des limites du désespoir qui tue, le pauvre jeune homme l'agréait comme une conséquence naturelle de son ironique et cruelle destinée, qui ne devait s'achever, pensait-il, qu'alors qu'il aurait subi un à un tous les crucifiements du cœur.

Pour Julien, il passait ses journées à s'admirer, à s'aduler et à réclamer les dernières ressources dont pût disposer madame Dalbert, pour les absorber gaiement au dehors avec ses amis.

Au temps de sa prospérité, il s'était lié avec des jeunes gens, bohèmes des hautes classes, gandins superbes qui étalent leurs grâces sur les boulevards, le cigare aux lèvres; jeunes gens habitués de la Maison-Dorée, assidus du jockey-club, du steeple-

chasse, qui passent ainsi une inutile vie à parler entre eux de femmes et de chevaux, ne sachant vraiment laquelle de ces deux choses ils préfèrent. Julien s'était tout doucement plié à cette existence, il n'en voulait pas d'autre; et quand madame Dalbert ne put alimenter ses folles dépenses, il eut avec elle des colères et des emportements; l'inharmonie s'assit auprès d'eux dans ce foyer domestique.

Cet état de choses dura pendant un an à peu près. Au bout de ce temps-là, un héritage échut à madame Dalbert. Julien put alors reprendre sa vie dissipée et ses insidieuses flatteries envers sa mère. Tout allait bien pour eux.

Mais le pauvre René n'obtint aucun soulagement, aucun doux reflet de ce changement de fortune; il resta dans la même situation, isolé, oublié dans un coin de la maison comme un meuble vermoulu qu'on met derrière une porte. D'ailleurs il aimait à se tenir à l'écart. On ne constatait son existence qu'alors qu'il arrivait dans le salon aux heures des repas, le reste de son temps il le passait dans sa chambrette.

Nous ne savons plus le nom de l'auteur qui a dit

qu'en entrant dans une chambre à coucher, il savait le caractère de celui qui l'habite.

Certes, la chambre de René aurait pu accuser la désolation et le deuil de son âme : le désordre le plus complet y régnait. Des livres pleins de poussière étaient, partie sur un guéridon et partie sur des chaises. Ces livres étaient fermés, comme son cœur où nul ne cherchait à lire. Des ébauchoirs, des ciseaux de sculpteur, tous ses outils qui avaient fait sa joie, se trouvaient pêle-mêle sur une table ; quelques figurines, quelques groupes gracieux non achevés, semblaient frissonner de froid sur une étagère et implorer René, afin que son ciseau créateur leur apportât le souffle de vie qui leur manquait encore ; ses vêtements gisaient çà et là sur des meubles, et ses souliers, quittés la veille, étaient sur la commode, profanant de leur hideux contact une aiguière de prix. L'aspect de cette chambre serrait le cœur d'une indicible tristesse. Puis, quelquefois l'hiver, quand la froide bise sifflait au dehors, que la neige ou le givre blanchissait les rues, ou que la pluie, poussée par le vent, fouettait ses vitres, que le ciel était noir comme le fond de son cœur, René, seul

dans sa chambre, auprès de la cheminée où il oubliait d'alimenter le feu, René paraissait n'attendre plus que la mort, le seul bienfait qu'il espérait de la vie; la mort qui le réunirait à son père.

Au bout de deux années d'une telle existence, madame Dalbert reçut la visite d'un de ses amis qui revenait de Marseille. Il lui apprit l'arrivée dans cette ville d'une nièce de son mari, d'une jeune créole, héritière de quatre millions.

Dire la joie qui traversa son cœur et les mille projets qui surgirent dans son imagination serait difficile. Unir cette jeune fille à son Julien l'occupa uniquement. Mais pour ce faire, il fallait l'attirer chez elle : qu'elle vît Julien, l'aimât et l'acceptât pour mari, tout cela lui parut la chose la plus naturelle du monde. Elle ne parla pas à ses enfants de tout ce qu'elle avait appris, ménageant à son fils bien-aimé une surprise, comme l'auteur d'une pièce de théâtre a soin d'amener doucement et à l'imprévu une éclatante péripétie. Elle écrivit à Yvonne, attendant dans une anxiété qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit, une réponse à sa lettre.

Un soir, on était déjà à la fin de septembre; l'hi-

ver avait fait irruption dans Paris, il faisait très-froid, des raffales d'un vent furieux ébranlaient la maison; madame Dalbert quittait la table et s'approchait de la cheminée, Julien avait décroché son pardessus suspendu à l'une des patères de la salle à manger; il s'apprêtait à sortir et René à regagner silencieusement sa chambre.

Soudain un domestique remit à la mère une lettre que le facteur venait d'apporter.

— C'est d'elle, mon Dieu! s'écria madame Dalbert après l'avoir lue; c'est d'elle! Elle vient, quel bonheur! Écoutez, tous deux, dit-elle à ses deux fils.

— Écouter quoi? Je veux sortir, fit Julien.

— Non, tu resteras; ce que j'ai à t'apprendre en vaut la peine. Laisse là ton pardessus; le temps est affreux; sacrifie-moi toute cette soirée. — René, écoutez aussi; j'ai à vous parler de votre cousine.

Le jeune homme s'assit en silence, pour obéir à sa mère.

— Ma cousine! dit Julien; c'est bon. Est-elle jolie au moins? Je n'aime que les femmes jolies.

— Elle a quatre millions de dot et on la dit charmante.

— Ceci est merveilleux. — Après, dit Julien.

— Après, dis-tu? Tu ne comprends donc pas?

— Je ne sais point deviner les énigmes. — Et Julien alluma son cigare qu'il plaça entre ses lèvres, s'affaissa négligemment sur un fauteuil, en s'apprêtant à subir l'ennui d'une soirée passée près de sa mère.

— Écoute-moi, continua madame Dalbert. Ton père, aux premiers jours de notre mariage, me parlait continuellement d'un frère qu'il aimait,— il aimait tout le monde, lui; — enfin, n'importe. Il me parlait donc toujours de ce frère, qui ne lui avait jamais donné signe de vie. C'était mal à lui, car il devait nous savoir pauvres, tandis qu'il jouissait à la Nouvelle-Orléans d'une fortune considérable. Eh bien! ce frère de ton père, de votre père, cet oncle, il est mort quatre fois millionnaire. Il a laissé une fille toute jeune qui s'appelle Yvonne, joli nom breton, qui lui fut donné sans doute en souvenir de la mère de votre père et du sien qui était née en Bretagne. C'est aussi ce souvenir qui a valu à ton frère ce nom de René.

— De grâce, ma mère, dit Julien, épargnez-moi ces fastidieux détails et allez au fait.

— Eh bien! continua-t-elle, un ami à moi, qui vient de Marseille, m'a appris que votre cousine y était arrivée, et qu'elle y produit une très-grande sensation; que l'ami de son père, un M. Dangel, riche négociant, cherche à la marier; que beaucoup de jeunes hommes lui ont été présentés pour l'épouser, mais qu'elle les a tous refusés. Tu comprends bien, cher enfant, que ce Dangel, qui a les quatre millions d'Yvonne dans son commerce, sans doute, tient à garder près de lui cette jeune fille sans expérience. Un but d'intérêt doit assurément guider cet homme. Ceci ne peut être considéré autrement. Quant à moi, je ne crois pas à tous ces grands sentiments qu'on étale; derrière ces subits dévouements des hommes il y a toujours un calcul, c'est mon idée. Je ris, et souvent cela me fait pitié, quand on me parle de tendresse, de cœur, de sensibilité. C'est que je ne crois pas à toutes ces choses, moi. Il n'y a de vrai, de solide et de réel dans la vie que le positif et l'amour de soi.

— Voilà, dit Julien avec humeur, voilà que vous digressez encore.

— Tu as raison, mon enfant. Ne t'impatiente pas,

car il s'agit en ce moment de ton intérêt et de ton avenir.

— J'écoute, ma chère mère. Parlez, fit Julien radouci, en jetant son cigare dans la cheminée et en se caressant le menton.

— Eh bien, j'ai écrit à cette jeune fille, à ta cousine, et, dans cette lettre que je viens de recevoir, elle m'annonce son arrivée parmi nous.

— Ah! interrompit Julien en riant, ma jolie cousine vient comme une sotte ou, pour mieux dire, comme un bel oiseau tomber dans les filets que je vais lui tendre. C'est bien, c'est à merveille. Qu'elle vienne et dans un an, que dis-je, dans quelques mois, elle sera ma femme, votre bru, chère mère.

— Prends garde, mon fils. Ne va pas trop précipiter les choses. Il paraît qu'elle est difficile, puisqu'elle a refusé tant de partis.

— Pardieu! des provinciaux, des Marseillais, cela vous étonne. Est-ce qu'on peut me résister à moi? fit Julien avec fatuité.

— Il faut, Julien, je te le répète, agir avec circonspection, te montrer sans cesse aimant et attentif,

lui faire une cour assidue, t'en faire aimer, enfin. Je ferai le reste.

En ce moment, un soupir, qui ressemblait à un sanglot, sortit de la poitrine de René, et vint constater la présence de l'*infirme*, qu'on avait complétement oublié.

— Voilà René qui soupire. On dirait qu'il est jaloux du bonheur de son frère.

— Ma mère ! ma mère ! quelle pensée ! Le bonheur de Julien m'est cher, soyez-en sûre, s'écria René.

— S'il en est ainsi, pourquoi soupirer? Est-ce notre faute à nous si la nature vous a créé difforme? Épargnez-nous, je vous prie, tous vos regrets bien légitimes, mais auxquels nous ne pouvons apporter aucun remède.

Une larme silencieuse, qui longea les joues de René, fut toute sa réponse. Il reprit aussitôt son attitude première; ses yeux se reportèrent sur un album qu'il feuilletait.

Il était vraiment d'une beauté touchante, vu ainsi sous la clarté d'une lampe, recouverte d'un abat-jour, dont tout le rayonnement convergeait sur ses traits. Hélas ! on y apercevait toutes les empreintes,

tous les ravages que la douleur y avait incrustés. Sa belle et noble tête, un peu penchée, avait alors un tel caractère de grandeur morale et de mélancolie profonde, qu'elle aurait touché jusqu'aux pleurs celui qui l'eût considéré un instant; ses cheveux noirs, si beaux jadis, si luisants, si parfumés, tombaient alors, incultes, en mèches désolées sur ses épaules; son visage amaigri, pâli sous ses insomnies cruelles et ses souffrances, conservait pourtant encore toute la suavité première de ses lignes.

Le cercle brun, bistré, qui se voyait au dessous de ses yeux, ajoutait à cette tête, à cette physionomie, on ne sait quoi de saisissant, de particulier qui faisait rêver; le duvet noir, qui ombrageait sa lèvre fière et rosée, tranchait et faisait ressortir la blancheur d'albâtre de son teint. On aurait pu saisir dans l'expression de ce jeune et ravagé visage celle que dût avoir le Christ quand, au jardin des Olives, il dit dans ses mortelles angoisses :

— Mon âme est triste jusqu'à la mort !

Mais, il faut le dire, la mère et le frère qui l'avaient considéré un instant, ne parurent ni étonnés

ni touchés, et ils reprirent gaiement leur conversation interrompue.

— D'après sa lettre, dit madame Dalbert à Julien, Yvonne doit être ici sous peu de jours. Dès demain, je vais louer les appartements contigus aux nôtres, laissés vacants depuis le trimestre dernier ; il y a là six chambres, cabinets et boudoirs et un vaste salon. Une personne qui possède une fortune aussi considérable doit avoir un personnel en rapport avec ses richesses.

— Ne négligez rien, ma mère, dit Julien. Faites meubler ce local avec luxe. Il ne faut pas montrer la corde, comme on dit; c'est un point essentiel.

— Tu verras, cher fils, je vais la loger comme une princesse.

La soirée s'acheva enfin dans cette causerie, qui laissa à Julien et à sa mère des impressions bien opposées, bien différentes de celles qui agitaient René. Tandis que les deux premiers voguaient à pleines voiles dans un océan d'espérances et de joies, René, lui, en regagnant sa chambre solitaire, sanctuaire de sa douleur, se sentait prêt à défaillir de tristesse et de désespoir. Jamais, peut-être, plus

que ce jour-là, il ne lui avait été donné de lire si avant dans l'insondable cœur de sa mère. Il lui avait reproché, il est vrai, secrètement, bien des fois, sa dureté envers lui ; souvent, la nuit, il avait arrosé son chevet de ses larmes, en se demandant le motif de sa haine ou de son indifférence pour lui ; mais, sensible et bon comme il l'était, il finissait toujours par s'en prendre à lui seul de ce triste état de choses, par se reprocher, après un minutieux examen de conscience, d'avoir été peut-être lui-même un peu froid, peu caressant pour elle. C'est le propre d'un cœur aimant et impressionnable de rejeter sur soi les torts dont on est accablé, les torts dont on souffre. Mais ce soir-là, cruelle déception, méprise désormais impossible, sa mère lui apparut telle qu'elle était ; l'idole, voilée jusqu'alors, s'était montrée sous une forme nouvelle ; le voile s'était déchiré et la laissait voir dans la plus révoltante des nudités. Il avait surpris, bien constaté toutes les diverses nuances de ce caractère de femme ; il l'avait vu passer de l'insensibilité pour lui à la plus sordide des spéculations, à des calculs honteux, il avait saisi, lui qui prêtait peu d'attention aux choses exté-

rieures, à tout ce qui se passait près de lui, il avait saisi le fil de la trame qu'on ourdissait pour capter une jeune fille, une parente riche. Dans cette appréciation, son noble cœur se révoltait, et tout cela avait été conçu et dit par sa mère... sa mère!

En rentrant chez lui, René sentit ses jambes fléchir. Il se jeta dans un fauteuil, prit sa tête dans ses mains et se mit à pleurer, à sangloter. Puis, passant de ces idées à d'autres non moins tristes, non moins douloureuses, il songea à cette jeune fille qui allait désormais faire partie de sa famille, qu'il faudrait voir, coudoyer, à chaque instant de la journée. Il lui semblait affreux de mêler ainsi sa vie à lui, dépouillée de tout bien, de toute chaude couleur, à l'existence d'une jeune personne qui devait resplendir de toutes les joies, de toutes les promesses verdissantes et dorées de la jeunesse. O misère! misère! N'avait-il donc point encore assez trempé ses lèvres dans tous les calices amers? Ne s'était-il point assez déchiré à toutes les ronces du chemin? Il fallait qu'une jeune fille vînt encore tout exprès dans sa vie pour rendre son désespoir plus complet, pour doubler ses déconvenues et ses hontes; une

jeune fille qui allait peut-être rire aussi de la fatalité qui le jeta ainsi dans le monde, après avoir passé dans un moule informe.

— Pitié et miséricorde sur moi ! s'écriait-il, en levant ses beaux yeux noyés de larmes vers le ciel. Mon père ! ô mon père ! priez Dieu qu'il me rappelle près de vous !

Toute cette nuit-là, René la passa dans une agitation indescriptible, cruelle. Il compta toutes les heures, qui lui semblaient d'une mortelle longueur ; et ce ne fut que lorsque parurent les premières lueurs du jour à travers ses croisées, que le malheureux enfant trouva quelque repos et l'oubli momentané de sa souffrance dans un bienfaisant sommeil.

Il fut réveillé en sursaut, vers les dix heures du matin, par un bruit inusité : c'étaient les meubles que plaçait un tapissier dans les appartements destinés à sa cousine ; c'étaient les marteaux des ouvriers qui retentissaient sur les parois qui touchaient à sa chambre ; c'était la voix de sa mère, qu'il entendait ordonnant, commandant à cette troupe de gens affairés, empressés à la servir ; c'était encore Julien, son frère, qui fredonnait, qui chantait un

air d'opéra en vogue, tout en parcourant les chambres où habiterait celle qui devait être sa femme. Il chantait, et René, sous l'impression de ce chant joyeux qui semblait l'insulter, retrouva toutes ses amères pensées de la nuit.

— Il est donc vrai, dit-il; ce n'est point un rêve. On prépare tout pour cette prochaine réception. On s'agite, se réjouit, moi seul, étranger dans ma famille, je souffre et je pleure!...

En quelques jours, les appartements préparés pour Yvonne furent en état de la recevoir.

Un matin qu'ils étaient encore tous trois réunis dans la salle à manger, un roulement aigu de voiture sur le pavé de la cour de la maison se fit entendre et, bientôt après, une nombreuse société pénétra dans le salon.

Yvonne — car c'était elle, — suivie de ses amis et de ses mulâtresses, en vêtement de voyage, Yvonne se précipita dans les bras de sa tante.

— Chère, bien chère tante, murmura-t-elle dans son émotion, pardon d'avoir tant tardé.

— Vous voilà, mon enfant, tout est oublié, accen-

tua madame Dalbert, en serrant la jeune créole contre sa poitrine.

Puis, prenant la main de Julien :

— Voici votre cousin, chère Yvonne, dit-elle, embrassez-le.

— Mais, se ravisa aussitôt Yvonne, j'ai deux cousins. Où donc est l'autre?

— Approchez donc, René, dit aussitôt madame Dalbert.

Et, comme René tâchait de dissimuler sa présence en se tenant derrière le groupe des nouveaux arrivés, et qu'il ne se hâtait nullement d'obéir à l'injonction de sa mère, Yvonne, l'ayant aperçu s'élança vers lui et le serra cordialement dans ses bras.

On s'assit; on forma un cercle autour de la cheminée.

La première entrevue entre personnes qui ne se connaissent pas, qui ne se sont jamais vues, a toujours quelque chose de pénible, de glacial, de guindé; l'esprit et le cœur sont absents de la conversation; on ne sait que dire; on tombe dans des banalités; on cherche ses mots; on ne sait quel sujet aborder;

on se sent bête à faire pitié. C'est ce qui arriva en ce moment-là entre Yvonne et sa nouvelle famille. Quelques minutes se passèrent ainsi dans cette espèce de malaise. M. Dangel y vint mettre fin, en prenant congé d'Yvonne. Il y avait trois jours qu'ils étaient à Paris; ils avaient déjà visité quelques monuments, échangé bien des promesses et d'affectueuses paroles. Il tardait au négociant de retourner à ses affaires. Aussi, après qu'il eut remis sa chère pupille à ses parents, songea-t-il au départ.

— Adieu, ma fille, lui dit-il en la tenant pressée sur son cœur; songez que vous avez en moi un père et un ami. A votre moindre appel, je serai aussitôt près de vous. Adieu.

Et il sortit précipitamment, emmenant Félix et Louise, qui avaient les yeux pleins de larmes.

Yvonne paraissait accablée elle-même.

— Allons, chère enfant, lui dit M. Roussel, modérez votre sensibilité, je vous prie.

— Notre chère Yvonne a besoin de repos, sans doute, dit aussitôt madame Dalbert. Veuillez me suivre. — Et elle les entraîna dans leurs appartements.

Les deux frères restèrent seuls dans la salle à manger. Julien prit son chapeau et sortit, et René regagna sa chambre.

V

YVONNE A PARIS — CONFIDENCE — RENÉ

Durant les premiers quinze jours de son arrivée à Paris, Yvonne, toujours accompagnée de M. Roussel et souvent aussi de Julien, était absente de la maison une bonne partie de la journée. Avec ses tendances et ses goûts d'artiste, la jeune fille avait embrassé d'un coup d'œil tout le côté poétique de cette ville des merveilles. Elle ne se lassait pas d'admirer. Son esprit et son imagination semblaient grandir et se développer encore au contact des grandes et sublimes choses qui frappaient incessamment ses regards.

Pendant [qu'lle se livrait ainsi tout] entière au charme de tout visiter dans cette ville de surprises

et d'émerveillements, elle n'avait point encore prêté la moindre attention sur la famille dont elle faisait maintenant partie, et dont elle était devenue si soudainement l'hôte. Elle n'avait aperçu René que quelques instants, toujours aux heures des repas. Ce jeune parent, qui ne proférait que quelques mots en tremblant, lui avait seulement semblé fort timide. Elle avait remarqué en lui de la noblesse et de la sensibilité. La défectuosité de sa taille n'avait pas non plus échappé à ses regards. La beauté, toute idéale de ce jeune visage, l'avait également frappée. Mais il faut le dire, toutes ces impressions à l'égard de René furent fugitives; sa pensée ne s'y arrêta pas. Quant à Julien, elle l'avait tout d'abord jugé tel qu'il était : l'infirmité de son esprit, bien autrement apparente que celle qui affligeait René, la surprit désagréablement, et cependant Julien mettait un soin extrême à s'observer dans ses paroles. Yvonne, si peu semblable aux femmes dont il faisait sa société habituelle, lui inspirait une sorte de retenue; le regard si limpide et si plein de transparence de sa cousine arrêtait quelquefois sur les lèvres du jeune gandin le langage hardi et malsain

auquel il s'était habitué dans le demi-monde qu'il voyait fréquemment. En ce qui touchait madame Dalbert, jusqu'alors gracieuse et pleine de délicates attentions pour elle, Yvonne n'avait formulé encore aucun jugement qui pût lui être défavorable.

Fatiguée à l'excès de ses continuelles promenades à travers Paris, Yvonne dut se reposer quelques jours. Elle n'allait dans les appartements de sa tante qu'aux heures où l'on devait s'asseoir près de la table pour partager les repas.

M. Roussel profita de cette réclusion momentanée de sa jeune amie pour louer des écuries dans les cours de la maison. Il fit l'acquisition d'une élégante voiture conduite à la Daumont, acheta de magnifiques chevaux, fit choix d'un cocher, d'un chasseur, fit apporter divers meubles dont Yvonne regrettait l'usage, un piano d'un facteur en vogue; enfin il alla de telle sorte au-devant de tous les vœux de sa chère enfant, qu'elle se trouva assez commodément logée.

Yvonne aurait sans doute souhaité habiter un autre quartier de Paris, une autre rue que la rue du

Helder, où se trouvait la maison de madame Dalbert; prendre pour elle seule un hôtel, le meubler avec luxe, à sa fantaisie, et vivre seule avec son vieil et inséparable ami; mais ç'eût été, selon elle, manquer de délicatesse et de cœur. Elle préféra demeurer auprès de ses parents, de sa tante, qui, malgré le soin extrême qu'elle avait apporté à masquer son peu de fortune sous des apparences de richesse, laissait transpirer cent fois le jour à la perspicacité d'Yvonne la gêne réelle de ce pauvre ménage. Ne pouvant pénétrer tous les calculs hideux qui faisaient agir madame Dalbert, Yvonne lui sut un gré infini de l'étalage fastueux qu'elle avait déployé, croyait la jeune fille, dans le seul et unique but d'être agréable à une parente. Elle l'en aima pour cela, et chercha chaque jour à la dédommager de ses sacrifices en lui faisant agréer des cadeaux magnifiques. Tantôt c'était un cachemire, qu'elle lui offrait avec une grâce infinie ; tantôt, une bague en brillants; puis des bracelets, des boucles d'oreilles, des services de table en vermeil, sortis des ateliers de Froment-Meurice; des objets d'art, des chinoiseries qui coûtaient des prix fabuleux. En huit jours, des sommes

importantes avaient été employées par Yvonne à faire plaisir à sa tante.

— Eh bien! cher Julien, dit un matin madame Dalbert à son fils, en déployant devant lui une robe d'une étoffe nouvelle qu'on venait de lui apporter de la part de la jeune créole, eh bien! comment vont tes affaires d'amour auprès de ta future femme?

— Peuh! dit Julien, est-ce que j'ai eu le temps de lui parler? Elle ne m'a point encore regardé, pour ainsi dire.

— Est-ce possible! exclama la mère... de quoi parliez-vous donc dans vos courses?

— Est-ce qu'on peut dire quelque chose à cette étrange fille-là, dit Julien. La tête hors de la voiture, elle n'avait des yeux que pour regarder les rues, les monuments, et puis des enthousiasmes, des cris d'admiration; cela n'en finissait pas.

— C'est une singulière jeune personne, fit madame Dalbert en remettant la robe dans le carton; elle a, je crois, un caractère qu'il nous sera difficile de dompter.

— Ah bah! elle est femme, dit Julien; on la prendra par le côté sensible; elle s'émotionne facile-

ment. Elle est généreuse ; j'en ai pu juger hier.

— Hier, dis-tu? Comment? à quelle occasion?

— Nous étions sur le quai Voltaire. Une voiture venait de heurter une pauvre vieille femme. Il y avait foule auprès d'elle. Yvonne fit arrêter nos chevaux et descendit précipitamment. Je la suivis. Elle se fit expliquer ce qui s'était passé. Elle était pâle comme une morte ; sa main tremblait en donnant à cette femme blessée dix billets de mille francs, et cela, ma mère, avec la même simplicité que si elle eût jeté un sou à un pauvre.

— Dix mille francs!... Elle a fait cela ; mais c'est une folie. Cette pauvresse n'a pas, à coup sûr, autant de besoins que nous. Enfin, nous aurons notre part, je l'espère. Julien, tâche de te faire aimer d'elle. C'est l'essentiel, vois-tu.

— Soyez donc en repos. Elle sera folle de moi avant huit jours, vous verrez.

— J'y compte bien, cher enfant.

On vint interrompre cette conversation.

Ce matin même, Yvonne était étendue sur une ottomane de son salon. M. Roussel après une lecture d'un instant, ferma son livre. Le silence ré-

gnait, quand tout à coup Yvonne se prit à dire :

— Très-cher, vous ne sauriez croire combien je me trouve heureuse et en repos dans cette maison. Me voilà enfin à l'abri de toutes ces persécutions amicales de M. Dangel. Personne ici, à coup sûr, ne songera à me vouloir marier.

— Peut-être, dit M. Roussel en souriant.

— Vous m'épouvantez, mon ami! s'écria Yvonne en se redressant à demi. Qui donc?

— Mais, chère fille, votre cousin Julien me semble assez disposé...

— Quelle plaisanterie! dit Yvonne. Esprit nul, manières communes... Il oserait...

— Il osera ; vous verrez.

— S'il en est ainsi, je saurai bien le réduire au silence et tout sera dit.

— Et René, ce pauvre jeune homme, continua-t-elle en se levant et en s'asseyant auprès de M. Roussel. Vous avez remarqué sans doute, comme je l'ai fait moi-même, sa tristesse, sa timidité. Il semble éviter mes regards. Hier soir, j'ai surpris quelques larmes rouler sous ses paupières, qui peut donc l'affliger ainsi? Je n'ai point encore osé lui

faire entendre une douce parole. Il est bien seul dans sa famille. Il y a peut-être là-dessous quelque souffrance. Ah! que ne m'est-il donné d'adoucir son chagrin!

— La mère n'a des yeux, comme on dit, que pour Julien. Ceci est apparent, dit M. Roussel, et cependant ce jeune René me semble bien au-dessus, bien supérieur à ce Julien infatué de lui-même.

— Certes! dit Yvonne toute rêveuse.

En cet instant Mamie entra, annonçant madame Dalbert.

— Chère nièce, dit-elle en accourant vers Yvonne, je viens vous remercier de la magnifique robe que vous m'avez envoyée tantôt. Il ne faut pas, chère belle, me gâter comme vous le faites; je vous aimerais trop, je vous en préviens.

— Où serait le mal, chère tante, si vous m'aimiez, dit Yvonne. Je suis heureuse de pouvoir vous être agréable.

— Vous êtes bonne, merci.

— Je viens aussi d'admirer votre délicieuse voiture. Tout cela est superbe. On est bien heureux d'être riche.

— La fortune n'a de valeur pour moi, dit la jeune fille, qu'en ce qu'elle me donne la facilité de faire plaisir aux autres.

— C'est du désintéressement tout pur cela.

— C'est peut-être de l'égoïsme, dit Yvonne en riant.

— C'est à coup sûr alors l'égoïsme d'un bon cœur, dit la tante.

— Mais, reprit la jeune créole après un court instant de silence, puisque nous voilà seules, chère tante, je désirerais savoir quelque chose touchant mes cousins. Ne vous offensez pas de ce que je vais vous dire : c'est l'intérêt que je leur porte qui m'inspire ces questions.

— Parlez, chère, bien chère Yvonne.

— Je me demande, depuis que j'ai le bonheur de vous connaître, comment il se fait, par exemple, que Julien, l'aîné de la famille, passe ainsi ses journées dans l'oisiveté, et cela au milieu d'une ville où toutes les capacités, toutes les intelligences doivent être éveillées, excitées : la carrière diplomatique, celle des administrations, les arts, la littérature, que de ressources, que de portes ouvertes aux jeunes hommes désireux de travailler, d'acquérir une fortune, un nom?

Madame Dalbert ne s'attendait nullement à cette remarque de la jeune fille quatre fois millionnaire. Elle ne sut que répondre; elle hésitait à le faire. Yvonne continua :

— C'est que le travail, chère tante, est la condition obligée de l'homme ; qu'il devient une nécessité dans le siècle actuel, où tout s'agite, se renverse et se reconstruit ; que perdre ainsi son temps, un temps précieux, à ne rien faire, rien imaginer, c'est renoncer de son plein gré à tous les avantages qui découlent d'une position honorable. Pourquoi donc Julien n'a-t-il pas fait choix d'un état ?

— Mon Dieu! dit enfin la tante pour répondre à une question si nettement posée, Julien n'a jamais témoigné le désir de s'astreindre à un travail quelconque. Il est né, et vous devez vous en être aperçue, avec les goûts les plus aristocratiques, et je n'ai pas cru devoir le violenter. Que voulez-vous, chère enfant, les mères sont faibles.

Yvonne secoua légèrement la tête.

— Et René, dit-elle aussitôt, a-t-il aussi les goûts aristocratiques ? Et un imperceptible sourire effleura

les lèvres d'Yvonne; mais madame Dalbert n'en saisit nullement le sens.

— Quant à René, infirme comme il est, il doit, dit-elle, rester dans l'ombre, et cependant...

— Cependant, répéta la jeune fille.

— Il m'a fallu arrêter l'ardeur qu'il mettait au travail.

— Quel travail avait-il entrepris? dit vivement la jeune créole.

— Il sculptait, je crois; il s'amusait à faire de petits bonshommes; des Galatée, des Niobé; j'ai retenu ces noms-là. On disait qu'il avait du talent. Mais à la mort de mon pauvre mari, qui gâtait étrangement ce garçon-là, j'ai dû le retirer de l'atelier. J'étais pauvre; je ne pouvais suffire aux dépenses qu'exigeait ce travail, qui ne l'aurait mené à rien. Depuis, j'ai fait un héritage assez considérable et je n'ai guère songé à lui procurer cet amusement. D'ailleurs, il fut longtemps malade, et je crois qu'il ne songeait plus à reprendre son ciseau. Voilà tout, chère nièce.

Dans cette explication, madame Dalbert s'était peinte elle-même à Yvonne. Cette mère était jugée;

et le cœur de la jeune fille se serra, car il lui fut douloureux de voir s'échapper de son cœur une illusion qu'elle avait caressée : celle d'aimer et de respecter la femme, la veuve d'un oncle, qu'elle avait appris de son père à chérir. Yvonne ne voulut point s'ériger en censeur de la conduite de cette mère; elle sentait que ce rôle lui était défendu. Elle garda un silence pénible, et madame Dalbert reprit bientôt, comme pour compléter et donner enfin le dernier coup de pinceau à son portrait moral :

— Ce pauvre René a été élevé par son père, qui aurait voulu, dans sa tendresse exagérée, le placer sur un pavois. Il lui a fourré dans la tête mille idées, si différentes des miennes et de celles de Julien, que nous ne pouvons plus nous entendre. Nous l'avons laissé de côté : la solitude et l'isolement lui plaisent. D'ailleurs, que voulez-vous, chère nièce, il faut bien avoir sa croix en ce monde : René est la mienne, et bien lourde, je vous assure. Plaignez-moi donc, chère belle !...

— Je vous plains, en effet, ma tante, dit en rêvant Yvonne. Et elle jeta ses regards sur Roussel, qui avait repris sa lecture quittée un instant auparavant.

— Oui, continua la verbeuse madame Dalbert, je suis bien malheureuse par René. Quant à Julien, c'est tout autre chose : c'est un fils d'un caractère admirable. Il ne m'a jamais donné le moindre chagrin ; il est sensible, bon, intelligent. La femme qu'il choisira pour devenir la sienne, sera heureuse, j'en réponds. A mesure, chère Yvonne, que vous connaîtrez mon Julien, vous ne pourrez lui refuser vos sympathies et toute votre estime.

— Je le crois, ma tante, balbutia la jeune fille. — Mais sa pensée n'était plus à cette conversation : elle errait sur ce jeune parent qui était artiste, sculpteur. Le germe d'un grand talent peut-être avait été étouffé, anéanti en lui par l'indifférence et la cruauté d'une mère inintelligente et méchante. Yvonne se sentit émue, profondément affligée de ce qu'elle venait d'entendre : elle pensait à toutes ces choses, pendant que madame Dalbert s'était levée pour admirer le piano apporté tout nouvellement.

— Vous seriez bien aimable, dit-elle à Yvonne, d'essayer devant moi ce bel instrument. J'aime la musique, et celle que vous faites doit être excellente, j'en suis sûre.

— Permettez-moi, chère tante, dit Yvonne, de remettre à ce soir l'essai de ce piano. Je désire que mes cousins soient présents à son inauguration ; il ne serait point juste de les priver du plaisir d'entendre leur cousine. Le voulez-vous?

— Vous nous recevrez donc ce soir ?

— Ce me sera agréable, n'en doutez pas.

— Eh bien, donc, à ce soir, dit madame Dalbert. Je vois, d'ailleurs, que vous êtes un peu souffrante en ce moment.

— En effet, une migraine... Elle se dissipera bientôt.

— Allons, reposez-vous, mon enfant... Je vous laisse. Adieu. Et elle sortit.

— Quelle femme, mon Dieu! s'écria Yvonne, quand elle fut seule avec M. Roussel.

— Hélas! dit celui-ci, elle a soulevé le masque que j'avais entrevu.

— Et elle nous a laissé lire dans le fond de son âme... Pauvre René, on vient à ton secours.

— Chère Yvonne, il vous faut de la prudence, des ménagements. Si vous portez un intérêt visible à ce

pauvre jeune homme, votre tante deviendra votre mortelle ennemie.

— Ah ! mon ami cher, s'écria la jeune fille, il s'agit d'arracher une pauvre créature au dédain, à l'abandon, à la souffrance. Or, pour atteindre ce but, qu'importe la haine des méchants !

Dès ce moment-là, Yvonne n'eut plus de repos. Se trouver seule avec René, l'interroger, lui inspirer assez de confiance pour qu'il épanchât son cœur dans le sien, l'occuper uniquement, juger par elle-même d'abord si son travail avait réellement quelque mérite, s'il recélait en lui le feu sacré qui fait les artistes ; elle aurait voulu de suite connaître et apprécier toutes ces choses. Mais comment aller vers lui ? Une démarche trop hardie et trop précipitée ne 'effaroucherait-elle pas ? Ne pouvait-elle point ainsi tout gâter ? Elle voulut attendre une occasion qui pût sembler à René toute naturelle.

Elle se résolut à prendre tous les détours, tous les ménagements délicats dont la femme seule est susceptible, pour arriver jusqu'à lui, pour lui tendre une main généreuse et amie. Elle l'observa au déjeuner. Le pauvre garçon ne leva pas une fois ses

yeux sur sa cousine ; il paraissait absorbé par on ne sait trop quelles cruelles et persistantes inquiétudes. Julien, au contraire, pour tenir parole à sa mère, mettait en jeu toutes les ressources de son esprit, dans le but de se rendre favorable sa riche parente.

Ce soir même, elle l'avait promis, elle devait réunir dans son salon la mère et les deux fils. Elle espérait que René, qui n'avait point encore franchi le seuil de sa porte, perdrait auprès d'elle, dans l'intimité de la famille, un peu de cette étrange sauvagerie qui lui faisait quelquefois fuir sa présence. Elle espérait se révéler à lui, lui adresser quelques bonnes et affectueuses paroles qui rompraient entre eux la glace et le lui livreraient tout entier. Elle attendit impatiemment que le jour finît. L'heure du repas du soir vint enfin.

Pendant tout le dîner, René, comme à son ordinaire, demeura silencieux, le front courbé sur son assiette, ne touchant qu'à peine aux mets qu'on lui servait. Julien, lui, ne tarissait point en compliments obséquieux envers sa chère et adorable cousine, comme il l'appelait. Yvonne, toute en observation de René, répondait à peine à Julien, qui ce soir-là eut

avec elle des airs de dégagement et de familiarité tels qu'ils réussirent à lui aliéner pour toujours le cœur d'Yvonne. Involontairement elle songea à la prédiction de M. Roussel, et elle se dit avec tristesse qu'il faudrait renoncer au charme qu'elle commençait à goûter, de vivre heureuse et tranquille auprès de parents qu'elle aurait voulu aimer et estimer.

Le repas s'acheva et vint mettre un terme aux obsessions de Julien.

— Allons, dit Yvonne, en se levant de table la première : venez ma tante ; veuillez me suivre dans mon salon ; Julien, et vous aussi, René, joignez-vous à nous.

— Je ne saurais, vraiment, dit René ; pardon, mademoiselle, ma cousine, reprit-il, je dois, je désire me retirer chez moi... Sa voix était émue, tremblante.

— Quoi, dit Yvonne, vous me refusez ! c'est mal. Je n'accepte aucun prétexte, je vous en préviens, cher René. Il hésitait, troublé, décontenancé par ces deux mots : cher René.

— Voilà comme il est, s'écria madame Dalbert.

Croyez-vous qu'on puisse faire quelque chose de ce garçon-là. Laissez-le donc. Vous êtes vraiment trop bonne de vous en occuper.

— Certes! je n'en ferai rien, dit Yvonne; je l'emmènerai malgré lui. —Et, avec la grâce toute câline d'une chatte, la jeune fille passa son bras sous celui de René, qui fut ainsi forcé de la suivre.

Le salon d'Yvonne resplendissait de clarté; un feu à la flamme rosée petillait et s'élevait en spirale dans la cheminée. René fut comme étourdi de toutes ces lumières, de ce luxe qui se déployait à ses regards. Lui, qui n'avait jamais, pour ainsi dire, mis le pied hors des appartements de sa mère, de sa chambre à lui, il ne s'était jamais préoccupé de l'idée qu'il pût y avoir autre part, si près de lui surtout, un sanctuaire de paix et de bonheur, plein de tous ces raffinements qu'inventent le goût et la richesse. Ce parfum suave qu'exhale toujours le lieu qu'habite une élégante jeune fille, ce parfum, il le respira avec une espèce de sensualité qui l'enivra. Il se crut transporté dans une sphère magique, étrange; mille idées indistinctes fourmillaient dans sa tête affaiblie; il éprouvait un peu de cet étonne-

ment, de ce vertige que doit ressentir le prisonnier, qui après de longs jours d'une sombre captivité, se voit soudain rendu à la lumière, au grand jour. René s'assit ou plutôt se laissa tomber dans un vaste fauteuil.

Madame Dalbert et Julien, rayonnants de joie, s'assirent en face d'Yvonne. M. Roussel se plaça auprès de René.

— Chère nièce, dit madame Dalbert, ne nous laissez pas trop attendre le plaisir de vous écouter.

— Oui, mon adorable cousine, s'écria Julien, nous sommes impatients de vous applaudir. Nous attendons.

Yvonne se plaça devant le piano. M. Roussel l'ouvrit, chercha dans les cahiers de musique un morceau de Beethoven, qu'il savait que la jeune fille préférait, le plaça sur le pupitre et alla reprendre sa place près de René.

Aussitôt Yvonne promena ses mains délicates et mignonnes sur le clavier, qui résonna en sons pressés et mélodieux. Puis, jetant les yeux sur la partition ouverte, elle commença. D'abord son jeu fut lent et précis; les notes se détachaient sous ses

doigts une à une avec une admirable pureté, on aurait dit entendre le doux murmure d'un ruisseau de cristal s'en allant mollement sous des fleurs. Soudain toute l'âme de la jeune musicienne éclata sous ses mains avec l'énergique fierté de son caractère. Ce n'était plus ni ruisseau ni fleurs : c'était un torrent qui déborde, c'était un fleuve dont les flots secoués par la tempête bondissent en mugissant, en hurlant. On haletait sous cette puissante et divine harmonie ; on respirait à peine ; on souffrait presque, mais cette souffrance dont on était saisi apportait au cœur, avec le sentiment de l'admiration, une ardente sympathie pour l'artiste charmante qui vous transportait avec son talent dans un monde de délicieuses sensations et d'émotions délirantes.

Cependant Yvonne, tout en exécutant ce morceau qui lui était familier, ne perdait pas de vue ses deux cousins. Julien ne paraissait nullement touché par cette admirable musique ; il était distrait ; il roulait dans ses doigts sa moustache et laissait errer çà et là ses regards. Pour René, c'était autre chose. Placé derrière la jeune fille, il ne se doutait assurément

pas que la glace réfléchissait son image et le rendait parfaitement visible à sa cousine. Elle l'aperçut tressaillant, ému; une de ses mains s'était portée sur son cœur, comme pour en arrêter les battements désordonnés; sa tête resplendissait d'une idéale beauté; la douceur, la sensibilité, une noblesse native donnaient à ses yeux un éclat surhumain. Yvonne s'étonna d'un tel changement dans sa physionomie. — Il n'est point mort, tout à fait, pensa-t-elle; je suis arrivée à temps encore pour l'arracher à un fatal découragement. Et son cœur en éprouva une joie secrète qui se refléta sur ses traits.

Elle quitta le piano et vint se placer près du jeune homme.

— Vous aimez la musique, cher René? dit-elle.

— Passionnément, répondit-il.

— La musique, reprit Yvonne, n'est ordinairement goûtée que par les âmes d'élite. Mon père disait, et je suis de son avis, qu'un cœur mauvais ne saurait ni la comprendre ni l'aimer.

— Je le crois aussi, dit timidement René.

— Vous chantez, chère nièce, dit madame Dalbert pour distraire l'attention d'Yvonne, portée exclusi-

vement sur René ; vous chantez, M. Roussel me l'a dit. Soyez assez bonne pour nous dire une romance.

— Je le veux bien, dit la jeune créole. Et elle alla se remettre au piano.

Elle chanta avec son adorable cœur. Jamais René n'avait entendu un chant si pur, une inflexion de voix si suave, si mélodieuse et si plaintive. Il traduisit cette fois son admiration en sanglots.

Madame Dalbert, qui l'observait, éclata de rire.

— Voilà, chère enfant, s'écria-t-elle, ce que vous avez fait, vous avez réussi à faire pleurer notre sauvage.

— Tant mieux, dit Yvonne ; les larmes soulagent, elles font du bien ; c'est le trop-plein de nous, qui s'échappe. — Et, en disant ces paroles, elle se rapprocha encore de René.

— Merci, ah ! merci, lui dit le pauvre jeune homme à voix basse.

Puis on causa quelques instants, et, l'heure étant avancée, on se sépara.

— Cher Roussel, dit Yvonne à son ami quand ils furent seuls, ce René est d'une sensibilité extrême ;

c'est une pauvre âme comprimée, brisée. Quelle femme sans cœur que ma chère tante!

— Et votre cher cousin Julien, qu'en pensez-vous ?

— Je commence à croire, très-cher, que vous pouvez avoir raison. Il convoite mes quatre millions; ils lui plaisent; il leur fait déjà la cour.

— C'est qu'il y a entente complète entre la mère et le fils. Tenez-vous sur vos gardes, chère fille, dit M. Roussel en riant.

— On ne me fera pas tomber dans ce piége, dit Yvonne sur le même ton; ils pourraient s'y laisser prendre eux-mêmes. Mon Dieu! acheva-t-elle avec tristesse, qu'il est donc difficile d'être heureuse, et qu'il est déplorable de se heurter à des êtres auxquels il est impossible d'accorder son estime !

— Chassez bien vite ces vilaines pensées et préparez-vous au sommeil; il se fait tard.

Et, en disant cela, M. Roussel effleura de ses lèvres le front d'Yvonne et se retira dans sa chambre.

Mais, pendant une heure encore, la jeune fille ne songea pas à se mettre au lit; elle resta perdue dans un monde de rêveries qui n'était pas sans charmes

pour elle ; elle chassa de son esprit les figures désagréables de sa tante et de Julien pour ne voir que René. Ce René, avec son front incliné, penché, son mélancolique visage, avec son regard chargé d'ennuis, ce René miroitait devant ses yeux ; elle entendait encore tout vibrant à ses oreilles ce *merci* qu'il lui avait dit tout bas, ce *merci* ressemblait à une bénédiction. — Comme il souffre, comme il est malheureux ! pensait-elle. Nos deux pères qui sont unis dans le ciel, approuveront l'intérêt que je veux désormais lui porter. Oui, oui, dès demain, s'il est possible, il saura, il faut qu'il sache qu'il n'est plus seul dans le monde.

Minuit sonna et vint interrompre sa rêverie. Mamie entra pour procéder à sa toilette de nuit.

Une heure après, Yvonne continuait dans un doux rêve à s'occuper de René.

En s'éveillant, la même image se représenta à son imagination et la même pitié se retrouva dans son cœur.

Mamie, qui venait l'habiller, la surprit toute songeuse, et la jeune mulâtresse, par son babil, réussit à la distraire de cette incessante pensée.

—Têtesse est triste, dit-elle. Pourtant elle bien chanter hier au soir.

— Tu m'écoutais donc? dit Yvonne. Où étais-tu?

—A la porte entr'ouverte. Moi voyais jeune homme à figure belle, bien belle.

— Tu veux parler de Julien, n'est-ce pas, Mamie?

— Non, moi pas parler de vilain Julien, qui veut toujours embrasser moi ; moi parler de l'autre.

— De René?

— Oui, de Réné. C'est ça, joli nom aussi.

— Il te plaît donc, René?

— Blanc bien doux, lui ; bien bon et personne aime lui.

— Et tu dis, chère Mamie, que Julien veut t'embrasser. C'est mal ; j'espère que tu te défends.

— Si bien que pas revenir lui, je crois. Coup de pied à moi, dans jambe à lui. — Et Mamie éclata de rire.

— Et tu te plais toujours à Paris, se prit à dire Yvonne pour ne pas avoir l'air d'attacher la moindre importance à ce que, dans sa simplicité naïve, Mamie venait de lui révéler.

— Plaire moi beaucoup toujours où est Têtesse à

moi; mais ici plus besoin de Mamie, plus besoin d'éventail.

—Moi, j'ai besoin que tu m'aimes toujours, chère Mamie.

— Toujours, Têtesse à moi, dit Mamie, en enlaçant de ses bras la taille svelte et mignonne de la jeune créole, familiarité qu'Yvonne avait encouragée et dont Mamie usait largement.

Cependant ce matin même et lorsqu'elle y songeait le moins, le hasard servait Yvonne à souhait. Sitôt après le déjeuner, madame Dalbert et Julien sortirent pour une affaire qu'ils ne pouvaient remettre. De son côté, M. Roussel, ayant fait atteler la voiture, ne tarda pas d'y monter, chargé d'une foule de commissions pour sa chère fille.

Yvonne et René étaient seuls. Ce dernier quittait la table et s'apprêtait à rentrer dans sa chambre, quand la jeune fille s'approcha de lui pour le retenir. Il tressaillit.

— Cher René, lui dit-elle en mettant des notes caressantes dans l'inflexion déjà si touchante de sa voix; cher René, restez, j'ai à vous parler; je bénis le ciel qui m'en donne sitôt l'occasion. Cher René,

voulez-vous que je sois votre amie? Dites, le voulez-vous?

René releva son front, et enveloppa la jeune fille d'un regard plein d'une indicible tristesse. Il garda le silence.

— Répondez-moi, continua-t-elle, je suis déjà une amie pour vous, car j'ai lu dans votre âme.

— Comment avez-vous pu lire des caractères et des lettres effacés? dit-il enfin. Pourquoi honorer de votre généreuse attention qui n'en est peut-être pas digne? Hélas! suis-je quelque chose, moi, pour attirer vos regards, à vous?

— René, s'écria Yvonne, vous êtes mon parent, mon cousin, nos pères étaient frères, songez-y donc. Voulez-vous que je sois votre sœur?

René sourit; mais ce sourire était comme un de ces rayons de soleil tant chargés de pluie et d'orage.

— Une sœur, dit-il; est-ce qu'il y a des mères, des sœurs dans le monde? Je ne comprends rien à toutes ces choses, moi; tenez, la vie ne m'a été qu'une affreuse dérision, qu'une décevante promesse. Peut-être qu'il y a au ciel un refuge pour qui a aussi étrangement souffert!....

— René, René, mon cher, c'est Dieu qui m'envoie vers vous pour vous tendre la main, pour guérir vos blessures.

— Elles sont incurables.

— Non, elles ne le sont pas. Dites-moi vos souffrances, je les guérirai ; je puis les guérir.

— Vous !....

— Oui, moi, René. Je vous l'ai dit, je serai votre sœur.

— Ma sœur !... Eh bien donc, si vous êtes ma sœur, pleurez avec moi sur la fatalité qui me jeta sur la terre contrefait et disgracieux ! Pleurez avec moi l'indifférence et le mépris de mes proches ! Il me faut vos larmes, ma sœur ; il ne me faut que cela. Et le malheureux enfant mit ses mains sur ses yeux, d'où s'échappèrent des torrents de pleurs.

— Chère âme désolée, dit Yvonne en essuyant elle-même ses larmes, comment vous offrir un rayon d'espérance ? Et cependant si vous consentiez à m'entendre, cher René...

— Parlez, je vous écoute, fit-il en croisant ses bras sur sa poitrine.

Dans cette attitude fière, il y avait tant de gran-

deur et de noblesse ; dans son regard, tant de doux et sublimes rayonnements, qu'Yvonne resta un moment muette à le considérer.

— Eh bien, reprit-elle, je vous dirai, puisque je deviens votre sœur, qu'il faut accepter courageusement un mal qui, à tout prendre, peut avoir son remède ; qu'il y a pusillanimité à un homme de se laisser ainsi abattre par la douleur ; qu'on peut toujours lever le front devant l'injustice humaine ; qu'il est beau et noble de lutter vaillamment pour sortir d'un état équivoque et mauvais ; qu'il est enfin coupable et lâche de perdre ainsi un temps précieux à gémir quand l'avenir peut vous être promis.

— L'avenir, à moi bossu ! fit-il avec un rire nerveux qui faisait mal à entendre.

— Ah ! vous êtes cruel et impitoyable envers vous, cher René. Vous n'êtes point bossu ; vous exagérez votre malheur. A peine, cher René, si l'œil aperçoit cette légère défectuosité de votre taille élégante. Vous êtes ingrat envers Dieu, qui vous a doté de mille séductions que vous tuez sous un misérable découragement. Voilà votre mal réel, ami bien cher. Il est là. Relevez votre noble front, ne courbez pas vos

épaules comme si le poids de la vie vous écrasait, et votre taille reprendra une élasticité et une souplesse que vous lui avez volontairement enlevées. René, acheva-t-elle, je suis votre sœur, je puis tout dire : soignez votre mise, qui est si négligée ; ne laissez point votre chevelure dans ce désordre, levez vos yeux vers le ciel et remerciez-le de tous les avantages qu'il vous a laissés.

— Ah ! dit René avec un amer sourire, vous voulez me faire revivre. Hélas ! il est trop tard. Essayez donc aussi de rendre la séve à la branche coupée, flétrie. Est-ce que vous le pourriez ? Non... Eh bien ! il en est ainsi de moi. La séve de mon cœur s'en est allée comme le bon grain éparpillé, emporté par une tempête. Pourtant, j'étais bon ; je sentais surgir en moi des flots d'amour, de tendresse pour l'humanité tout entière ; chaque homme en particulier, je le considérais comme un ami ; j'ouvrais mes bras pour embrasser la nature entière. Quoique chétif, je me sentais une force indomptable. Parfois il m'avait semblé que j'avais des ailes pour m'envoler dans l'espace, dans l'immensité et m'élever ainsi au-dessus des mesquins intérêts de la vie. Ma pensée m'ef-

frayait quelquefois, tant elle s'en allait creusant dans les choses vastes et profondes. Je travaillais avec énergie, avec courage, pour ne point passer stérilement ici-bas, pour acquérir, que sais-je, un nom, la gloire peut-être, qui aurait effacé un peu cette difformité dont Dieu m'avait indélébilement marqué. Eh bien! tous mes efforts furent vains. Je me heurtai, malheureux que je suis, contre l'indifférence et le mépris de tous. Bossu! bossu! me criait-on toujours. Ces choses à la longue me brisèrent. Le seul cœur qui était tout à moi, celui de mon père, ce cœur qui était le doux, le saint réceptacle de toutes mes hésitations, de toutes mes tristesses, eh bien! ce cœur, ma seule joie en ce monde, dans son inclémence pour moi, Dieu me le prit. Ce n'est pas tout encore : il manquait la pauvreté à ce lugubre cortége de souffrances. Elle ne se fit point attendre. Je dus renoncer au travail. Alors ce qui se passa en moi fut affreux! Au milieu de la société, nouveau Job, je m'étendis sur mon fumier pour pleurer.

— Pauvre cher René, murmura Yvonne attendrie.

Il continua.

— Tenez, je ne sais pourquoi je vous dis à vous

toutes ces choses, pourquoi je renverse ainsi mon cœur pour en répandre toute l'amertume dans le vôtre. C'est mal, cela; je vous afflige... pardon... C'est que, voyez-vous, on entasse longtemps, on met chagrin sur chagrin, tristesse sur tristesse; tout cela fait un poids qui finit par nous écraser. On reste longtemps sourd et muet; puis vient un jour, une heure où toutes ces choses crèvent au dedans de nous et s'exhalent au dehors. Eh bien! cette heure est venue : j'ai tout dit, j'ai éclaté ; je me sens soulagé. Et il versait des larmes à torrents...

— René, dit la jeune fille en s'emparant d'une main de son malheureux cousin, vous n'êtes plus seul. C'est votre père qui m'envoie vers vous. Je vous apporte le courage et l'espoir!

— Ah! reprit-il, il est encore une chose que je ne vous ai pas dite, la seule pour laquelle j'implore votre pitié généreuse. On peut vous dire à vous ces chose -là. Vous êtes bonne, je le sens. Eh bien! n'imitez jamais ce monde cruel et méchant qui poursuit de ses railleries impies un infirme; et quand dans la rue vous verrez marcher un pauvre bossu, dites-vous aussitôt, en pensant à moi : Silence et

respect, une grande misère humaine passe là ; car hélas ! c'est mon infirmité qui fut la source des calamités amassées sur ma tête, et...

— Ah ! mon ami, interrompit Yvonne, comme vous vous torturez à plaisir ! Qu'est-ce que ce défaut à peine visible chez vous ? Votre imagination en délire toujours portée sur le même objet, vous a tout exagéré. Il vous manquait une affection vraie, un cœur ami, qui comprît votre cœur et qui vous détrompât sur vous-même. Eh bien, j'arrive ; me voilà. Voulez-vous bien, cher malade, enfant désespéré que vous êtes, voulez-vous bien prendre confiance, me sourire et me tendre la main ?

René abandonna ses deux mains à la jeune fille qui lui souriait avec tant de tendresse vraie, persuasive, qu'elle pénétra dans les profondeurs de l'âme du pauvre jeune homme.

Ils restèrent ainsi quelques minutes sans parler. Yvonne reprit bientôt :

— Puis-je vous adresser une demande, cher Réné ?

— Parlez, dit le jeune homme.

— Eh bien ! je veux que vous me fassiez connaître vos essais en sculpture. J'ai aussi travaillé comme vous, il ne me reste plus de cet art que le sentiment

et le goût qui servent à apprécier, à juger. Voulez-vous, René cher, me montrer votre travail? J'ai aussi un autre désir : celui de voir votre chambre, voulez-vous m'y conduire?

— Venez, dit René.

Et tous deux alors, la main dans la main, ils s'acheminèrent dans l'asile solitaire où si longtemps René avait exhalé ses douleurs, sans consolations et sans espérance.

En y pénétrant, Yvonne ressentit un inexprimable serrement de cœur. Ce désordre, ces objets confondus, épars çà et là; le peu de clarté qui venait d'une fenêtre étroite et grillée, semblable à la lucarne d'une prison; cette poussière, qu'aucun plumeau n'avait jamais enlevée, qui donnait une teinte sombre et grisâtre à tout ce que recélait cette chambre; cet aspect désolé accusait mieux encore que ce qu'il en avait dit toutes les détresses et toutes les défaillances du cœur de René.

Yvonne se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, dans le fauteuil qui s'était affaissé si longtemps sous la pression de René. Elle était pâle, agitée, émue jusqu'aux larmes.

— René, dit-elle enfin quand elle put parler, c'est donc ici, dans ce lugubre réduit, que se sont perdues les plus belles années de votre jeunesse. Je le comprends, vous avez dû y souffrir étrangement. Et votre mère, votre mère vous y a laissé!

— Ah! s'écria René, ne parlons pas d'elle; je ne veux pas la juger. Pourtant, si elle avait voulu... je l'aimais!...

— Je comprends, René. N'en dites pas davantage, j'apprécie votre noble et généreuse retenue. Mais, s'écria aussitôt la jeune fille, que vois-je là-bas sur cette étagère?.

Et elle s'élança pour considérer cet objet de plus près. Elle resta bientôt en extase, en admiration devant un morceau de sculpture parfaitement achevé.

— C'est *Agar qui pleure son fils Ismaël*, dit-elle. D'où tenez-vous cela, René? C'est un modèle, sans doute. C'est beau! c'est ravissant de fini, de grâce, de délicieux contours!...De quel nom est signé cet ouvrage! Ceci doit être d'un grand maître, à coup sûr.

A mesure qu'Yvonne parlait, s'enthousiasmait,

René, lui, derrière elle, les mains jointes, les yeux levés au ciel, sentait battre son cœur à briser sa poitrine; sa physionomie s'éclairait, s'illuminait d'une joie puissante, soudaine, désordonnée; ses yeux avaient des flammes; il était transfiguré, il était beau.

— Mais répondez-moi donc, René. De qui est ce chef-d'œuvre? — Et se retournant brusquement vers le jeune homme qui, pâle, haletant, gardait toujours le silence :

— C'est de vous? cria-t-elle.

René ne pouvait parler, tant l'émotion paralysait sa voix. Il fit un signe affirmatif.

— C'est de vous et vous pleurez !... O René! René! Dieu a mesuré vos souffrances à la hauteur du génie qu'il vous a départi. Vengez-vous donc du mépris et de la raillerie de la société, en lui imposant l'admiration et le respect qu'elle ne pourra vous refuser. Est-ce que le talent et le génie ont une forme quelconque? Est-ce qu'on songe à s'occuper de l'arbre qui produit des fruits savoureux? René, mon cher, plus de tristesse : du courage, de l'espoir; relevez ce noble front. Remerciez Dieu et travaillez

pour conquérir un grand nom. La renommée vous attend : elle est impatiente de vous compter parmi ses enfants, ses élus. Moi la première, RENÉ DALBERT, je vous salue grand et célèbre artiste ! dit Yvonne en faisant une profonde révérence devant son jeune cousin.

— Mon Dieu ! dit René au comble d'une sainte exaltation, mais qui êtes-vous donc, vous, jeune fille, qui venez ainsi ressusciter un Lazare, qui empruntez du ciel des paroles si persuasives et si tendres pour me rendre à la vie ? Mais, dites-moi, n'est-ce point un doux rêve que je fais ? Oh ! si c'est un rêve, n'allez pas me réveiller ! Soyez bonne !...

— Non, ce n'est point un songe, pauvre enfant malade, dit Yvonne en s'emparant des mains de René. Je suis votre cousine, votre sœur, votre mère, votre amie ; je suis tout cela pour vous. Je remplacerai désormais dans votre vie tout ce qui vous a fait défaut, tout ce que vous avez perdu. Du fond de mon cœur, je vous crie : Courage et espoir.

— Mon Dieu, dit René, à mesure que vous parlez, je sens descendre en moi l'assistance divine.

— Dès demain, René, vous aurez un atelier com-

plet, de l'argile, du marbre, tout ce qui est nécessaire pour ce genre de travail.

— Hélas! je ne puis accepter tous ces dons, ces bienfaits, dit René en rougissant.

— En refusant, vous m'affligeriez, René, voilà tout. Voudriez-vous m'affliger, dites? Ne suis-je point votre sœur? Eh bien! une sœur donne à son frère, sans que le frère songe à refuser à sa sœur.

— De quelles inimitiés n'allez-vous pas devenir l'objet : ils ne sauraient vous pardonner cet intérêt pour moi; songez-y bien... Yvonne, chère sœur, retirez-moi votre pitié généreuse, et...

— Jamais! à quelque prix que soit, interrompit Yvonne avec feu.

En cet instant, la voix de madame Dalbert et celle de Julien retentirent dans l'escalier.

René tressaillit.

— Mon Dieu! que devenir? dit-il. Où nous cacher? que faire?

— Me donner votre bras et me conduire chez moi, dit Yvonne en riant. Doit-on craindre le grand jour quand on n'est point coupable, et ne se doit-on pas

la responsabilité de toutes ses actions? Allons, votre bras, cher artiste.

Et Yvonne, entraînant René, arriva fièrement ainsi près de sa tante.

— Ah! vous êtes ensemble encore, chère nièce, dit madame Dalbert. Vous finirez par apprivoiser notre sauvage. — Mais dans sa voix il y avait un dépit si marqué, qu'il ne put échapper à Yvonne.

— Je l'espère bien, dit la jeune fille tout simplement. — Et, après quelques mots échangés encore, Yvonne rentra chez elle.

VI

MÉTAMORPHOSE DE RENÉ. — PROMENADE AU BOIS DE BOULOGNE

En entrant dans son salon, Yvonne, après tant d'émotions successives, sentit ses jambes fléchir sous elle; son cœur battait avec violence. Elle se laissa tomber sur un divan.

Jusqu'alors la jeune créole n'avait point conçu la

possibilité qu'il pût exister dans le monde une telle infortune, que celle qui s'était appesantie sur René. Pour son compte elle n'avait jamais reçu de la vie que des sourires, du miel et des fleurs. La tendresse de ses parents et de M. Roussel avait écarté d'elle, de ses yeux, tous les défectueux et ignobles tableaux qui déparent l'existence, et qui auraient pu apporter à son cœur un chagrin, à son imagination ardente un sujet, une source de triste méditation.

Elle avait ainsi passé de l'enfance à la jeunesse, toujours emportée, pour ainsi parler, sur les ailes de la joie et de l'espérance. Les premières larmes qu'elle avait versées, les vraies larmes, qui ont pour cause un chagrin réel, profond, elle les versa toutes lors de la perte de ceux qu'elle aimait. Alors il se fit, il est vrai, un cruel brisement au dedans d'elle-même ; ce qu'elle ressentit de douleurs déchirantes et d'angoisses, fut affreux. Mais que de douces compensations lui restaient encore après ce double malheur : elle était adorée de M. Roussel, elle avait en partage la jeunesse, la grâce qui séduit, la richesse qui lui permettait de faire des heureux et d'être heureuse elle-même. Qu'avaient été ses chagrins, à

elle, auprès de ceux qu'avait essuyés ce pauvre René ? Dès son berceau il avait appris à souffrir : le mépris, la haine pour ainsi dire de sa mère, la pauvreté, une carrière brisée, le dégoût de la vie, tout cela avait été son partage.

Cette histoire que lui avait dite René, cette touchante histoire, qui ressemblait au chant du pauvre qui tend sa main en pleurant, tant il y avait eu de tristesse navrante dans le son de sa voix ; cette histoire lamentable d'un jeune parent, du neveu de son père, renfermait, lui sembla-t-il, un enseignement : elle lui impliquait un devoir, une juste réparation à faire ; elle se crut appelée à soulager cette noble et imméritée infortune. Cette tâche, elle se l'assigna et elle se promit bien, dans le noble et saint enthousiasme qui s'empara de son cœur généreux, de ne point faillir à cette noble mission.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, il se trouvera au moins quelqu'un qui aura pris soin de lui, qui l'aura secouru, aimé, protégé ; je serai, moi, ce quelqu'un. Il y aura, désormais, dans sa vie, un point d'appui, une consolation. Il ne sera pas dit que sous le soleil de Dieu une âme aura passé, frileuse et grelottante,

sans pouvoir se réchauffer jamais ; qu'une pauvre créature humaine aura tendu sa main dans le vide, que tout ce qu'il aura saisi se soit aussitôt changé en poussière.

— Ah ! continua-t-elle de penser, je voulais accomplir une œuvre qui marquât mon passage en ce monde ! Orgueilleuse que j'étais! J'aurais désiré voir mon nom figurer dans les journaux, mériter une gloire, une renommée, il faut le dire, toujours si fatale aux femmes ! J'étais folle, mon Dieu ! De plus sereines et de plus douces destinées m'étaient réservées : j'aurai travaillé dans l'ombre et sans éclat à une œuvre de charité et d'amour ! C'est beau ! Les saintes filles de Saint-Vincent de Paul ambitionnent-elles une autre gloire, et ne sont-elles pas heureuses ? Eh bien ! moi aussi, je vais me livrer tout entière à la charité ; je vais travailler à ressusciter un cœur plein de défaillances et de découragements, un cœur qui s'en va mourant ; je vais tâcher de faire un homme de cet enfant. Je dis : Je veux qu'il soit et, sous ma pensée fécondante, *cet homme sera !...*

Elle était toujours couchée nonchalamment sur le divan, pendant qu'elle songeait à toutes ces choses,

quand soudain M. Roussel se trouva près d'elle.

— Ami cher, dit-elle en se redressant avec vivacité et en s'emparant de ses mains, ami cher, il me faut, dès aujourd'hui, un atelier complet de sculpteur : de l'argile, du marbre, et enfin tout ce qu'il faut pour exécuter des travaux. J'ai, enfin, mon ami, trouvé un aliment à jeter en pâture à mon inutile existence.

— Je m'en doutais, dit en souriant l'ami d'Yvonne. Voilà que Paris exerce déjà son influence sur vous. Vous allez devenir artiste, ma chère enfant.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit ; c'est de René. J'ai vu son travail ; il a du génie. O mon ami, aidons ce pauvre enfant. Dès ce jour, je deviens sa providence terrestre. Vous, mon ami, qui avez des mots qui s'infiltrent dans le cœur, des paroles persuasives, aidez-moi à faire un homme de cet enfant malade, qui ne croit plus à rien, pas même à lui.

— Ah ! fit Roussel tout ému, en serrant la jeune fille contre son cœur, vous êtes bien, Yvonne, ma chère, la digne fille de votre noble et généreux père !

— Je suis aussi votre élève, dit-elle fièrement.

Dès le jour suivant, l'œuvre de la jeune fille commença. Il était matin encore, quand René fut surpris dans sa chambre par la visite successive d'une foule d'individus qui déposaient sur la table, sur les meubles tout ce qui était nécessaire à la toilette d'un jeune homme appartenant au monde élégant. Le coiffeur fut le premier qui se présenta. Il était porteur d'un billet d'Yvonne, qui disait : « René, votre sœur vous prie d'accéder de bonne grâce à tout ce qu'elle exigera de vous. Refuser, ce serait l'affliger. »

René lut, et ses hésitations s'évanouirent.

Il se plaça dans un fauteuil et laissa tailler sa longue et inculte chevelure ; il laissa friser ses moustaches, parfumer ses cheveux, qui, relevés sur le front au goût du jour, prêtaient un charme infini à sa belle physionomie. Puis vinrent les uns après les autres, le chemisier, le bottier, le tailleur, le joaillier, qui, eux-mêmes, d'après la volonté toute souveraine d'Yvonne, procédèrent à la toilette du jeune homme.

Quand tout le monde s'éclipsa et que René resta

seul au milieu de sa chambre, il se sentit éperdu, frissonnant sous les nouvelles émotions qui se partageaient son cœur. Il sentit ses jambes chanceler ; il avait le vertige, il ne put rester debout. Il s'assit, et demeura là quelque temps, perdu dans un étrange chaos de sensations, qui faisaient bourdonner sa tête. Il se leva, essaya de marcher. Il se regarda dans la glace ; il ne se reconnaissait plus. Il eut presque peur d'un tel changement dans sa personne. Il relevait fièrement la tête, se souriait, se cambrait, se tournait pour tâcher d'apercevoir si sa difformité n'avait pas disparu tout à fait. Puis haletant, tour à tour fâché et joyeux, il ne pouvait coordonner dans son esprit une pensée quelconque. Il se rasseyait, se relevait aussitôt pour marcher à grands pas dans sa chambre.

Bientôt fatigué, comme écrasé sous le poids de ces beaux et luxueux vêtements dont il était revêtu, il tomba affaissé, abattu dans son fauteuil. On eût dit que le pauvre jeune homme portait sur ses épaules la robe de Nessus. Mille sensations diverses traversèrent son cerveau et son cœur. Il vint un instant où il se demanda avec un profond et amer sentiment de fierté

et de délicatesse : « S'il était bien honorable à un homme de se laisser ainsi combler de bienfaits par une femme ? » Il était tenté d'arracher de dessus de son corps et pièce à pièce, ces vêtements qui semblaient lui être seulement prêtés, de les renvoyer tous à la jeune fille qui s'immisçait ainsi dans sa vie, à lui ; de fuir la maison où il avait reçu cet outrage, de ne plus la voir, d'oublier ce qu'il appelait dans ce moment : un sanglant affront. Tout ceci lui paraissait un devoir. Puis, passant aussitôt à un autre ordre d'idées, il allait se perdre dans un doux mirage. Il revit Yvonne avec sa grâce suprême ; il la revit, lui souriant comme la veille, lui envoyant de ces douces et persuasives paroles, qui l'avaient tenu sous une étrange impression. Il lui sembla qu'elle pressait encore sa main dans sa main, lui disant de sa voix si tendrement harmonieuse : « René, mon cher, courage et espoir ! » — Comment ne pas obéir à cette jeune fille si charmante ? Comment infliger un chagrin à ce noble et généreux cœur ? — Et il se résigna à subir sa volonté puissante ; et il demeurait assis, toujours songeur et perplexe. Un poëme tout entier se déroulait dans sa pensée.

— C'est ma cousine, après tout, finit-il par dire : Ne m'a-t-elle pas assuré que c'était mon père qui l'envoyait vers moi. C'est peut-être vrai, car je n'ai pas cru à une séparation réelle, complète entre mon père et moi. Les morts qui s'en vont en nous aimant nous voient et nous dirigent du haut des cieux, j'en suis sûr. C'est donc lui, oui ! c'est lui, ce cher absent, qui m'a expédié de là-haut cet ange sous les traits ravissants d'une belle jeune fille pour m'arracher au désespoir et au découragement. Eh bien ! puisque Dieu et mon père le veulent, je ferai tout ce que cette étrange et charmante fille voudra faire de moi.

Et, cédant à l'excès de sa sensibilité, il sentit son âme inondée d'une exquise reconnaissance, et il se prit longtemps à pleurer. Il versa des larmes à torrents, larmes éthérées et divines, perles tombées de l'écrin de Dieu dans son cœur, et il allait, vêtu de la sorte, transformé ainsi qu'il l'était, se trouver au déjeuner face à face avec sa mère, avec Julien. A cette pensée, qui ne s'était point présentée encore à son imagination, une sueur glaciale perla sur son front.

— Ah ! s'écria-t-il tout haut, s'ils allaient rire de moi, comme toujours ; si, dans leur dépit, ils allaient m'appeler : infirme ! mot cruel qu'ils ne m'ont point épargné, et qui entrait dans mon cœur comme un fer rouge dans une plaie. Mon Dieu ! s'ils allaient me faire cette chose devant ma protectrice, ma sœur, mon amie ! Malheur ! malheur !

Et il pleura encore.

— Qui me sauvera de moi-même ? On m'a rendu si faible, si lâche ! Oui, il y a de la faiblesse, de la lâcheté dans mon cœur ! Elle a bien raison de le dire. Je ne suis point un homme, je suis un enfant. Si je pouvais prendre une forte volonté, je serais sauvé. J'essayerai, il le faut.

En cet instant, la cloche du déjeuner se fit entendre. René tressaillit ; il fallait se joindre à toute la famille réunie. Il fit un suprême effort et, comme les enfants qui, pour témoigner de l'absence de la peur, courent au-devant du danger, René s'élança d'un bond hors de sa chambre, traversa, toujours en courant, plusieurs pièces, et tourna enfin, d'une main hardie et ferme, le bouton de la porte de la salle à manger.

Il se présenta la tête haute, le regard fier et résolu, le coin de ses lèvres relevé par un amer et imperceptible sourire.

Ce n'était déjà plus le René de la veille : il était transformé. Une expression nouvelle donnait à sa physionomie quelque chose de surnaturel qui le rendait d'une beauté toute-puissante.

Déjà tous les convives étaient assis autour de la table. Yvonne et M. Roussel, comme les machinistes d'un effet de théâtre, étaient sous l'impression d'une attente anxieuse.

Madame Dalbert eut de la peine à reconnaître tout d'abord sa pauvre victime dans ce noble et élégant jeune homme, qui, après avoir salué, vint prendre sa place habituelle à table. Quant à Julien, il traduisit son étonnement en s'écriant :

— Oh ! oh ! René, te voilà décidément déguisé en gentleman. Ma foi, dès demain, je te présenterai, si tu veux, au jockey-club.

Quant à Yvonne, son cœur battait d'une joie intime et profonde. René avait obéi, René avait montré du courage. Déjà il s'était dépouillé pour elle, pour lui faire plaisir, elle le sentait, de cette faiblesse

pusillanime, qui paralysait en lui toutes les facultés naturelles qu'il possédait. Elle en augura bien pour l'avenir.

Cependant, le déjeuner fut morne et triste. René mangea plus qu'à l'ordinaire, pour se donner une contenance. Yvonne, à elle seule, fit les frais de la conversation : jamais elle ne s'était montrée si communicative et si gaie.

Aussitôt le repas achevé :

— René, dit-elle, je compte sur vous pour ma promenade au bois de Boulogne. Voulez-vous bien m'y accompagner ?

— Je suis à vos ordres, dit René simplement.

Et l'on se sépara.

Madame Dalbert entraîna Julien chez elle. En entrant dans sa chambre, elle s'affaissa dans un fauteuil. Julien s'assit auprès d'elle.

— Eh bien ! fit-elle en exhalant un gros soupir plein de rage.

— Eh bien ? fit Julien.

Ils se regardèrent un instant sans rien dire.

— Eh bien ! éclata enfin madame Dalbert, cette sotte va-t-elle continuer l'œuvre de ton père ? Tout

ce qu'elle a d'yeux, de tendresse vont-ils tomber sur l'*infirme.* C'est à en mourir de chagrin ! As-tu remarqué l'impertinence du sourire de ce petit René ? Il semblait vouloir nous braver. Je me suis contenue ; mais comme je souffrais! J'aurais voulu le souffleter de mes sarcasmes. Petit avorton insolent !... Il nous donnera du fil à retordre; je m'y attends... Les sournois !... Tout cela s'est fait sans que je m'en sois seulement doutée... Mais elle va se ruiner pour lui.. Elle ne t'a pas regardé une seule fois pendant le déjeuner ; ses yeux étaient constamment braqués sur René... As-tu remarqué cela?... Mais tu ne parles pas..... Dis donc quelque chose.

— Que voulez-vous que je vous dise, ma mère? Souvent femme varie, a dit un grand roi, bien fol est qui s'y fie. Elle paraissait vouloir m'aimer.

— Mais elle ne peut prendre René pour son mari, un *infirme.* Elle ne peut avoir cette idée ; c'est impossible. Cela me rassure. Il y a de ta faute dans tout ceci, Julien. Il fallait te montrer plus empressé, plus entreprenant, la forcer à fixer ses regards exclusivement sur toi... Mais tu ne dis rien; je ne t'ai jamais vu si bête. Tu es vraiment bête. Ne point

faire avancer ses affaires; se laisser couper l'herbe sous le pied, se laisser enlever quatre millions... Ah! j'en mourrai, à coup sûr, et ce sera toi qui m'auras tuée...

— Mais que voulez-vous que je fasse?... Quand je vais pour lui déclarer ma passion, elle me regarde, et je ne sais plus que lui dire. Vous ne pourrez jamais comprendre cela, ma mère : il y a dans son regard quelque chose qui m'impose, qui me rend muet. Je ne me suis jamais senti de même auprès des autres femmes. Avec elles, la déclaration coule sans efforts des lèvres, comme si on disait : Bonjour; mais avec Yvonne, il n'en est point ainsi... Ne me grondez pas, ma mère.

— Si, vraiment, je veux te gronder ; il y a, certes, de quoi. Voilà un mois qu'elle est ici, et monsieur n'est pas encore au *b-a ba* de la passion. Il faut brusquer les choses ; il faut te déclarer. Je le veux ; il le faut, te dis-je. Quatre millions ! veux-tu donc les perdre ? Songes-y. Dès demain, dis-lui que tu l'adores, que tu ne peux vivre sans elle, que tu en mourras, que sais-je, moi, de toutes ces menteries des hommes... Mais, voyez donc ce grand nigaud qui

aura besoin que sa mère lui donne une leçon d'amour. Mais c'est affreux, cela. Je suffoque de rage.

— Calmez-vous. J'essayerai.

— Pendant que tu ne feras qu'essayer, les autres mettront la main sur la caisse des millions. Je te dis de te hâter. Ils vont au bois ensemble ; elle ne nous a point invités à la suivre. Je commence à la prendre en grippe. Ah! elle veut, par ses attentions pour René, me donner peut-être une leçon maternelle? L'impudente créature !... Je ne puis plus la souffrir... Mais, tu ne dis rien. Parle donc.

— Je fume, fit Julien, en retirant de ses lèvres un panatellas, et en en aspirant la fumée avec la sensualité des fumeurs émérites.

— Tu fumes, c'est fort bien; mais tu peux répondre.

— Que vous dire, ma mère, sinon que vous exagérez toutes choses. Yvonne n'épousera pas René, à coup sûr ; elle ne peut avoir cette grotesque pensée. Or, c'est moi qui serai le mari de ses millions; je vous l'assure. Laissez-moi donc faire.

Et Julien se leva, passa sa main dans ses cheveux, se mira dans la glace.

— Il est impossible qu'elle me résiste longtemps, dit-il.

— Cela n'empêche pas que je suis d'une colère !... articula madame Dalbert, quand tout à coup un sourd roulement de voiture ébranla le pavé de la cour et vint mettre un terme à sa loquacité.

La mère et le fils s'élancèrent à la croisée, au moment où l'équipage d'Yvonne franchissait la porte cochère.

— Les voilà partis; bon voyage ! dit Julien en mettant ses gants et son chapeau. Calmez-vous, ma mère : rira bien qui rira le dernier.

Et il sortit en fredonnant un air d'opéra.

Restée seule, madame Dalbert se livra à mille pensées plus désordonnées les unes que les autres.

Laissons-la dans ses colères, dans ses haineuses idées, et voyons ce qui se passe dans la voiture élégante qui emporte nos promeneurs au bois.

Il faisait un de ces beaux jours d'hiver si rares à Paris ; le ciel était d'un bleu azuré, le soleil, ce visiteur si longtemps attendu, emplissait l'atmosphère de chauds rayons de lumière, qui fondaient sous leurs caresses le givre et la glace qui miroi-

taient sur les branches des arbres; toute la fashion élégante et aristocratique semblait, ce jour-là, s'être donné rendez-vous aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne; des milliers de voitures, ayant sur leurs siéges des cochers galonnés et des chasseurs empanachés, emportaient dans leurs courses rapides des femmes, belles, jeunes, parées, qui se tenaient négligemment couchées sur le velours des banquettes. Des jeunes hommes, des gandins les escortaient, faisant caracoler leurs chevaux pur sang, en se pavanant aux portières. Nul bruit de la grande cité n'arrivait jusque-là; on n'entendait qu'un roulement incessant de voitures, dont les roues faisaient crier le sable fin et doré répandu sur cette route aristocratique.

Yvonne, elle aussi s'était penchée, avec la grâce toute charmante dont elle était douée, dans le fond de sa voiture. M. Roussel et René occupaient le devant du véhicule.

Pendant plus de vingt minutes, nos trois personnages gardèrent le silence. René avait les yeux baissés; il s'abandonnait à ses réflexions. Tout ce qui avait surgi dans son existence depuis la veille lui

semblait si étrange, si merveilleux, qu'il était à se demander sérieusement s'il n'était pas plutôt sous la fascination d'un rêve, que s'il jouait un rôle quelconque dans la vie réelle.

Yvonne rêvait aussi. Ses regards enveloppaient René tout entier, son cœur se livrait avec délices à une de ces joies intimes, profondes que goûtent les âmes nobles et généreuses par le sentiment du bien qu'elles font. Elle laissait errer sa pensée sur ce jeune parent, si digne de pitié et d'intérêt ; elle s'émerveillait du changement opéré dans sa personne, dans son individualité. — Ah ! pensa-t-elle, son plus grand malheur eut sa source dans l'excès d'une sensibilité qu'on a excitée outre mesure, dans l'excès de sa modestie, dans l'absence en lui de toute vanité. Le pauvre enfant, par ce qu'il avait une épaule plus haute l'une que l'autre, s'est cru marqué de la réprobation universelle, et il se laissait aller au découragement, au désespoir, lui, mon Dieu ! qui est appelé, je le pressens, au plus hautes destinées.

Yvonne, tout en pensant de la sorte, sentait battre son cœur ; ses yeux s'humectaient de douces larmes ; un sourire charmant glissait sous ses lèvres entr'ou-

vertes, un frais coloris animait son teint; elle était presque belle en ce moment.

Elle rompit le silence :

— Cher René, dit-elle au jeune homme, qui, toujours les yeux baissés, semblait se complaire dans un monde intérieur; cher René, et elle lui tendit sa petite main gantée, faites-moi le plaisir de me dire à quoi vous songez ?

— Je me pose cette question, dit-il : « S'il n'aurait pas mieux valu demeurer dans mon obscurité, plutôt que de jeter ainsi dans votre radieuse existence des préoccupations pénibles, des soins qui, j'en ai peur, resteront inefficaces et stériles ? »

— Ah ! que dites-vous, René ? dit Yvonne avec un accent plein de doux reproches. Quand je suis à me réjouir de ce que j'ai fait, de ce que j'ai déjà obtenu de votre faiblesse, et que j'en présage pour vous un heureux avenir, vous venez ainsi, tout à coup, gâter ma joie par votre tristesse. Oh ! c'est mal; cela.

— Oh ! pardon, dit René ; j'ai tant souffert !...

— René, dit à son tour M. Roussel, d'un ton grave, vous parlez de souffrance ? Certes, la vie ne

fût pas pour vous couleur de rose, j'en conviens. Mais, sachez-le, cher enfant, vos chagrins, mis en comparaison avec le malheur qui afflige la moitié du genre humain, seraient bien légers. Si vous saviez quelle a été ma vie à moi, vieillard, vous seriez honteux de vous plaindre. Vous avez par-devers vous la jeunesse et son riant cortége, vous avez le talent qui charme et honore, vous avez une jeune parente qui vous tend la main, et qui vous aidera à vaincre vos ennuis; vous avez tout cela, et vous vous plaignez!... N'affligez donc plus notre chère Yvonne; cherchez à vous rendre digne de ses soins, de sa sollicitude. Je ne vous parle pas de moi, que vous contristez aussi; de moi, qui veux être un père pour vous.

— Cher monsieur, chère sœur, interrompit René tout confus, pardonnez tous deux. Je suis bien coupable envers vous. Je vous jure que je veux travailler à me rendre tel que vous désirez que je sois. Plus de tristesse. Je vous le promets, vous serez contents de moi.

En cet instant, ils étaient près du Jardin d'acclimatation. Ils descendirent de la voiture. Yvonne se

suspendit au bras de René, et nos promeneurs disparurent bientôt sous un massif d'arbres.

Ils marchèrent longtemps les uns à côté des autres dans des sentiers verdoyants et solitaires, à travers une forêt d'arbustes qui les isolait du reste des promeneurs. Ils allaient d'un pas joyeux et léger, se livrant à toutes leurs impressions, nées du lieu et de la situation. René, chez lequel la séve de la vie semblait renaître, se laissa aller à des sensations toutes nouvelles pour lui : l'air, les champs, ce délicieux bois qu'il ne connaissait pas, éveillaient en lui des pensées dont il s'étonnait lui-même. Ce bois exhalait de son sein mystérieux des senteurs pénétrantes, qu'il aspirait avec enivrement ; cet air vivace et pur qu'il respirait, réchauffait son cerveau et sa poitrine ; il sentait circuler dans ses veines avec son sang, une effluve de bien-être qu'il n'avait jamais ressenti ni soupçonné. La vie, qu'il avait souvent maudite, lui apparaissait tout à coup sous des aspects sereins et charmants ; il l'entrevoyait dans de lointains horizons, pleine de rayonnements dorés, de fleurs et de poésie. Dans cette jeune âme, si longtemps fermée à toutes les jouissances maté-

rielles de la vie, à toutes les merveilles de la nature, il y avait alors une surabondance de sensations, qu'il n'aurait pu analyser, à coup sûr, et qui se résumaient pour lui en l'amour pour la vie, en aspirations profondes, infinies, pour un bonheur idéal, pour quelque chose qu'il n'aurait pu dire, qu'il ne savait pas, qu'il ne soupçonnait point encore dans la virginité de l'ignorance des sentiments de son cœur. Ce quelque chose, c'était une étoile encore indistincte, recouverte de brumes, une étoile qui se dessinait dans le nouveau ciel de son existence. Ce quelque chose, enfin, c'était l'amour.

C'est que l'amour et la jeunesse sont inhérents l'un à l'autre, et qu'être jeune et ne pas aimer, c'est voir s'éteindre en soi toutes les lumières, toutes les grandes perceptions de la vie, tous les élans, toutes les joies, toutes les poésies que Dieu lui-même a jetés d'une main libérale dans le cœur de la jeunesse.

René, dans la conversation qui s'engagea entre lui et ses amis, déploya une instruction qu'Yvonne était loin de soupçonner en lui; sa parole était empreinte d'une grâce et d'une poésie qui la charmaient et qui la ravissaient. Une communauté de sentiments

élevés unit, dès ce moment et d'une manière indestructible, trois cœurs si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer.

Il était cinq heures quand ils rentrèrent.

Dès le matin suivant, une nouvelle surprise et une nouvelle joie furent données à René. M. Roussel l'installa dans un atelier complet de sculpteur, situé au rez-de-chaussée de la maison. Rien n'y avait été oublié pour y rendre le travail facile et séduisant. René se revêtit aussitôt d'une élégante blouse et se mit à l'œuvre.

Il nous serait impossible de peindre l'ardeur du jeune artiste, si longtemps sevré de l'art qu'il aimait. Son ciseau semblait frissonner sous sa pensée fiévreuse et sous ses doigts. Des statuettes avaient été choisies par M. Roussel; mais René ne regarda pas seulement ces modèles; il y avait des myriades de sujets dans son imagination, et, comme depuis quelques jours l'image d'Yvonne flottait dans sa pensée et dans son cœur, ce fut Yvonne qu'il voulut créer la première.

Avec quelle dextérité, quelle souplesse son ciseau taillait ce bloc de marbre blanc comme l'albâtre,

qui devait représenter la jeune fille qu'il bénissait et sanctifiait dans son âme; avec quelle ivresse, quel délire il cherchait à se souvenir des poses gracieuses de son modèle charmant, de cette insaisissable physionomie, de ce visage, dont la moindre ligne traduisait un sentiment noble et élevé, une expression à la fois virginale et virile.

René donna tout un jour à recueillir ses souvenirs touchant Yvonne, à se monter l'imagination, comme un musicien accorde un instrument avant que d'exécuter un morceau d'harmonie.

En quelques jours, l'œuvre aimée fut complète. La jeune fille était d'une saisissante ressemblance. Le socle était assez large pour la représenter debout, dans une attitude gracieuse et pensive. Un jeune homme était affaissé, courbé à ses pieds : c'était René. Yvonne avait une main levée vers le ciel, et ses lèvres entr'ouvertes semblaient laisser échapper ces mots : *Relevez-vous!*

Il y avait tant d'animation, tant de vie, tant de ressemblance dans le petit groupe, qu'on se sentait, en le regardant, saisi d'une profonde admiration pour l'artiste qui l'avait créé.

. René était content de lui, il était ivre de joie.

Cependant Yvonne était loin de soupçonner qu'elle avait, la première, occupé la pensée et le ciseau du jeune sculpteur.

S'étant ménagé l'intervention de Mamie, il déposa un matin son travail sur le guéridon du boudoir d'Yvonne, et il attendit avec un inexprimable battement de cœur l'instant où sa cousine pourrait se reconnaître, admirer ou critiquer ce morceau de sculpture.

Ce moment arriva, et la surprise et la joie que fit éclater Yvonne, son appréciation si éclairée et celle qu'y joignit M. Roussel récompensèrent amplement le jeune artiste de ses efforts et de la reconnaissance qui l'avait si heureusement inspiré.

René entreprit de nouveaux travaux avec une ardeur toujours croissante. Yvonne et quelquefois M. Roussel le visitaient dans son atelier, pendant qu'il se livrait au travail. Leur présence si chère stimulait le jeune sculpteur. — Heureux! oh! bien heureux est l'artiste, l'écrivain ou le poëte qui peut, à l'aide de conseils éclairés, de suffrages amis, traverser et vaincre les premières et innombrables

difficultés qui s'attachent à tous les commencements d'une carrière! Heureux celui d'entre eux qui se sent fortifier et grandir dans un labeur ingrat de chaque jour sous la bienfaisante influence d'une encourageante parole, sous le souffle d'une affection profonde et vraie, qui doit avoir sa part du succès et de la gloire qui l'attendent, ou souffrir avec lui des nombreuses déceptions et de l'injustice que subissent souvent ceux qui tendent à s'élever au-dessus de la médiocrité.

Travailler seul à une œuvre quelconque, être seul à se réjouir ou à supporter ses ennuis, n'est-ce pas mêler une souffrance à l'aridité du travail? Jamais une œuvre élaborée dans l'isolement et l'inanité des sentiments du cœur n'atteindra, à coup sûr, cette ampleur, ce fini, ce mélange de génie et de sensibilité touchante qui porte toute œuvre qui en est empreinte, à la postérité.

René fut heureux en cela. Un regard, un éloge d'Yvonne, une appréciation juste et raisonnée, ou bien une douce critique de M. Roussel, qui s'entendait aux choses sérieuses comme aux œuvres d'art, le stimulaient et lui faisaient enfanter des prodiges.

Mais pendant que tous trois, Yvonne, René et M. Roussel, s'absorbaient ainsi dans le travail et dans une sympathie réciproque, que faisaient madame Dalbert et Julien?

Les journées s'écoulaient pour eux dans une déception cruelle, dans une inexprimable lassitude de pensées et d'actions.

Cependant, Julien espérait plus que jamais. Le soir, quand toute la famille était réunie, selon l'habitude qui en avait été prise, dans le salon d'Yvonne, il n'avait point cessé — sa mère, son argus étant là — de diriger tous ses regards sur sa cousine, de lui donner mille témoignages d'une feinte passion, de déployer le peu d'esprit dont il était pourvu, pour tâcher de se la rendre aimante et favorable.

Quant à Yvonne, durant ces soirées, sa bonté, sa grâce naturelle, sa familiarité, s'étendaient également sur tous les membres de sa famille; il n'y avait aucune nuance apparente dans les sentiments que pouvaient plus ou moins lui avoir inspiré les deux frères. En effet, si elle admirait René, elle plaignait sincèrement Julien, et dans son généreux cœur se trouvait le désir de pouvoir réparer en lui les torts

d'une mauvaise éducation, l'influence d'une mère sans instruction et sans cœur.

Ces soirées étaient délicieuses. Yvonne s'y montrait telle qu'elle était : naïve, naturelle, profondément instruite, et presque toujours saisissante par l'originalité, l'imprévu et le pittoresque qu'elle jetait dans la conversation. Quelquefois, et toujours sur l'invitation de René, elle emplissait le salon d'une suave harmonie; son âme, ses doigts, tiraient du clavier des notes puissantes, et quand sa voix de bengali s'unissait aux accords de l'instrument, Yvonne n'était plus alors pour René une simple personne; c'était quelque chose d'innomé, d'immatériel, qui sortait d'une sphère élevée tout exprès pour marquer d'un cachet d'infériorité tout ce qui l'approchait.

Yvonne goûtait un inexprimable bonheur dans les doux apaisements de son cœur, endormi encore à toutes les délirantes impressions de l'amour, dans cette quiétude de tout son être, qui se manifestait sans restriction dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles. On eût dit que ce sentiment ne trouverait jamais accès dans sa jeune âme. L'amour!...

elle en parlait comme d'une chose tout à fait secondaire, qui devait tenir peu de place dans une imagination et dans un cœur occupé de choses sérieuses et complétement voué aux arts!...

— A coup sûr, dit-elle un soir que ce sujet fut agité, l'amour ne pourrait m'apporter des jouissances plus profondes et plus pures que celles que je goûte, et qui découlent de la tendresse paternelle de Roussel pour moi, et de l'amitié fraternelle de mes cousins.

—Ainsi, lui dit sa tante, vous renonceriez sans regret à vous marier?

— Assurément, répliqua-t-elle... à moins que...

— A moins que?... fit Julien.

— A moins que je trouve quelqu'un qui, par ses tendances, ses goûts, la noblesse de son caractère et son amour pour moi, égal à celui qu'il aura su m'inspirer, ne vienne renverser et confondre toutes mes idées sur le bonheur, et ne me fasse apercevoir des horizons lumineux et charmants dans une union contractée avec lui.

— Mais, cousine chère, s'écria Julien, le monde

est peuplé d'hommes semblables. Le principal serait de vous inspirer de l'amour.

— Voilà précisément le nœud gordien, interrompit M. Roussel, en riant de la sortie du gandin.

— Bah! repartit Julien, en ce cas on fait comme Alexandre; si on ne peut dénouer, on tranche.

Yvonne sourit, et la conversation tomba sur d'autres sujets.

A peu de jours de là, c'était un matin, Yvonne était seule chez elle, assise près d'un guéridon; elle était absorbée dans la lecture d'une lettre qu'elle venait de recevoir de M. Dangel. Julien, qu'elle n'avait pas vu s'approcher, était debout devant elle.

— Ah! c'est vous, si matin! Vous avez sans doute une communication à me faire. Avancez ce fauteuil, cher Julien; placez-vous près de moi, j'écoute. — Et la jeune fille enveloppa son cousin de ce regard clair et limpide qui en imposait toujours au jeune homme.

Julien en fut tellement troublé qu'il se mit à balbutier :

— En effet, dit-il, je venais vous dire, chère cousine... j'ai hâte d'en finir... de savoir... si enfin...

Il y avait en sa physionomie quelque chose de si plaisant, de si burlesque, qu'Yvonne éclata de rire.

— Vous riez, reprit Julien, enhardi par ce bon et franc rire de jeune fille; vous riez, mauvaise, alors que je viens tout ému, tout bouleversé, cherchant dans mon cœur et n'en trouvant point, des expressions qui pourraient vous traduire tout ce que je souffre, tout ce que..... vous riez encore..... C'est qu'alors vous n'avez pas compris?

— J'ai compris, dit Yvonne. Laissez-moi rire. Tout ceci me semble si comique...

— Je ne sais, reprit Julien un peu piqué, s'il est bien généreux à vous de tourner en ridicule l'amour que je ressens...

— Allons donc! dit Yvonne, qui s'attendait depuis longtemps à cette scène, vous avez de l'amour pour moi, vous!

— En doutez-vous? reprit hardiment le gandin. En venant dans notre maison, j'ai supposé que votre pensée était de vous unir à l'un de vos cousins... Et pensez-vous qu'il soit possible de vous voir sans vous aimer?

Yvonne ne riait plus.

— Vous me faites cruellement repentir, dit-elle, de vous avoir jugé digne de l'attachement que je portais au fils du frère de mon père. En cédant au vœu de votre mère, qui me réclamait, loin de chercher chez vous un mari, j'étais heureuse de fuir tous ceux qui m'étaient offerts ; j'espérais de votre part une douce hospitalité et me mettre à l'abri de tout ennui. Il n'en est pas ainsi, et...

— Ma cousine !...

— Ne m'interrompez pas ! fit Yvonne avec un geste d'impératrice. Il vaut mieux dire une bonne fois tout ce que l'on pense pour n'y plus revenir. Je vous l'ai dit, je crois, et je veux bien vous le répéter : jamais je ne serai à l'homme vain et léger, dont le caractère et le cœur ne m'offriraient pas une solide garantie de bonheur ; à celui-là qui se connaîtrait assez peu lui-même pour s'adresser à moi dans un but de mariage, je lui dirais ce que je vous dis à vous, Julien : je ne puis ni vous aimer, ni même vous estimer.

— Ceci est dur, ma cousine, balbutia Julien.

— Ceci est la vérité. Ne revenez plus, je vous prie, sur un pareil sujet. A ce prix-là, je consens à

vous pardonner. Et maintenant, soyez assez bon pour me laisser. J'ai des lettres à écrire...

— Oh! vous m'entendrez, vous m'écouterez. Il faut que vous sachiez que je vous adore, que...

Et Julien essayant avec Yvonne la scène qui lui réussissait avec les femmes de son monde, Julien se précipita aux genoux d'Yvonne, enlaça sa taille de ses bras nerveux et crispés.

Éperdue, révoltée d'une telle audace, Yvonne rassembla ses forces, repoussa Julien avec tant de vigueur qu'il tomba sur le parquet, tandis qu'elle agitait la sonnette d'une main fiévreuse et convulsive.

La porte s'ouvrit largement et René apparut. Il était pâle, frémissant, ses narines étaient dilatées, sa lèvre tremblait, une suprême indignation se lisait sur ses traits ; il avait plutôt pressenti qu'entendu ce qui venait d'être dit.

— Que ce passe-t-il donc ici, dit-il, l'œil menaçant, le geste altier.

— Mon Dieu! fit Yvonne d'un ton calme, Julien avait un vertige, il est tombé et j'appelais Mamie pour lui apporter des sels, un verre d'eau,

Julien sortit précipitamment pour aller cacher sa défaite et sa honte.

— Le lâche! murmura René, en le suivant du regard.

— Je ne sais, dit Yvonne en s'efforçant de sourire, je ne sais s'il est lâche, cela peut être ; mais à coup sûr, il est bête.

VII

LE BARON DE FOURNAY. — AMOUR. — PAUVRETÉ

Comme le chasseur, le fusil en joue, voit fuir au loin le gibier qu'il convoitait, Julien perdait Yvonne et ses quatre millions. Elle lui échappait; son espérance n'était plus qu'une déception. Habitué, comme il l'était, aux conquêtes faciles, aux victoires remportées sur des femmes si différentes de sa cousine, infatué des avantages qu'il se reconnaissait, Julien ne comprenait ni sa résistance, ni sa froideur, ni ses refus. La vanité le consola. Il se releva de sa

chute plus avantageux que jamais, n'attribuant qu'aux caprices des femmes et à celui d'Yvonne en particulier, son insuccès auprès d'elle. — C'est une coquette, une bégueule, articula-t-il dans ses dents, — et le jour même, au déjeuner, il se présenta devant elle avec la même assurance, le même laisser-aller, comme si rien de particulier et d'étranger ne se fût passé entre la jeune fille et lui.

Il n'en fut point ainsi de madame Dalbert. On ne renonce pas de gaieté de cœur à la perte de quatre millions. Après avoir vertement grondé son fils de ses attermoiements, de sa niaiserie, de sa manière d'agir, et de bien d'autres choses, elle déversa sur sa nièce toute sa haine et le fiel de son âme, recouvrant d'un simulacre d'amitié tous ses sentiments mauvais.

La réunion du soir souffrit de toutes ces mésintelligences. Julien n'ayant plus sa mère à ménager, sortait quelquefois ; Yvonne s'y montrait réservée et sérieuse ; elle paraissait en proie à des pensées qui la faisaient absente du lieu où elle était. M. Roussel tâchait d'animer ces soirées sans chaleur et sans vie en causant avec René, qui puisait toujours une

instruction nouvelle dans la parole de son savant ami.

Mais si l'oreille de René appartenait à M. Roussel, son cœur, ses regards ne se détachaient point d'Yvonne. Il aurait voulu pénétrer dans la pensée de la jeune fille, pour savoir ce qui la rendait ainsi pensive et distraite au milieu du petit cercle qui l'entourait, et dont, peu de jours avant, à elle seule, elle était la lumière et la grâce. Il maudissait Julien, ce mauvais génie, pensait-il, qui avait apporté dans la vie de sa cousine un chagrin, ou simplement cette étrange préoccupation dont il avait à souffrir lui-même.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir un domestique remit à Yvonne une carte de visite.

— M. le baron de Fournay, s'écria-t-elle en lisant ce nom incrusté d'or sur un papier satiné.

— Il attend, dit le domestique.

— Faites entrer, dit Yvonne.

La porte s'ouvrit aussitôt, livrant passage au jeune baron.

Il se présenta avec la grâce suprême, l'aisance et le bon ton qui le distinguaient.

Il salua timidement Yvonne, qui le nomma aussitôt à sa tante et à ses cousins.

— Vous m'apportez, dit la jeune fille dont le visage s'était épanoui, vous m'apportez des nouvelles de M. Dangel. Vous les avez laissés tous, j'espère, en excellente santé?

— Ils se portent bien, dit M. de Fournay, mais ils sont affligés de votre longue absence.

— Amis chers, fit Yvonne. — Et une larme brilla sur le bord de ses paupières.

Soit ennui de la conduite envers elle de Julien, qui avait rompu tout à coup l'équilibre de son cœur, soit encore le plaisir qu'elle éprouva de retrouver une personne qui avait occupé un coin de son passé, soit peut-être aussi lassitude morale d'un contact journalier avec des esprits incultes, tels que celui de madame Dalbert et de Julien, Yvonne, auprès du baron, recouvra ce soir-là toute sa sérénité; comme une chrysalide, elle semblait sortir de sa coque mystérieuse. Elle eut, dans sa conversation avec le jeune homme, des élans de gaieté; sa parole était redevenue éloquente et toute empreinte de poésie; elle eut de ces cris joyeux de fauvette battant l'air

de ses ailes; elle rentrait dans sa sphère, et, dans l'expansion du plaisir qu'elle éprouvait à le revoir, elle se montra presque affectueuse avec M. de Fournay. Elle ne songeait point alors, à coup sûr, qu'elle avait auprès d'elle un amant éconduit, et que cette sympathie chaleureuse qu'elle apportait dans ses nouveaux rapports avec lui, pourrait faire concevoir à M. de Fournay des espérances nouvelles; elle ne songeait point à cela, et elle se livrait avec un entier abandon au plaisir de retrouver un homme dont elle appréciait le noble caractère, et qui allait lui offrir des relations de société plus en harmonie avec ses goûts délicats et élevés.

M. de Fournay avait quitté Marseille, où aucun lien sérieux ne le retenait, fit-il entendre, pour habiter Paris. Il ne dit point, il ne laissa pas même soupçonner à Yvonne qu'il n'aimait plus Marseille uniquement parce qu'elle n'y était pas, et qu'il venait à Paris pour l'y retrouver. Il n'accentua pas toutes ces choses; mais un observateur tant soit peu intéressé eût pu saisir, dans l'inflexion un peu tremblante de sa voix, dans ses regards, sa secrète pensée et ses espérances.

Yvonne l'engagea à la visiter quelquefois, et à venir partager le soir la solitude de la famille.

Le jeune baron s'éloigna le cœur gonflé d'espoir, et promettant de revenir le jour suivant.

— Voilà le mot de l'énigme, dit à Julien madame Dalbert, quand ils furent dans leur appartement. Elle aime ce baron, tout est perdu.

— Il est plus facile, ma mère, dit sentencieusement Julien, de lire dans les astres que dans le cœur d'une femme. — Et il se prit à ricaner, en approchant son havane de la flamme de la bougie que tenait madame Dalbert.

Pour René, ces deux heures passées en présence de ce nouveau venu, ces deux heures avaient pesé sur lui comme deux siècles de tortures inouies. Assis à l'écart, sur un divan, le coude appuyé sur un coussin, la tête dans sa main, son regard se plongeait tantôt dans celui d'Yvonne, tantôt dans celui de M. de Fournay; il allait de l'un à l'autre, scrutant leur moindre mot, les inflexions de leur voix, épiant avec un acharnement cruel leurs gestes et leurs sourires. Un malaise étrange, affreux, le clouait et le tordait sur son siége; quelque chose comme des

griffes lui serrait la gorge; un instant, il crut qu'il allait s'évanouir; la peur du ridicule et d'attirer vers lui l'attention le soutinrent. Il lui prenait des envies de mettre à la porte cet étranger égoïste, qui le privait, lui, le cousin, de l'attention de sa cousine. Des bouffées de rage lui montaient au cerveau; de temps en temps, son visage s'empourprait, puis devenait pâle et glacé comme du marbre; au plus mauvais de ses jours, il n'avait subi souffrance pareille. Dans l'ignorance de la nature des sensations qui le dominaient, il s'épouvantait de ce singulier état, et se demandait sérieusement s'il était possible que l'on devînt ainsi tout à coup méchant et presque féroce.

Le pauvre jeune homme était à cent lieues de supposer que ce qu'il ressentait était simplement de l'amour et de la jalousie. Si quelqu'un eût osé prononcer ce blasphème devant lui, il aurait énergiquement protesté, il lui eût dit: Vous mentez! vous mentez!... Lui, éprouver de l'amour pour la jeune fille qu'il entourait dans son imagination d'une auréole de sainteté et de vénération; lui, de l'amour pour sa bienfaitrice, pour sa sœur!... René aurait plutôt ajouté foi au renversement subit des astres

qu'à semblable chose. La jalousie, comme un éclair, illumina ce coin si obscur encore de son cœur; il eut comme une perception indistincte de ce qui se passait en lui. Aussi, quand M. de Fournay salua pour prendre congé, René, tout à cet examen de ses sentiments, n'inclina pas sa tête. Puis, d'un bond il s'élança hors de l'appartement. Arrivé dans sa chambre, il croisa ses bras sur sa poitrine haletante. Il demeura là un moment, immobile et silencieux. Il cherchait à lire dans ses pensées, il regardait dans son cœur. Ce qu'il y sentit, ce qu'il y vit lui apporta l'épouvante et le désespoir, et, d'une voix que les sanglots brisaient :

— Malheureux! s'écria-t-il, je crois que je l'aime. Je crois que je suis jaloux! c'est à en devenir fou!... Moi, l'aimer! moi, jaloux! Comment cette chose a-t-elle pu me venir? Comment ça s'est-il fait? Allons, je suis un infâme, un misérable ingrat. Pour prix de sa tendresse de sœur je lui apporte la honte de mon amour. C'est cela ; il manquait cette infamie à toutes mes souffrances. Je boirai ce nouveau calice en expiation de mon orgueil... Oser l'aimer! oser être jaloux!... Pourquoi, mon Dieu! permettez-vous une

telle iniquité?... Moi, l'aimer, bossu que je suis!... Je suis réellement bossu, malgré qu'elle me dise le contraire, et je l'aimerais, moi, maudit!... oser l'aimer!... Quelle pitié! quelle folie!... Je suis fou... Cette flamme allumée dans mon cœur, je la comprimerai si bien qu'elle s'éteindra... Je mourrai et j'ensevelirai dans ma tombe ce secret si honteux pour elle... Je suis jaloux, moi, et de qui, grand Dieu?... D'un beau jeune homme, riche, titré... Ils s'aiment... C'est tout simple, c'est tout naturel; et je m'en indigne! Mais je suis un insensé... Qu'ils s'aiment donc, je leur ferai place libre. Ma présence ferait une ombre dans le soleil de leur amour; je fuirai, j'irai quelque part pour mourir comme un chien; personne ne songera à moi: un peu de terre sur ma face et tout sera dit. C'est une belle vie que Dieu m'a faite... En vérité, elle est bouffonne, elle est plaisante; j'en ris de bon cœur.

Et il éclata de rire. Il laissa une heure entière sa tête dans ses mains; puis il reprit:

— Fuir... ne plus la voir, ne plus entendre sa parole harmonieuse qui me fait tressaillir; ne plus respirer le parfum si suave de ses cheveux, la senteur

qui s'exhale sitôt qu'elle passe, comme les divinités qui laissaient après elles, dans le ciel, des nuages odorants. O Dieu! ne plus attendre son sourire en récompense de mon travail; ne plus la voir. Ce sacrifice, je ne le ferai pas; il est au-dessus de mes forces, du courage humain. Je resterai près d'elle, dussé-je mourir de jalousie et de honte; je resterai pour lui rendre le souffle de vie que je tiens d'elle seule. Comme Pygmalion qui anima sa statue, n'a-t-elle pas aussi donné la vie à une chose inerte, morte? Est-ce que je vivais avant sa venue? Oh! Yvonne, Yvonne bénie, Yvonne chère, comme je t'aime! comme je t'aime! criait le malheureux jeune homme.

Et des torrents de pleurs s'échappaient de ses yeux; son visage en était inondé, et pourtant, chose étrange pour ce jeune et candide cœur chez lequel l'amour devait avoir une irruption violente, passionnée, désordonnée même, chose inexplicable qu'il analysait en vain, chose dont il s'effrayait et s'accusait, c'est qu'au milieu de ses remords, de sa douleur, de ce qu'il se reprochait comme un crime, il y avait des instants où il se sentait presque joyeux.

Un doux apaisement se faisait sentir dans son âme, il allait se perdre dans un monde de rêves, de songeries délicieuses et charmantes, où l'image adorée d'Yvonne semblait l'encourager et sourire. Quelque chose de doux, de suave rafraîchissait tout son être; il entendait au dedans de son cœur comme des notes sonores et mélodieuses qui l'exaltaient, le ravissaient. Une pensée régénératrice le poussait en avant, le faisait grandir; il lui semblait qu'il était de taille et de force pour lutter, jusqu'à ce qu'il eût atteint la formidable hauteur du sentiment qui s'éveillait en lui. C'est qu'un premier amour, au jeune âge, est l'éclosion subite des grandes et généreuses idées: c'est la limite qui sépare l'enfant de l'homme; c'est la pierre de touche qui nous révèle toutes les vérités jusque-là cachées à nos sens endormis; c'est le magique levier auquel ne songea pas assurément Archimède, le levier avec lequel on croit soulever le monde!

O jeunesse! ô amour! seule choses regrettables de la vie, pourquoi vous enfuyez-vous avec tant de rapidité?... Et dans ses angoisses, sans cesse renaissantes, et dans ses extases et les douces images, qui

flottaient dans son imagination et dans son cœur, René écouta et compta toutes les heures qui passaient et fuyaient rapidement.

Les premières teintes dorées du jour naissant le trouvèrent assis dans son fauteuil, muet confident de ses douleurs passées et présentes, pâle et abattu par ses fiévreuses agitations de la nuit et par sa veille. Il se leva, plongea son visage dans une cuvette d'eau fraîche, comme s'il eût voulu effacer jusqu'à la dernière trace de son insomnie et de ses larmes, résolu qu'il était de rendre impénétrable ce secret qui lui apportait cet étrange mélange de douleur et de joie. Il descendit et entra dans son atelier.

La vie extérieure reçoit tous les reflets, toutes les teintes que notre imagination veut bien lui prêter. Ainsi quand l'affliction domine notre cœur, l'aspect de la campagne au printemps, alors qu'elle est verdoyante et diaprée de fleurs ; le soleil avec ses écharpes d'or se promenant dans l'azur du ciel; un effet capricieux de la lune, argentant les vallées et les monts ; les sites les plus pittoresques et les plus saisissants ; en un mot, tout ce qui nous jetait dans

l'extase et le ravissement, nous paraît monotone et insignifiant, alors qu'un sentiment exclusif, dominateur, s'est emparé de notre âme.

René put l'éprouver ce matin-là. Il crut échapper à son mortel ennui, en retrouvant tout ce qui le charmait la veille encore : ses statuettes aimées, son *André Chénier* qu'il avait modelé dans l'argile avant de le tailler dans le marbre ; son ébauchoir, son ciseau, tous ses chers outils, où se réfugiaient toutes ses pensées, tout cela était là devant lui, sur son établi, l'invitant au travail ; mais il jeta un regard triste, morne, désolé sur tous ces objets ; il restait là debout à les contempler avec un amer sourire ; il les regardait comme le prophète dut regarder les ruines de Jérusalem !... C'était Yvonne qui occupait tout entière sa pensée. Il la voyait dans son imagination sous des aspects tout nouveaux. Il lui sembla qu'il avait jusqu'alors méconnu toute sa tendresse pour lui ; qu'il s'était montré à elle froid, indifférent, presque'ingrat, qu'il l'avait souvent affligée par l'inconcevable faiblesse de son caractère et de son cœur ; que, pour tant de soins, d'attachements et de bienfaits reçus, il aurait dû montrer à

cette adorable jeune fille l'attachement de l'esclave pour celui qui brise ses fers, l'affection aveugle du chien pour son maître ; que s'il la perdait, c'était par sa faute ; qu'il aurait dû essayer de prendre les manières, le ton des jeunes hommes à la mode ; qu'il n'avait point assez développé devant elle toutes les ressources de son intelligence et de son imagination. — Il se disait encore que les femmes sont essentiellement impressionnables, qu'elles ne vont pas creuser dans le fond du cœur pour y surprendre les sentiments vrais et sincères ; qu'elles se laissent prendre aux choses extérieures comme des alouettes au miroir du chasseur. C'était sa faute, s'il la perdait. Cela, il se le répéta cent fois, et il restait là, debout, songeur, pénétré de mille craintes, de mille remords, quand tout à coup la porte de l'atelier s'ouvrit. Yvonne et M. Roussel étaient devant lui.

— Quoi ! dit Yvonne gaiement, vous ne travaillez pas, René, mon cher ? Vous n'avez pas encore endossé votre blouse ?

— J'allais me mettre au travail, répondit-il avec un calme trompeur.

— Cet *André Chénier* me semble merveilleux, dit M. Roussel, en considérant le travail de René.

— Vous trouvez? dit René, qui sentit passer dans son cœur une soudaine joie d'artiste.

Yvonne s'était approchée aussi de cette statue, et après l'avoir minutieusement regardée :

— Ceci est une œuvre vraiment remarquable, dit-elle. Voilà bien sur ce noble visage une immense douleur. Cette main appuyée sur son front, ces lèvres qui semblent nous dire : *Il y avait quelque chose-là.* O René! je suis fière d'être votre cousine, votre sœur. — Elle serra sa main.

— Mon Dieu! comme vous avez froid, dit-elle, votre main est glacée.

— C'est de joie, dit-il.

— Mais, cher artiste, ajouta Yvonne, j'oubliais que j'étais venue pour vous faire des reproches.

— A moi, fit René en se troublant, des reproches! Voyons, comment ai-je pu en mériter de vous?— Il avait repris de l'assurance. —

— Oui, des reproches, continua la jeune fille avec une mutinerie charmante. Hier au soir, vous n'avez pas selon votre habitude, Monsieur, rendu compte du

travail de votre journée à votre cher aréopage, Roussel et moi. Pourquoi donc, je vous prie?

René sentit que les pulsations de son cœur soulevaient son gilet. Il dit pourtant sans trembler, sans pâlir:

— Le pouvais-je? M. de Fournay n'était-il pas dans votre salon?

— Ah ! c'est juste. J'avais complétement oublié sa visite, très-cher ; pardon...

Et la conversation changea d'objet.

Bientôt Yvonne et M. Roussel laissèrent René à son ouvrage.

Le jeune sculpteur avait repris toute sa sérénité d'esprit, tout son calme. Ces quatre mots échappés des lèvres d'Yvonne : *j'avais oublié sa visite*, lui révélèrent, il le crut du moins, la complète indifférence de sa cousine pour le bel et noble étranger. C'en fut assez pour effacer aussitôt toute l'amertume de son cœur.

Il prit son outil et commença à tailler dans le marbre son *André Chénier*. Les amoureux sont des enfants ; comme les enfants leurs impressions varient de minute en minute !

Au repas du matin, René se montra vif, enjoué, charmant, le front dégagé de toute ombre de préoccupation. Voulait-il, en s'épandant au dehors, captiver toute l'attention d'Yvonne ? C'est probable, ou bien son amour, bien reconnu, bien analysé, bien constaté, ouvrait-il alors à son imagination des mondes nouveaux ? lui donnait-il des perceptions lumineuses, de merveilleux élans ? C'est ce que nous n'essayerons pas d'affirmer. Il n'en est pas moins vrai que, jamais jusqu'alors René ne s'était révélé sous un tel aspect, sous un tel jour. Jamais ce noble et impressionnable cœur, cette intelligence cultivée et supérieure, si longtemps comprimée et froissée par d'injustes dédains, n'avait pu emprunter des formes aussi ingénieuses, aussi saisissantes pour se communiquer à ses amis.

Yvonne et M. Roussel furent frappés d'admiration en l'écoutant causer avec cet abandon. Parfois, mêlant à leur réponse des paroles un peu agressives, ils semblaient, par leur contradiction, vouloir l'éperonner, l'exciter à développer la profondeur de sa pensée, la sûreté de sa logique, l'éloquence de sa parole et la fière indépendance de son caractère.

Longtemps il tint son auditoire sous son charme personnel. On ne songeait point à se séparer. Ce fut Yvonne qui, la première, se levant de table, proposa une course au bois de Vincennes.

Quant à madame Dalbert, jamais elle n'aurait pu s'imaginer que le pauvre enfant qu'elle avait délaissé, maltraité, pût un jour captiver l'attention générale par l'élévation de son intelligence, par le *on ne sait quoi* qui émotionne, charme et sympathise. Pour la première fois, peut-être, cette mère éprouva comme un fugitif sentiment de regret. Comparant involontairement son Julien à René, elle reconnut ce dernier bien supérieur à son frère. Elle avait vu Julien ne trouvant pas dans son esprit inculte et vide une seule parole pour se mêler à ce combat intellectuel, qui avait eu pour point de départ de hautes questions philosophiques et sociales ; elle l'avait vu comme anéanti, écrasé sous la chaleureuse éloquence de son frère, de l'*infirme,* comme elle l'avait longtemps nommé.

— Eh bien ! que penses-tu de René ? dit-elle à Julien quand ils furent seuls.

— J'avoue qu'il m'a surpris, dit Julien. Quel feu

dans ses regards, quelle fierté dans sa parole, quelle instruction il a déployée! Où diable cet avorton a-t-il pris tout cela?

— Ah! fit la mère, il s'instruisait pendant que tu allais au dehors chercher des distractions.

— C'est possible, fit Julien. Je ne l'avais jamais regardé comme je l'ai fait tantôt. Son visage était animé, coloré, lui, si pâle d'habitude; ses mouvements étaient gracieux. C'est vraiment un beau jeune homme que monsieur mon frère.

— Comme il a changé d'allure, dit la mère toute songeuse.

Ni l'un ni l'autre ne comprenaient que l'affection, les soins de tous les moments, les doux encouragements du cœur, peuvent opérer des miracles, faire éclore des pensées dans un esprit affaissé et malade, et réagir par une corrélation toute naturelle, jusque sur la constitution physique. Ils ne savaient pas toutes ces choses, qui émanent du domaine du cœur : ils commettaient ainsi chaque jour un meurtre, sans même se douter de la responsabilité grave dont leur conscience se chargeait.

Que de gens tuent ainsi moralement, dans la so-

ciété et dans le foyer domestique, de pauvres patients, et cela sans que l'on s'en préoccupe, sans que la loi puisse faire justice de ces attentats qu'on dit innocents. Mais poursuivons.

M. de Fournay venait assez fréquemment chez Yvonne; chaque jour il découvrait en cette jeune fille des qualités de cœur qui la lui rendaient plus chère. Il s'était, relativement à son amour, imposé le plus profond silence; de telle sorte qu'Yvonne pouvait supposer, pouvait croire, qu'après son refus formel à Marseille, M. de Fournay avait banni de son cœur un sentiment non partagé, et qu'il avait été assez noble, assez généreux pour remplacer l'amour par une franche et cordiale amitié; amitié qui lui parut précieuse et désirable venant d'un homme aussi supérieur que l'était le jeune baron. Mue par cette pensée, Yvonne l'accueillait toujours avec cette aisance, cet adorable abandon de pensées et de paroles qui la faisaient si charmante et si différente de la plupart des femmes, qui distillent et alambiquent tout ce qui sort de leurs lèvres.

Un jour qu'ils étaient seuls à causer, Yvonne amena la conversation sur René et parla avec en-

thousiasme de son talent de sculpteur. Elle lui fit remarquer la statuette, premier travail du jeune artiste, qui ornait la console du salon. M. de Fournay l'apprécia à sa juste valeur.

— Il est fâcheux, dit-il en s'asseyant auprès d'Yvonne, que votre jeune parent vive ainsi dans une retraite profonde. Il faut à celui qui cultive les arts et qui veut acquérir un nom, le grand jour de la publicité. N'y avez-vous pas songé? interrogea-t-il.

— Ah! bien certainement, répondit la jeune fille. Je veux attirer dans son atelier, où sont déjà rangés en bataille des sujets de grand prix, des connaisseurs, des marchands, et...

— Ce n'est pas tout, reprit le baron. Il lui faut encore le concours de la presse, les fanfares et les grelots, le bruit, les mille voix retentissantes des journaux le proclamant un Puget, un Pradier. Que de réputations ont été faites ainsi par le bruit, l'intrigue et la réclame à de pitoyables écrivains, barbouilleurs de papier, à de médiocres artistes; et combien d'hommes de génie sont morts dans l'obscurité et la misère! Ceux-là, certes, profes-

saient trop d'indépendance, ou dans leur naïveté d'artiste croyaient à la justice humaine.

— Tout cela est fort triste, dit Yvonne.

— Cela n'en existe pas moins. Heureusement que la postérité fait justice de toutes ces renommées usurpées ; elle fait revivre le génie méconnu, et jette dans un profond oubli la médiocrité qui n'a brillé que le temps qu'a duré son intrigue.

Ils en étaient là de leur conversation, quand subitement la porte du salon fut ouverte et René apparut.

A la vue de celui qu'il considérait comme son rival, causant familièrement avec sa cousine, il faillit perdre tout son sang-froid. Il balbutia :

— Pardon... je suis... je vous laisse... je ne veux pas interrompre votre entretien.

— Nous parlions de vous, René cher, dit Yvonne avec aisance, sans paraître remarquer l'altération des traits de son cousin. Approchez donc...

A cette injonction formelle, René dut obéir. Il salua M. de Fournay et s'assit.

— René, dit aussitôt la jeune fille, je désire que vous formiez avec M. de Fournay une amitié solide ;

vous me semblez dignes tous les deux de vous comprendre et de vous aimer. Voyons, acheva-t-elle avec un de ces sourires auxquels il était impossible de ne pas se rendre, voyons, que vos deux nobles et loyales mains s'étreignent devant moi, et cimentent entre vous une affection durable.

— De tout mon cœur, fit M. de Fournay, en se rapprochant de René. Cher artiste, votre main...

René la donna. Mais cette main était froide, contractée et ne répondit que faiblement à la chaleureuse pression de M. de Fournay.

On parla ensuite de poésie, d'art, de sculpture et M. de Fournay prit congé en se disant : Ce René m'a semblé singulier. Quelle froideur pour moi! Allons! je ne lui suis nullement sympathique...

De son côté, René crut que si Yvonne avait insisté pour qu'il s'établît entre M. de Fournay et lui des liaisons d'amitié, c'était qu'elle préparait au mari de son choix l'affection d'un parent. Il s'en alarma, s'en irrita et son travail fut négligé. Il n'y apportait plus aucune ardeur, aucun enthousiasme; la meilleure partie de ses journées se passait à soupirer, à rêver, à s'accuser, à se maudire, et un jour que

M. Roussel l'interrogeait et le grondait doucement de sa paresse et de sa défaillance, René ne trouva d'autre raison à lui donner que celle-ci :

— A quoi me mènera ce travail?

L'ami d'Yvonne eut alors la perception de ce qui se passait dans ce jeune cœur.

— Pauvre enfant, pensa-t-il, en lui faisant une nouvelle vie, en l'arrachant à l'obscurité et au découragement, n'aurions-nous travaillé qu'à lui onvrir une nouvelle voie de souffrances?

M. Roussel était certain qu'Yvonne n'avait point d'amour pour René.

Les choses en étaient là. Les semaines se succédaient sans apporter aucun changement dans la situation de tous ces personnages mis en scène par nous, quand un soir qu'ils étaient réunis en famille, une lettre fut remise à Yvonne, qui en prit aussitôt connaissance. Tout en lisant ce papier, une émotion étrange, douloureuse, s'empara d'elle.

— O ciel! s'écria la jeune fille, est-ce bien possible? je suis ruinée!

Elle s'affaissa dans son fauteuil; ses mains se

joignirent avec désespoir ; elle était atterrée, pâle et frémissante.

M. Roussel saisit la lettre tombée sur le parquet, et, non moins ému, non moins troublé que sa jeune amie, il la tenait, hésitant d'en lire le contenu.

— Lisez, ami cher, dit Yvonne d'une voix pleine de sanglots contenus.

— C'est de M. Dangel, fit M. Roussel. Et il lut à haute voix :

« Chère enfant, écrivait le négociant de Marseille, réunissez toutes vos forces, tout votre courage. Les vaisseaux chargés de vos richesses ont péri.

» Vous êtes ruinée, chère fille. Il ne vous reste de fortune qu'une somme assez mince, dont je vous servirai l'intérêt.

» Vous voilà dans une situation, hélas ! bien voisine de la pauvreté, je m'en afflige pour vous. Cependant ma maison vous est ouverte : vous y serez reçue avec joie, avec l'affection que vous méritez. Toutefois, si vous persistiez à vouloir rester à Paris, auprès d'une tante qui vous aime, je n'en doute pas, M. Roussel, lui, trouvera un refuge près de

moi, et un emploi dans mes bureaux qui lui permettra de vous êtes utile.

» Ma femme réclame vos deux mulâtresses, qu'elle a su apprécier. Quant à Mamie, elle vous est indispensable, gardez-la près de vous. »

Suivaient les consolations et les encouragements du digne homme. Il terminait en disant : « Allons, chère fille, appelez à votre secours cette énergie et cette force de caractère que je vous connais et qui ne vous ont jamais fait défaut. Vous en avez grand besoin au temps du malheur. »

Un coup de foudre éclatant soudain au milieu du salon n'eût assurément pas porté plus de stupeur dans tous les esprits que la nouvelle inopinée de cette ruine. Il eût été curieux d'observer les diverses nuances de toutes ces physionomies. Celle de madame Dalbert exprima la joie, puis aussitôt elle se rembrunit d'une douleur simulée. Julien ouvrait bêtement ses yeux, et ressemblait à l'homme qui tombant d'un toit sur un lit bien douillet, bien moelleux, ne se sent aucun mal, se tâte et reconnaît avec bonheur l'absence de toute fracture. Pour René, disons-le à la honte des amoureux, sa première

impression lui fut douce : Yvonne pauvre était, ce lui semblait, plus proche de lui ; mais cette impression toute égoïste fut aussitôt remplacée par un chagrin réel, profond. Il s'approcha de sa cousine, se pencha sur elle et lui dit avec cet accent pénétré du cœur :

— Chère, bien chère sœur, — il prit ses mains dans les siennes — qui pourrait donc vous rendre ce bien-être à jamais perdu?

— Vous!... dit Yvonne à voix basse.

— Moi!... fit-il.

— Oui, cher frère, vous seul!

La soirée s'acheva tristement. La tête penchée sur sa poitrine, la jeune fille ressemblait à une fleur dont la tige est brisée ; la main dans celle de M. Roussel, elle ne proférait aucune parole.

Madame Dalbert se leva la première.

— Chère nièce, dit-elle, il vous faut en effet du courage ; en ce moment vous avez besoin de calme et de repos ; nous allons vous laisser avec votre ami.

Yvonne inclina la tête en signe d'acquiescement et d'adieu.

Il n'y a rien, ceci est connu, comme le malheur, si ce n'est peut-être la mort, pour mettre la vérité au grand jour. La pauvreté, c'est un crible qui sépare le bon sentiment du mauvais : d'une inexorable main, elle détache aussi le masque du visage de tous ceux qui nous avaient trompé et souri au temps de la prospérité. Heureux est celui ou celle qui, au milieu de cette tourbe de flatteurs qui l'encensaient, peut compter, peut reconnaître un ami, un seul, alors qu'il devient malheureux. . .

Tandis que madame Dalbert en se retirant chez elle, ce soir-là, disait à Julien :

— Elle est ruinée, cette folle qui ne sait rien faire de ses dix doigts !... Tant mieux. Me voilà vengée de son refus de t'épouser. Ah ! elle est pauvre à son tour !...

Julien ripostait :

— Je l'ai échappé belle. J'aurais été bien attrapé, si elle m'avait pris au mot.

René, de son côté, sentait bruire à ses oreilles et retentir dans son cœur ce *vous*, que lui avait dans sa détresse jeté Yvonne ; ce *vous* magique lui ouvrait un monde d'espérance.

— Ah! chère âme adorée, disait le jeune sculpteur en se promenant à grands pas dans sa chambre, je ne tromperai pas ta noble confiance, je travaillerai pour toi. Arrière les défaillances, les désespoirs lâches, les stupides découragements. Me voilà un homme; j'en accomplirai tous les devoirs sacrés. Ah! l'avenir!... il est à moi! il est à moi!...

Le lendemain de ce jour où Yvonne avait été foudroyée de sa ruine, il était matin encore, elle était dans sa chambre à coucher et Mamie lui prodiguait toutes ses tendresses, lui offrait des consolations en mêlant ses larmes à ses larmes, quand tout à coup madame Dalbert entra. Mamie s'éloigna aussitôt.

— Comment avez-vous passé la nuit? dit-elle à Yvonne en prenant place à ses côtés.

— Fort mal, dit la jeune fille, je n'ai pu clore les yeux.

— Il en a été de même pour moi, fit la tante.

— Ah! ma chère tante, vous êtes bonne. Merci de cet intérêt, dit la jeune créole.

— Qu'allez-vous faire? dit madame Dalbert après un instant de pénible silence. Qu'allez-vous devenir?

— Eh! le sais-je? fit la jeune fille découragée. Dieu fera de moi ce qu'il voudra.

— Dieu... c'est très-bien. Mais il faut s'aider pour qu'il nous aide. Vous allez sans doute retourner chez M. Dangel; il vous offre l'hospitalité?

— Je n'en ferai rien, dit résolûment Yvonne. J'aime Paris, et j'y resterai.

— Mais à Paris, observa madame Dalbert, il est difficile d'y vivre sans fortune, et quand on est jeune et jolie comme vous l'êtes, on y trouve des piéges que je vous conseille d'éviter...

Yvonne ne répliqua pas, et madame Dalbert continua d'une manière brutale :

— Si je vous dis toutes ces choses, c'est que moi-même je suis à bout de ressources, et que je dois vous avouer qu'il me serait impossible de vous garder plus longtemps près de moi.

Yvonne ouvrait les lèvres pour répondre.

— Laissez-moi tout vous dire, laissez-moi achever ma pénible confidence. Cet appartement que vous occupez excède par sa location mes revenus si bornés. Écoutez donc, il faut après tout songer à son intérêt. Je ne puis continuer à faire ces dépenses

excessives. Depuis six mois environ que vous êtes chez moi, j'ai tiré des sommes énormes de mon coffre-fort, sans compter l'argent employé à meubler cet appartement.

— A combien, ma tante, dit enfin Yvonne, évaluez-vous en chiffre total les sommes distraites à mon profit?

Il y avait tant de résolution, tant de noble dignité, tant de fierté enfin dans le regard de la jeune créole, que madame Dalbert baissa les yeux; elle hésitait à répondre.

— Parlez donc, ma tante, fit Yvonne avec une impatience marquée.

— Mais, cent mille francs peut-être, osa-t-elle articuler.

— Je possède des voitures, des chevaux, des bijoux d'un grand prix, dit Yvonne; tout sera vendu en peu de jours. Cette somme vous sera comptée et je quitterai cette maison. Vous voilà bien rassurée, n'est-ce pas?... Et maintenant, ajouta-t-elle, il n'y a plus ni tante, ni nièce; il y a deux femmes, la créancière et la débitrice, et, comme celle-ci a besoin d'être seule, elle prie humblement la créancière de

la laisser. Elle avait proféré ces mots avec une véhémence qui lui était si peu ordinaire que madame Dalbert semblait clouée au parquet; froissée dans ses sentiments et sa délicatesse, Yvonne hors d'elle-même s'élança dans son salon en refermant la porte sur elle.

VIII

UN ARTISTE. — AMOUR CACHÉ. — MADAME JUANITA D'ALVARÈS

Dans la rue de l'Ouest, il existe une maison de deux étages seulement, isolée de toutes les autres : cette maison semble se désigner à l'attention du passant ou du promeneur par une construction hardie, par le relief de son architecture et le charme tout particulier de sa situation. Les fenêtres de la principale façade ont jour sur le vaste jardin du Luxembourg, tandis que des fenêtres opposées le regard peut embrasser à la fois les plaines verdoyantes de Montrouge, de Montparnasse, de

Vaugirard et le joli hameau de Plaisance, et suivre dans toutes ses capricieuses sinuosités le chemin de fer de la rive gauche de Paris à Versailles.

Un jardin, dépendant de cette maison, ajoute un attrait particulier à tous ces avantages énumérés; car, au printemps, de grands arbres, des acacias, des tilleuls et des châtaigniers balancent leur feuillage vert, leurs panaches fleuris, et viennent parfois comme des curieux ou des indiscrets, quand on y songe le moins, présenter leurs têtes embaumées jusque dans les appartements.

Ainsi, de tous côtés la verdure, le doux bruissement des feuilles, le soleil, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, et cela au milieu de Paris.

On était dans ce suave et radieux mois de mai, qui est aux saisons ce que la jeunesse est dans la vie de l'homme. Il était cinq heures de l'après-midi, et, dans une chambre au deuxième étage de cette maison, se trouvait seule une jeune fille. Elle était vêtue avec une simplicité toute bourgeoise ; un peignoir de percale rose l'enveloppait, sans réussir, néanmoins, à cacher la grâce virginale de sa taille; les boucles soyeuses et frissonnantes de sa belle

chevelure noire étaient retenues sans art, sans coquetterie, par un simple peigne d'écaille ; des babouches vertes étreignaient ses pieds délicats et mignons.

L'ameublement de la chambre était en rapport avec le peu de fortune sans doute de cette adorable jeune fille, idéale figure qu'aurait aimée Greuze : un lit, une commode, un canapé, un guéridon couvert de livres sur lesquels se parait une corbeille à ouvrage. C'était modeste en vérité, mais tout cela était frais, propre, luisant ; et, tel qu'il était, à coup sûr ce logement eût excité l'envie d'un artiste, d'un poëte, de celui qui aime à rêver et se complaît bien plus à vivre dans le monde intérieur qu'à se mêler aux agitations perpétuelles et enfiévrées de la société.

Cette jeune fille, à l'instant où nous la prenons, paraissait sous la suprême émotion d'une attente anxieuse. Elle marchait à grands pas dans sa chambre ; elle allait et venait ; puis, en d'autres instants, prenait place près d'une croisée, prêtant l'oreille aux petits cris des oiseaux qui se poursuivaient dans les cimes des arbres du Luxembourg ; puis, agitée, se levait encore, regardait dans la rue,

interrogeait sa montre, suspendue à son cou par un ruban noir :

— Cinq heures et demie !... Il ne viendra donc pas ce soir, dit-elle une fois en tapant le parquet de ses petits pieds mutins. — Comme je l'aime !.... Mon Dieu, comme je l'aime !

Enfin, des pas précipités se firent entendre dans l'escalier, la porte s'ouvrit doucement, et un beau jeune homme, aux allures fières et dégagées, accourut vers cette jeune fille. Chose étrange ! au même instant le visage de cette adorable enfant n'offrit plus que les apparences trompeuses d'une calme amitié et d'une tranquillité d'esprit qui eût mis à cent lieues de deviner ce qui se passait dans le fond de ce jeune cœur.

On a déjà compris que cette jeune fille est Yvonne et que le jeune homme n'est autre que René.

— J'étais impatient de vous voir, chère sœur, dit le sculpteur en enveloppant sa cousine de toute son âme, passée dans ses regards. Depuis hier, c'est en vérité trop long... comment avez-vous passé toutes ces heures dans la solitude?

— J'ai lu, j'ai pensé, dit Yvonne. Je ne sais ce

que c'est que l'ennui. — Et vos travaux, cher frère?

—C'est merveilleux, dit René. Tous les journaux s'occupent de moi; ils exaltent mon talent. Je ne pourrai bientôt plus suffire aux commandes qui me sont faites; on m'enlève des œuvres à peine sorties de mon ciseau. Le ministre des Travaux publics m'a choisi pour les bas-reliefs d'un monument. Les marchands sont à mes trousses; des femmes, des marquises me harcèlent pour leurs statuettes. Quelle vogue!... je ne puis revenir de mon étonnement....

— Étonnez-vous donc alors de votre mérite, dit en souriant Yvonne. Suis-je un excellent prophète, René?

— Vous êtes plus qu'un prophète, ma chère cousine, vous êtes mon bon ange

— Flatteur! dit-elle.

— Flatteur! quand j'ose à peine vous exprimer ce que j'éprouve d'admiration et de reconnaissance! N'est-ce pas vous seule qui d'un doigt m'avez ouvert la porte de la vie, et.....

— Allons, me voilà transformée en Aurore, qui, de ses doigts de rose, etc. Voyons, René

cher, parlons d'autre chose, fit Yvonne en riant.

— Oui, parlons de moi, ma cousine. Si vous saviez ce que je souffre. Tenez, au milieu de mes occupations, je songe — et cette pensée m'est amère — qu'il me faudra bien longtemps avant que mon ciseau puisse vous assurer une existence à peu près semblable à celle que vous avez perdue, si j'y parviens, toutefois.

— Eh bien! René, jamais, je vous le jure, je ne fus plus heureuse que je ne le suis maintenant. J'ai souvent désiré d'être pauvre; j'ai souvent envié le sort de la grisette, qui place son bonheur dans un pot de réséda, dans une cage renfermant un oiseau, et qui, semblable aux moineaux du ciel, a son gîte sous les toits.

— Tout ceci, Yvonne, ma chère, reprit René non convaincu, tout ceci est charmant en poésie; mais les privations que vous vous imposez, qui détruisent peut-être votre santé, tout cela me fait à moi une plaie dans le cœur.

— Enfant incrédule, dit Yvonne en souriant doucement, et le sac d'argent que vous m'avez apporté hier au soir? cela n'est point de la poésie, j'espère?

—Belle misère, fit René avec dédain : cinq mille francs !

— Ils me sont précieux, à moi.. .

— Et puis, interrompit René, laissez-moi me plaindre encore ; vous m'empêchez de vous voir plus de deux heures par jour. C'est une cruauté, vraiment.

— C'est pour vous exciter au travail, dont nous avons besoin tous deux. Me blâmez-vous de cela?

— Si encore je savais M. Roussel près de vous, je serais moins préoccupé, moins inquiet.

— Ses lettres peuplent ma solitude.

— En recevez-vous souvent ?

—Tous les jours.

Il se fit un silence.

—Voyez-vous quelquefois M. de Fournay ? dit tout à coup René, paraissant faire un effort pour parler. Il est heureux ; il a le temps, lui, ses moments sont libres, et il en profite, n'est-ce pas?

— Depuis trois mois que je suis seule, il n'est venu que deux fois. Ce n'est pas trop, ce me semble.

— Le trouvez-vous? fit René, qui devint subitement pâle.

— C'est un véritable ami, fit Yvonne.

René étouffa un soupir.

— Avez-vous revu votre mère, dit Yvonne, pour donner un autre cours à la conversation.

— Je lui suis si indifférent qu'elle ne doit point s'apercevoir de mon absence. Ah! tenez, chère Yvonne, je veux vous avouer comme un pénitent au confesseur tout ce que je ressens à l'endroit de ma mère. Eh bien! il s'élève quelquefois au fond de mon cœur quelque chose pour elle qui ressemble à de la haine.

— René! René! dit Yvonne avec reproche.

— Oh! je lui ai pardonné ses mépris, ses injustices envers moi; mais vous affliger, vous!... vous traiter comme elle l'a fait! oh! cette tache dans sa vie, elle ne pourra jamais s'en laver à mes yeux.

— Le temps est là pour tout niveler, dit Yvonne.

— Jamais!... Mais tenez, Yvonne chère, je vous dirai ce que vous m'avez dit tantôt : Parlons d'autre chose. Voyez, le ciel est bleu, la brise printanière a rafraîchi l'air, les oiseaux ramagent sur la cime des arbres. Voulez-vous accepter mon bras? Une promenade dans le jardin du Luxembourg vous fera du bien. Dites, chère sœur, le voulez-vous?

— Pas aujourd'hui, dit la jeune créole; j'ai des lettres à écrire.

— Toujours des refus !... fit René avec un peu d'humeur. Eh bien! plus tard je reviendrai; mon logement est à côté du vôtre, consentez donc!

— Non, demain, cher René. Je ne le puis vraiment pas ce soir. N'insistez pas, je vous en prie.

— J'obéis, dit René, en laissant s'échapper de sa poitrine quelques soupirs longtemps contenus.

— Voilà deux heures que nous causons, dit Yvonne; vos moments sont précieux, René. — Et elle lui tendit sa main, que celui-ci porta à ses lèvres.

Puis, faisant un effort suprême, il s'éloigna précipitamment.

On a trop écrit dans les romans, on a trop parlé de l'amour éclos par un seul regard. Cet amour-là est tout simplement un amour d'imagination. Cet amour né d'un regard s'éteint, quand la première illusion s'en va; et les deux amants demeurent interdits, frappés de la pauvreté d'un tel sentiment qu'a fait éclore une sorte de fascination ; c'est un feu qui a tout dévoré en un instant, ne laissant dans leurs cœurs que des cendres.

Mais l'amour qui naît peu à peu, qui s'appuie, faible qu'il est d'abord, sur l'entente des cœurs, qui s'infiltre goutte à goutte, comme une rosée céleste, dans les profondeurs de l'âme, qui s'inocule petit à petit, moments par moments, jour par jour; l'amour qui devient, à l'insu de celui qui l'éprouve, un besoin de sa vie, une condition pour vivre; l'amour qui arrive ainsi, appuyé sur sa raison d'être, sur d'immuables communautés de pensées et de sympathies, l'amour ainsi venu, c'est l'amour véritable ; il commence ici-bas tout lentement, il grandit et se fortifie par l'habitude ; il continue toute la vie et va s'achevant dans le ciel, si cette fin n'est pas plutôt un commencement plus distinct et plus lumineux.

Yvonne et René s'étaient aimés de la sorte. L'amour s'était glissé dans leurs jeunes cœurs peu à peu; et, à l'instant où nous les prenons tous deux, cet amour avait atteint ses plus sublimes hauteurs ; il avait pris tout le caractère d'une passion irrésistible, indomptable. C'en était fait d'eux : ils étaient liés pour toujours l'un à l'autre.

Longtemps la jeune créole repoussa l'idée que le sentiment qu'elle éprouvait pour son cousin pût être

autre chose que de l'amitié, un tendre attachement de la mère pour son fils, attachement chaste et pur, dépouillé de tout égoïsme.

Mais le jour que l'ayant trouvée seule avec M. de Fournay, René ne put cacher ni sa pâleur ni son trouble, Yvonne comprit soudain qu'elle était aimée. Cette révélation subite l'éclaira sur ses propres sentiments à elle.

Mais pour ce cœur défiant, curieux, raisonneur, passionné, ce n'était pas assez d'être aimée comme l'aimait René : il lui fallait des garanties plus certaines d'un sentiment inviolable ; il fallait un cœur qui eût résisté à toutes les tentations du monde, à toutes les grandeurs. Elle voulut que ce jeune inexpérimenté, qui n'avait vu jusqu'alors en elle qu'une cousine à laquelle il devait de vivre, et qu'il aimait peut-être parce qu'il n'avait pu encore la comparer à une autre femme ; elle voulut que ce jeune inexpérimenté, disons-nous, marchât seul dans la vie, qu'il s'épurât au creuset des séductions du monde, qu'il devînt enfin l'idéal de son cœur, l'homme qu'elle avait vu passer dans ses rêves de jeune fille.

Dès lors elle imposa silence à ses sentiments se-

crets, si bien que rien ne transpira au dehors. Elle ferma ses lèvres, et se voila d'indifférence comme on couvre de cendres un ardent brasier; et elle attendit avec un calme apparent l'instant, s'il arrivait jamais, où elle pût dire à René : — « Je t'aime, je suis à toi pour la vie. »

La pauvreté arriva. Elle l'accepta presque joyeusement, car elle lui permettrait plus tard de supposer que si René, artiste, le front couronné de gloire, René plus riche qu'elle, persistait dans son amour, c'est que René n'aimait en elle qu'elle-même, et alors...

Son imagination lui faisait entrevoir un monde de délices, où ils se confondaient tous deux dans un enivrement de félicités, qu'aucune langue humaine ne pourrait traduire. Et elle attendait.

Laissons Yvonne dans sa chambre, seule avec Mamie, ne vivant guère que pendant les deux heures accordées à René pour la venir voir, et voyons ce que René fait dans son atelier.

Si la perte de ses richesses avait fait autour d'Yvonne place vide d'amis et de flatteurs, un changement de situation, un commencement de prospé-

rité et de gloire étaient la glu qui attirait vers René, si longtemps négligé, oublié, une foule d'oisifs, compagnons d'études, amis de collége, comme on est convenu d'appeler ceux mêmes qui, dans le monde, deviennent quelquefois des ennemis intimes. L'atelier de René ne désemplissait pas d'indifférents, qui revendiquaient hautement leur ancien titre d'amis, pour encenser le jeune sculpteur, qui était en train de prendre place dans la célébrité, oubliant qu'ils avaient appelé ce même René : Ésope ; ils s'émerveillaient de ses succès et ne tarissaient pas en éloges flatteurs dont René n'était pas toujours dupe. Julien même avait suivi ces amis communs, et ne se gênait pas pour fumer et étaler son inutilité dans l'atelier de son frère, espérant peut-être qu'un rayon de la gloire qu'il attachait au nom de Dalbert pourrait le grandir à son tour. René l'accueillait avec bonté ; cette amitié qu'il lui supposait, bien que tardive, ne laissait pas que de lui être douce. Il en était venu à le plaindre bien plus qu'à le blâmer. D'ailleurs, tout au présent, tout à l'amour, fleur céleste, épanouie, dont il retenait les parfums embaumés dans son cœur, tout au travail,

il oubliait le passé, et marchait d'un pas ferme et résolu vers l'avenir. L'avenir, pour René, c'était Yvonne.

Un jour qu'il était seul dans son atelier, attendant l'heure bénie où il se rendait chez sa bien-aimée, que les minutes s'écoulaient pour lui avec la lenteur des siècles, la porte de la chambre s'ouvrit : M. de Fournay était devant lui.

Il s'approcha de René.

— Cher artiste, lui dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler, je suis charmé de vous trouver seul, les choses dont j'ai à vous entretenir exigeant le mystère.

René se troubla.

— Vous avez à me parler, fit-il en essuyant ses mains entachées d'argile.

— Oui, dit le baron en s'asseyant auprès de René, qui venait de faire rouler deux fauteuils. Oui, j'ai à vous entretenir de votre cousine, de mademoiselle Dalbert.

— D'Yvonne? dit machinalement le sculpteur, qui sentit un frisson parcourir son corps.

— Oui, d'elle. Si M. Roussel était à Paris, c'est lui

que j'eusse chargé de plaider ma cause. En son absence, je ne vois que vous, qui êtes son parent.

René comprit. Son cœur tressaillit douloureusement dans sa poitrine.

— Que voulez-vous de moi, monsieur le baron?

— Je vais arriver vite au fait, pour ne point abuser de vos instants. Je l'aime, dit M. de Fournay; je l'aime depuis le premier jour que j'eus le bonheur de la voir à Marseille, je l'aime éperdument.

René eut la tentation d'étrangler le baron, qui continua d'une voix à peine intelligible.

— Je l'aime, et pour la seconde fois je demande la main de votre cousine. Ah! puissé-je n'être point refusé comme la première! J'espère donc en vous, cher artiste, pour la décider à devenir ma femme.

— Moi! fit René.

— Oui, vous, très-cher ami. Je sais la tendresse de sœur qu'elle a pour vous. Quel meilleur avocat pourrais-je choisir?

René gardait le silence.

— Vous ne dites rien?

— Que voulez-vous que je vous dise?

— Voyez-vous un obstacle? Ah! dites! fit le baron.

— Vous parlez d'obstacles, vous ! d'impossibilités ? Est-ce que vous ne les briseriez pas ? Vous êtes riche, très-riche, je crois. Vous avez une taille élégante, un beau visage... Un obstacle ! allons donc... le succès vous attend. — Comptez-y, monsieur de Fournay, je parlerai aujourd'hui même.

— Merci ! merci ! dit le baron en serrant la main de l'artiste.

René était sur la croix. Tout son sang avait reflué vers son cœur ; sur ses lèvres pâles, frémissantes, glissait un sourire amer, railleur. Mais M. de Fournay, tout à son amour, tout à ses espérances, ne remarqua rien. Il se leva.

— Je me repose donc sur vous, très-cher, dit le baron en s'apprêtant pour sortir. Je reviendrai ce soir pour connaître le sort qui m'est réservé : la vie ou la mort.

— Oui, murmura René, se faisant l'écho de son propre cœur, à lui : la vie ou la mort !... Comptez sur moi.

Le baron s'éloigna, tandis que René tomba dans un fauteuil, et que des torrents de pleurs couvrirent son visage, qui avait la blancheur d'un suaire.

Il est dans l'existence d'un honnête homme de ces heures suprêmes, décisives, où la conscience et l'honneur parviennent à éteindre, à étouffer tous les intérêts les plus chers. Notre artiste en était arrivé là. La veille n'avait-il point dit à Yvonne qu'il souffrait en songeant aux privations que lui faisait subir son misérable état de fortune ; fallait-il livrer cette existence adorée aux chances des éventualités de son travail à lui? Il sentait qu'il y aurait lâcheté, ingratitude à le désirer, à le vouloir. Yvonne, d'ailleurs, pourrait-elle jamais reporter sur lui, René, d'autres sentiments que ceux d'une sœur pour son frère? Il ne le croyait pas. C'était chose inadmissible ; c'était insensé de s'arrêter seulement à cette pensée, et quand la fortune s'offrait inespérément à elle ; quand la considération et toutes les satisfactions qui découlent d'une haute position dans le monde lui arrivaient à la fois, fallait-il donc qu'elle repoussât tout cela du pied? Et pourquoi? et pour qui?... Pour lui!

C'était impossible. Yvonne accepterait tout. Mais lui, il serait perdu... il ne pourrait la revoir.

A ces pensées, René se sentait mourir. Son visage était noyé de larmes âcres et amères.

— Ah ! dit-il, voyons, il est temps de marcher au supplice en accomplissant mon devoir. Puis tout sera dit : *Consummatum est*. Je quitterai cette affreuse vie, où un seul jour une lumière aura brillé à mes yeux pour s'éteindre aussitôt. Eh ! que me fait la gloire ? Sans elle, sans Yvonne, la gloire ! c'est une fumée comme celle de mon cigare ; je n'en fais pas plus de cas. C'était pour elle que je travaillais, pour mon idole, mon soleil, ma vie, ma chère adorée... O Dieu ! aurai-je la force de lui dire : « Épousez le baron. » Moi ! moi ! prononcer cette chose !... J'ai peur de mourir en la disant !... Eh bien ! après tout, tant mieux, si je meurs sous son regard béni, divin. Peut-être qu'elle me donnera un regret, une larme ! Ma vie s'éteindra dans la joie. — Allons, cinq heures vont sonner. Je vais la voir... lui dire... Mon Dieu, laissez-moi le courage d'accomplir cette tâche... et puis, et puis...

Et René, bouleversé, dans une hâte fiévreuse, remplaça sa blouse par sa redingote, prit son chapeau, mit ses gants tout de travers et sortit.

Il longeait la rue de l'Ouest comme passe une tempête, en heurtant, bousculant tout le monde qui

lui barrait son chemin ; il s'étonnait de l'impassibilité du visage de ceux qui le regardaient; il lui semblait que chacun devait deviner, compatir aux souffrances aiguës qu'il endurait.

Il arriva ainsi chez Yvonne, pâle, défait, les traits renversés. On eût dit qu'il venait d'être témoin d'un cataclysme universel, qu'il en était épouvanté. Il tomba épuisé sur un siége.

— Que vous est-il donc arrivé ? Qu'avez-vous? s'écria Yvonne, épouvantée elle-même de l'état de René. Oh ! parlez donc ! Parlez vite !

— Ce n'est rien, articula-t-il, honteux de cette faiblesse. Chère sœur, ne faites donc pas attention à moi ; ne vous alarmez surtout pas, quand le bonheur vient à vous !

— A moi ! que dites-vous ?... En tout cas, fit-elle en s'efforçant de sourire, sous l'aspect de son messager, ce bonheur ne semble pas très-réjouissant. Mais qu'avez-vous donc, René ?

— Mon Dieu ! pas grand'chose, dit-il en faisant un effort surhumain.

— Mais quoi, enfin? Parlez, je le veux.

— Eh bien ! je viens remplir une commission près de vous.

— De la part?...

— De M. de Fournay, de votre adorateur.

— Que me veut-il ?

— Que vous deveniez sa femme. — Je vous y engage, proféra René.

— Vous m'y engagez, vous, René ?

— Oui, moi, votre cousin, votre seul ami. Je mets votre main dans sa main, et je vous dis : « Soyez heureuse. »

Yvonne éclata de rire : — Vous voilà transformé en père de mélodrame, dit-elle.

René considéra la jeune fille avec des yeux effarés, hagards, ne comprenant rien à cette étrange gaieté.

Un silence se fit. Ce fut Yvonne qui le rompit.

— Mais je n'aime pas M. de Fournay, dit-elle. J'ai refusé l'honneur de lui appartenir quand j'étais riche ; maintenant que je suis pauvre, mes sentiments ne sont point changés. Il ne serait point délicat, d'ailleurs, d'accepter aujourd'hui. Je refuse, je refuse.

René ressemblait à un noyé tiré de l'eau. Il respira largement.

La jeune fille reprit :

— C'est une noble et généreuse nature, en vérité, que la sienne. Pour lui adoucir cette nouvelle déception, je veux le voir; priez-le, René, de venir chercher lui-même ma réponse. Et maintenant, mon ami, ne gaspillons pas nos deux heures à parler de M. de Fournay.

Ces deux heures parurent seulement deux minutes à nos deux amoureux. Et le soir même de ce jour, prévenu par René, M. de Fournay, ivre d'espérance et d'amour, se présenta chez Yvonne. La jeune fille l'accueillit avec affection, se plaça près de lui. Longtemps tous les deux ils s'entretinrent avec feu, à voix basse. On ne peut savoir ce que la jeune fille lui dit; mais, ce qui est certain, c'est que le baron sortit en donnant à Yvonne des témoignages non-équivoques de ses regrets et de son admiration. — Il s'éloigna le visage couvert de larmes en proférant ces mots : « — Ame d'élite, admirable enfant, je te perds donc pour toujours. Plus d'espoir, hélas !... » Et le soir même, il fit ses malles et se dirigea vers

l'Italie, ce refuge éternel de toutes les âmes blessées. On ne le revit plus à Paris.

Après le départ de M. de Fournay, quelques semaines s'écoulèrent pour René dans une quiétude d'esprit, dans un bonheur sans mélange d'ennuis. Un incident inattendu vint apporter un nuage dans son ciel d'azur.

Depuis quelque temps il n'était bruit dans Paris que d'une femme extraordinaire, à l'esprit original, singulier, et quelque peu romanesque. Elle occupait tous les esprits et toutes les imaginations. On la disait Espagnole ; son nom, d'ailleurs, Juanita Dalvarès l'indiquait suffisamment. Jeune, belle, immensément riche, elle se distinguait de toutes les autres femmes, et forçait l'attention à se diriger, à se fixer exclusivement sur tout ce qu'elle faisait, sur les moindres paroles sorties de ses lèvres. Elle donnait des fêtes, des bals, des raouts, des dîners somptueux. Toute l'élite parisienne, toute la fashion aristocratique avait ses entrées libres dans son hôtel, situé aux Champs-Élysées. Là, princes, ambassadeurs, ministres s'y trouvaient pêle-mêle avec les écrivains célèbres, les artistes en renom, les princes

de la critique, toute la presse ; tous ceux, enfin, qui avaient une carte de célébrité à offrir à la porte, étaient certains d'être aussitôt admis auprès de madame Juanita Dalvarès.

Les journaux ne tarissaient pas d'éloges sur cette étonnante et ravissante jeune femme, dont la réputation restait blanche et sans tache au milieu des adorations dont elle était entourée ; ses admirateurs, et ils étaient nombreux, constataient les grâces suprêmes de son esprit et de sa personne, mais aucun d'eux ne pouvait se prévaloir de la plus petite préférence, de la moindre faveur particulière. Elle joignait à la grâce qui attire, la dignité qui en impose et qui retient. Dans cet engouement universel, la mode elle-même, cette capricieuse et insaisissable figure, voulut aussi avoir sa part de cette étrange réputation : une femme élégante perdait le prestige de son bon goût, si elle ne se fût parée d'une robe à la *Juanita*, d'un chapeau à la *Dalvarès*.

C'était un enthousiasme, une fureur, une fièvre, un délire. Son nom était dans toutes les bouches ; l'air exhalait, il semblait, des parfums de la Juanita.

Il n'est point rare à Paris de voir surgir tout à

coup, dans la société, un personnage aux allures excentriques, aux façons originales. On ne sait ce qu'il est, d'où il sort; il apparaît dans le ciel parisien comme un météore, qui fait aussitôt converger vers lui tous les regards, il excite toutes les curiosités et tous les enthousiasmes de la foule. Juanita Dalvarès recueillait à son tour le bénéfice d'un tel privilége.

Souvent notre jeune sculpteur avait entendu prononcer le nom de cette femme par les flâneurs et les oisifs qui causaient dans son atelier. Absorbé comme il l'était par une pensée unique, il n'avait pas prêté la moindre attention à tout ce qu'on en disait de merveilleux.

Un jour pourtant que quelques amis communs étaient près de lui, fumant et devisant entre eux, tandis qu'il travaillait, il prêta l'oreille à ce que disait Gustave Belmont, jeune peintre de mérite, qui avait l'insigne honneur d'être reçu chez madame Dalvarès.

— Cette femme-là, disait Gustave, rendra fous d'amour tous les hommes qui la voient, qui l'approchent, qui l'entendent parler ou chanter. C'est la poésie qui a déserté les hautes régions de l'idéa-

lité pour se personnifier. Hier au soir, elle a pris des castagnettes et un tambour de basque, et nous a montré toute sa grâce espagnole dans un *boléro* qu'elle a dansé. Tudieu! qu'elle était ravissante! qu'elle était belle!

— Et tu as probablement oublié de lui parler de moi? interrompit tout à coup Julien.

— Non, très-cher; je lui ai dit que tu aspirais à l'honneur de lui être présenté. Mais, dois-je te le dire?

— Parle donc.

— Eh bien! il n'y faut plus songer. Tu es exclu à jamais de chez elle, très-cher.

— Comment?

— Elle m'a demandé ce que tu faisais. Cela voulait dire : est-il peintre, poëte, artiste enfin? Je ne sus que répondre. Il est rentier, lui dis-je. Elle fit une adorable petite moue, un sourire glissa sur ses lèvres ; elle se taisait.

— Que dois-je augurer de ce silence? lui dis-je.

— Dites à votre ami, articula-t-elle enfin, que je n'admets chez moi que les hommes qui ont une valeur intellectuelle, un rang quelconque dans les

lettres, les arts, les sciences, dans la diplomatie, enfin tout ce qui est déjà grand ou qui travaille à se grandir!... Dites-lui encore que ma porte reste fermée aux rentiers.

— J'allais insister, dire du bien de toi. Soudain le ministre des Affaires étrangères s'approcha courtoisement d'elle. Elle tourna vers moi ses ravissantes épaules et ce fut tout. Voilà, maître Julien, un refus en forme, dit Belmont en riant.

— Cette grande dame n'est point polie, fit Julien avec dépit.

— Mais j'y songe, reprit aussitôt le jeune peintre, pourquoi donc René ne se fait-il pas présenter, lui ?

— Mais, dit René, pourquoi faire ?

— Pour te poser, très-cher. Sais-tu que d'être admis dans les salons de madame Dalvarès, cela donne du relief, du chic; c'est le vernis qui donne au tableau plus de netteté, plus de brillant. Elle raffolerait de ta tête penchée, de ta pâleur,

— Merci, dit René, en donnant plus d'activité à son travail.

— Tu as tort.

— Tu ne sais donc pas que le cœur de notre statuaire est déjà pris, envahi par une passion ? fit Julien en intervenant.

— Ah ! ah ! René amoureux ! Par la sambleu ! et de qui donc ? interrogea Gustave.

— Son objet perche à l'extrémité de cette rue. .

— Julien !... fit René d'une voix pleine de colère.

— Là ! là ! calme-toi, répliqua Julien ; je ne dirai pas son nom.

— Une grisette, peut-être, fit Gustave ; pardon ! je blasphème, certes ce doit être une femme du grand monde... qui, enfin ?

— C'est un ange déchu, dit Julien, en riant bêtement.

Une tempête s'amassa sourdement dans le cœur de René. Il se contint pourtant. Mais lorsque Gustave et ses amis sortirent de l'atelier et que Julien se disposait à les suivre :

— J'ai à te parler ; reste, lui dit le sculpteur.

Les deux frères demeurés seuls, face à face, se regardèrent durant deux minutes. Les yeux de René lançaient des étincelles, des flammes. Julien fut saisi, troublé ; il baissa le front devant cet ardent regard.

— Que me veux-tu? murmura-t-il.

— Ce que je te veux! dit René d'une voix pleine d'éclat et de vibration, mais tu ne l'as donc pas deviné? Je veux te crier que tu es un misérable et un lâche!...

— René!... essaya de riposter Julien avec colère.

— Ah! je n'ai pas peur de toi. Laisse-moi te dire enfin tout ma pensée. Je le répète, tu es misérable et lâche. — Ses yeux flamboyaient.— Tu l'insulies, *elle,* et tu veux que je me taise? Non, non, cela ne sera pas. J'ai souffert, vois-tu, pendant bien longtemps vos mépris injurieux, vos ignominies envers moi; vous aviez réussi à me rendre faible, stupide et lâche. J'allais mourir sans elle, tué par vous!... J'étais perdu sans son divin secours; elle est venue, elle a fait un homme de moi et je la laisserais insulter, elle!... Et tu crois cela! Je la défendrai... Oh! tiens, j'en ai honte pour vous, quand j'y songe... Il n'y avait pas de mots assez bassement flatteurs, dont tu ne te servisses pour peindre ton admiration. C'est qu'elle était alors puissamment riche, et quand le malheur s'est appesanti sur elle, qu'avez-vous fait?... Après l'avoir adulée, odieusement exploitée, vous

l'avez indignement chassée; oui, chassée comme un chien galeux qu'on met à la porte. Oh! je rougis d'avoir votre sang dans mes veines... Et tu oses maintenant salir sa réputation?... C'est de l'infamie, cela!... Mais cela ne sera pas!... Et si jamais ce nom vénéré et béni par moi arrivait jusque sur tes lèvres impures et souillées, je te l'atteste, je te le jure, j'oublierai que mon noble père fut aussi le tien, je la vengerai. Et il prit le bras de Julien, l'étreignit dans sa main contractée par la colère, et le fit tourner dans l'atelier comme l'enfant fait bondir sa toupie.

— Et maintenant, lui dit-il en le poussant vers la porte, va-t-en... Je te chasse aussi, moi... Voilà ce que j'avais à te dire...

Julien n'avait plus la conscience de son être. Sa langue était glacée dans son palais; il n'avait pu trouver un seul mot pour répondre à René, une injure à lui rendre. Il avait été là debout, devant lui, le regardant, l'écoutant avec stupéfaction, avec une sorte d'admiration craintive; il le trouvait superbe dans sa menaçante fureur; il s'avouait tout bas qu'il avait bien quelque raison de le traiter ainsi qu'il le faisait.

C'est qu'il arrive une heure, un moment où l'homme endurci dans le vice, ou enflé par l'orgueil et la vanité, au frottement de l'homme supérieur, écoute tout étonné une voix mystérieuse, écho de Dieu, sa conscience, qui lui crie : « Cet homme vaut mieux que toi. »

Il ramassa précipitamment son chapeau, qui avait été aplati, bosselé dans cette lutte sous les pieds de René, le posa carrément sur sa tête et sortit en disant : — Diable ! diable ! voilà que l'agneau s'est fait lion.

Il se garda bien de retourner chez René.

Cependant les jours se succédaient ; le temps marchait et la réputation du sculpteur allait toujours croissant. Les marchands ne le quittaient pas. C'est que la moindre petite statuette sortie du ciseau de René Dalbert était retenue d'avance et enlevée des vitrines de leurs boutiques, et payée si largement que ces industriels n'avaient jamais vu dans les archives du commerce de si grands bénéfices réalisés sur la vogue d'un artiste. Souvent des laquais de grandes maisons venaient chez René ayant mission d'acquérir tout ce qui venait d'être achevé, et sans

demander le prix, sans marchander, ces laquais déposaient sur un meuble des sommes tellement excessives que René, modeste comme il l'était, ne les acceptait qu'avec une sorte de contrainte et d'hésitation. Le gouvernement, de son côté, ne laissait pas reposer le grand artiste : des commandes lui étaient faites et les journaux retentissaient tous les jours du mérite du jeune statuaire.

Quel étrange revirement de fortune !... René en éprouvait autant de bonheur que d'étonnement. Yvonne, de son côté, était radieuse et fière des succès de son René si cher; elle acceptait toutes les sommes qu'il lui apportait avec la même assurance, le même abandon que mettrait une sœur à recevoir les bienfaits d'un frère chéri...

Tout le temps, si rapide et si court qu'ils passaient ensemble, ils faisaient de charmants projets. Yvonne rappellerait auprès d'elle Roussel; ils habiteraient tous deux une jolie *villa*, tout près de Paris. Là, Yvonne cultiverait elle-même ses fleurs les plus aimées ; il y aurait un petit lac, tout auprès d'une verte pelouse, qu'ombrageraient des saules aux ramures pleureuses; les oiseaux chaque matin,

salueraient le réveil d'Yvonne par leurs chants joyeux, et les jours de fête, René, pour se délasser de ses travaux, viendrait par sa présence compéter tout ce bonheur.

Et les deux amants, dans ces instants-là, donnaient un libre cours aux soupirs qui gonflaient leurs cœurs. Quelquefois ils étaient tellement émus qu'ils

dans les bras l'un de l'autre. C'était Yvonne qui la première comprenait le danger de leur situation. Alors, faisant un suprême effort, elle redevenait tout à coup maîtresse d'elle-même, et reprenant le ton d'une sœur :

— Tout cela est admirable, disait-elle avec un sourire doux et charmant; mais René, mon cher, pour réaliser toutes ces belles choses, il vous fau-travailler long temps encore.

Elle regardait à sa montre :

— Nous nous sommes oubliés comme deux enfants. Il est plus que temps de partir; laissez-moi, cher frère.

Et René s'arrachait d'auprès d'Yvonne, ivre fou d'amour, et s'en allait à pas lents et mesurés en se disant :

— Mon Dieu! quand donc cette affreuse contrainte finira-t-elle?...

Un jour que René travaillait dans son atelier, il reçut une lettre du ministre, qui lui disait que le gouvernement, pour récompenser ses services et honorer son talent, le nommait chevalier de la Légion d'honneur.

Transporté de joie, ému jusqu'aux larmes, René se hâta d'attacher le petit ruban rouge à la boutonnière de son habit. Tous les honneurs, toutes les distinctions dont il était comblé, l'enivraient, non point, il faut le dire, par un sentiment d'orgueil ou de vanité satisfaits, mais bien parce que chaque faveur qu'il obtenait lui paraissait être un nouvel échelon, qu'il gravissait pour atteindre à la hauteur d'Yvonne.

Impatient, ce jour-là, de lui faire partager sa joie, il se présenta chez elle un peu plus tôt qu'à l'heure habituelle. Son teint, si pâle d'ordinaire, s'était légèrement coloré par son émotion.

— Ce ruban rouge, lui dit la jeune fille, vous sied merveilleusement, cher frère. — Et, en s'exprimant ainsi, elle se sentait fière, heureuse et aussi émue

que l'était l'artiste. Elle sut encore se contenir.

Mais qu'était-ce donc qui l'empêchait de dire à René : « Je t'aime ! » Pourquoi le séparait-elle encore ainsi de sa destinée ? Esprit singulier, esprit original, que lui fallait-il ? que voulait-elle donc ?

Nul n'aurait pu le dire sans l'accuser de témérité et de folie ; elle-même, à coup sûr, eût été fort embarrassée d'expliquer cette étrange fantaisie de son cœur.

Ainsi Yvonne se condamnait volontairement à souffrir, à se taire, à attendre.

Un matin que l'artiste était seul et qu'il achevait un groupe d'amours pour la pendule d'une comtesse, un valet de pied, dont l'habit était reluisant de galons dorés, lui remit une lettre et disparut.

Accoutumé à de semblables visites et à recevoir des lettres qui avaient son art pour objet, René prit le papier le déposa sur l'épaule d'une statue et se remit au travail. Un parfum pénétrant, qui s'échappait de cette missive, semblait lui reprocher son oubli. Il prit cette lettre et la lut. C'était une invitation à ses soirées que lui faisait madame Dalvarès.

René chiffonna avec colère ce papier et le rejeta loin de lui.

— Ah ! maudit Gustave, s'écria-t-il, c'est à toi que je dois assurément cet ennui. Je n'irai point, cher peintre, je te revaudrai ce mauvais tour que tu m'as joué.

Et il oublia bientôt Juanita, sa lettre et même Gustave.

Une semaine s'écoula et rien ne vint le faire ressouvenir de madame Dalvarès. Mais elle n'aurait point été femme et la femme qu'elle était, si elle avait accepté, sans réclamer, l'impolitesse et l'indifférence du statuaire.

Un jour donc et à l'instant où il y songeait le moins, il reçut une nouvelle lettre de la belle Espagnole.

Quelle ne fut pas la stupeur et l'étonnement de René en lisant ce qui suit : après l'avoir doucement grondé de sa sauvagerie et de son impolitesse envers elle, elle osait, cette étrange femme, lui faire l'aveu de sa passion pour lui.

« Cet amour, lui disait-elle, que sans le vouloir et sans le savoir vous m'avez inspiré, est si fort, si

puissant, si impérieux, qu'il renverse et détruit en moi tout sentiment de dignité personnelle, toutes les idées reçues dans la société et acceptées par les femmes. Cet amour insensé me force, moi, femme, à vous faire la première l'aveu de mes sentiments pour vous. Comment cet étrange amour m'est-il venu? je l'ignore. Un seul de vos regards l'a fait naître. Il a pénétré, ce regard, dans mon cœur pour l'envahir et le dominer à jamais. Écoutez : — Il y a cinq mois de cela; j'admirais, en compagnie de quelques femmes du grand monde, un groupe délicieux, sorti de votre ciseau; c'était votre première œuvre, que vous aviez apportée à l'Exposition des beaux arts; on vous avait désigné à moi comme l'auteur de ce divin groupe. Vous étiez là, appuyé contre une colonne, pensif et rêveur; votre noble front était chargé d'ennuis, d'incertitudes et d'hésitations; vous recéliez en vous les tristesses de l'artiste qui craint plus qu'il n'espère. Que vous étiez beau ainsi! mon Dieu!... Je levai mes yeux sur vous; nos regards se croisèrent. Vous ne vous en souvenez pas, n'est-il pas vrai? Mais moi, ce seul regard de vous m'ouvrit le ciel; il me fit entrevoir des horizons

lumineux, un monde d'amour et de poésie. O René! René! laisse-moi te nommer ainsi, *querido mio*. J'arrivai chez moi tremblante, malade, éperdue. Que faire! que faire! me disais-je, pour être aimée de cet homme? — Je savais que le mérite modeste et sans appui court le risque d'être oublié derrière la nullité habile, qui marche escortée d'intrigues, et je voulus être un Mécène pour vous. Je veux faire, me dis-je, cet artiste si grand qu'il n'aura plus autre chose à envier que l'amour, et ce sera la reconnaissance qui me le livrera. O René! *querida alma*, j'ai fatigué de mes sollicitations tous les ministères, j'ai souri à tous les princes de la critique, j'ai imploré le gouvernement, j'ai fait la plupart de vos chefs-d'œuvre pour donner l'élan aux gens de goût. Cette croix attachée à votre habit m'a valu, à moi, qui n'aime pas attendre, dix minutes d'antichambre! Êtes-vous satisfait? Votre mérite est connu de tous. Vous êtes bien jeune et déjà vous êtes célèbre. Tout cela, c'est à moi que vous le devez. Ai-je assez fait pour vous?

» Je suis belle, jeune; j'ai de l'or en ma possession, une dot de reine, et je meurs d'amour pour vous, pour *toi*.

» Ah! viens. Je veux devenir ta femme; puis tous deux nous fuirons Paris et ses importuns; nous irons dans mon pays, en Espagne. Là, sur cette terre toute parfumée de poésie; dans cette brûlante atmosphère qui souffle la passion dans l'âme, nous, nous sentirons revivre... Oh! viens, René, ce soir encore. Je t'attends. Tu ne peux me refuser sans ingratitude. Ton refus de me voir me ferait un outrage que je ne saurais oublier.

» JUANITA DALLVRÈS. »

En achevant de lire l'étrange contenu de cette lettre, mille sensations diverses bouleversèrent le noble cœur et l'imagination de René; le dépit, la honte, faisaient tour à tour blêmir et rougir son visage; sa dignité d'homme, son orgueil d'artiste se trouvaient blessés, se révoltaient.

— Quoi! s'écria-t-il, serait-il possible, serait-il vrai que mes efforts, mon travail, mon talent eussent été impuissants à me faire connaître, à me faire apprécier? que je dusse tout ce que je suis au simple sourire d'une femme?... Mais alors quel est ce monde dans lequel je vis? Où donc se trouvent la justice et l'impartialité?... Et cette femme, qui sans

honte, sans pudeur, me fait l'aveu de sa passion pour que mon amour la récompense de ses peines, comme à la fin de la journée l'ouvrier tend sa main pour recevoir le prix de son labeur!... Mais toutes ces choses sont révoltantes, hideuses, infâmes!... Cette femme est folle!... A coup sûr elle ne mérite pas que je m'occupe plus longtemps d'elle!... Et pourtant, se dit-il, après un instant de réflexion, si elle disait vrai;... si son verbiage de femme avait réussi à me faire sortir plus tôt de l'obscurité, quel que soit le sentiment qui l'ait guidée, je n'en suis pas moins son obligé... Elle est Espagnole, romanesque par-dessus le marché;... il n'y a rien d'étonnant dans sa manière d'agir. Cette femme a cru vivre encore dans son pays natal, où l'amour est dans l'air qu'on respire. Elle est femme, après tout, elle a droit à des égards. Eh bien! je ne la verrai certes pas, mais je lui écrirai :

Et René prit son buvard et se mit à tracer ce qui suit :

« Madame,

» Veuillez recevoir mes humbles excuses pour n'avoir pas répondu à l'honneur que vous avez daigné

me faire, en ne me rendant point à vos soirées. Peu façonné, madame, à la vie des salons, je n'ai pas voulu par ma présence faire ombre au tableau; d'ailleurs, la retraite et la solitude me sont chères, et il me serait extrêmement pénible d'accepter une autre existence que celle que je me suis faite.

» Recevez en outre, madame, l'expression de toutes mes gratitudes pour les soins que vous avez pris en m'aplanissant une route épineuse, où, humble et timide artiste, j'essayais de marcher.

» Pour répondre, madame, à votre confiance et à l'aveu que renferme votre lettre, je vais vous faire une autre aveu dans toute la franchise et la sincérité de mon cœur :

» Depuis longtemps, madame, j'aime avec passion, avec idolâtrie, une adorable jeune fille, ma cousine Yvonne Dalbert. Cet amour profond que je ressens pour elle, m'absorbe tout entier; cet amour immense, invincible, c'est ma gloire, ma force, c'est ma vie; cet amour qu'elle ne me sait point encore pour elle, me jette en des tortures, en des transports qui font chaque jour mon supplice et ma joie. Vivre pour Yvonne ou mourir par elle, voilà l'état de mon

âme. Et maintenant, dites, pensez-vous que je puisse vous aimer, vous, madame? Non, n'est-ce pas? Seriez-vous belle comme une vierge de Raphaël, riche comme dix reines à la fois, eh bien! mon regard se détournerait de vous pour se reposer sur ma bien-aimée.

» Vous le voyez, madame, nous devons rester éternellement étrangers l'un à l'autre. Mais je n'en demeurerai pas moins votre respectueux et reconnaissant serviteur.

» René Dalbert. »

L'artiste écrivit cette lettre tout d'une haleine, sans la relire. Il l'envoya aussitôt. Puis, plus calme et plus tranquille, il espéra qu'il serait enfin débarrassé de l'*inqualifiable* importunité de cette singulière femme.

Il n'en fut cependant point ainsi. Trois jours s'étaient à peine écoulés, qu'il reçut d'elle une nouvelle invitation fort pressante pour l'une de ses soirées, qui devait avoir lieu le lendemain.

Pour le coup, cette insistance, cette ténacité de madame Dalvarès agaça les nerfs de l'artiste et le

mit hors de lui; il n'eut plus même la liberté d'esprit nécessaire à son travail. Il alla tout le jour errer comme une ombre dans les allées du Luxembourg, en attendant l'heure où Yvonne le recevait.

Sa joie égala sa surprise, quand, en entrant chez la jeune créole, il vit M. Roussel à ses côtés.

Un cri de joie s'échappa de son cœur :

— C'est vous, cher ami, vous ici ?... Ah! vous avez bien fait d'arriver, ma cousine s'ennuyait à mourir loin de vous. Vous ne la quitterez plus, j'espère... Vous savez mes succès, et...

— Oui, oui, je sais tout cela, cher enfant, dit le bonhomme en serrant René dans ses bras. Dieu a béni vos efforts... Mais je dois retourner...

— Oh! je ne vous laisserai plus partir, dit Yvonne en enveloppant le vieillard d'un regard plein de caresses. — Mais, dit-elle aussitôt toute joyeuse en se tournant vers René, j'y songe, cher, j'ai reçu une invitation pour une belle soirée dans l'hôtel de madame Juanita Dalvarès.

René devint pâle et tremblant. Il fut obligé de s'asseoir.

— Et... et... vous irez ? articula-t-il.

— Certes, fit Yvonne; Roussel m'y engage, il veut m'y accompagner. Je sens que j'ai besoin de distraction; assez long temps j'ai vécu dans la solitude et l'isolement. D'ailleurs, cher, vous y viendrez aussi, car la lettre de madame Dalvarès m'annonce que mon cousin le statuaire René Dalbert, a reçu son invitation.

— Je n'irai pas, fit René avec résolution.

— Pourquoi? dit Yvonne au comble de l'étonnement.

— Je n'irai pas, répéta l'artiste d'une voix ferme.

— Est-ce que vous auriez conservé vos habitudes de sauvagerie d'autrefois? dit Yvonne en souriant. Vous y viendrez, cher artiste, je le veux. Vous ne voudriez pas me priver du plaisir de vous y voir. Vous ne voudriez pas m'affliger, fit-elle en pressant sa main et en lui envoyant un de ces regards auxquels le jeune homme ne pouvait résister. Y viendrez-vous? dites!

— Vous le voulez?

— Absolument.

— J'irai.

— Enfin! dit Yvonne toute radieuse.

IX

L'HOTEL DALVARÈS. — CONCLUSION

Dix heures du soir sonnaient à toutes les horloges de Paris ; et sur la chaussée des Champs-Élysées, les passants remarquaient à la clarté du gaz rouler une longue file de voitures, toutes appartenant au monde aristocratique.

Parmi tous ces luxueux et splendides équipages on pouvait distinguer un seul et tout modeste cabriolet de louage, qui ressemblait à un homme en guenilles qui se serait, on n'eût su dire pourquoi, introduit dans une société élégante et bien née. Tous ces attelages, tous ces gens heureux, ce cabriolet lui-même, tout ce monde enfin se dirigeait vers l'hôtel Dalvarès. Cet humble véhicule était occupé par un jeune homme, vêtu avec autant de recherche que de goût : c'était René qui allait à cette fête avec le cœur navré et la piteuse figure d'un homme qui

suivrait un corbillard. Yvonne avait commandé, il fallait obéir. Dans ce court trajet de la rue de l'Ouest aux Champs-Élysées, combien de problèmes se présentèrent-ils dans le cerveau de l'artiste, sans qu'il eût pu en résoudre un seul!

Quelle pouvait être la pensée de madame Dalvarès en réunissant chez elle Yvonne et lui? Elle savait bien qu'il adorait sa cousine... Que voulait-elle donc faire, cette femme si singulière? Avait-elle conçu la perfide pensée, en Espagnole qu'elle était, de se venger sur Yvonne de ses mépris à lui? Leur préparait-elle à tous deux un affront public, éclatant?... René se sentait mourir en y songeant. — Et c'est moi, dit-il, qui comme un niais, un imbécile, aurai à me reprocher cet esclandre! Je lui ai dit le nom de celle que j'aime; c'est ma faute. Et puis, qui se serait douté qu'Yvonne accepterait cette invitation? Et M. Roussel qui arrive tout exprès, on le dirait, pour la conduire à cette horrible fête!...

Et les voitures et le cabriolet roulaient toujours et s'arrêtèrent enfin en face de l'hôtel Dalvarès, ce qui mit un terme aux cruelles suppositions de l'artiste.

Jamais les yeux de René n'avaient été frappés

par une aussi grande magnificence que celle que déployait cette résidence quasi royale. Les vastes péristyles et les escaliers grandioses étaient recouverts de tapis moëlleux, aux couleurs éclatantes, tant prisées des Orientaux ; des arbustes exotiques, des fleurs précieuses et fort rares sortaient d'immenses vases du Japon et de Sèvres, répandant dans cette douce atmosphère des senteurs molles et suaves. Des statues de grands maîtres, parmi lesquelles René en reconnut qui étaient de son travail, à lui, se trouvaient là, de distance en distance, superposées un peu au-dessus d'une rampe de mosaïque, incrustée d'or. Des lustres gigantesques, que soutenaient des groupes d'amours, ,etaient sur toutes ces richesses l'éclat d'un soleil ardent; des laquais aux allures dégagées, aux livrées excentriques et dorées, allaient et venaient des péristyles aux escaliers, saluant avec respect et courtoisie les nouveaux arrivés, les débarrassant de leurs manteaux, de leurs chapeaux.

Sous l'empire d'une émotion étrange, anxieuse ndescriptible, René posa ses pieds tremblants sur les marches de l'escalier. Arrivé aux portes des appar-

tements, où déjà, presque au complet, les nombreux invités étaient rassemblés, René se sentit défaillir.

Tout à coup la porte d'entrée s'ouvrit largement, et un huissier, d'une voix retentissante cria : M. René Dalbert. Puis, étonné, ébloui, René n'aperçut plus rien ; tout se confondait à ses yeux, dans son imagination ; cette profusion de luxe tout oriental, ces flots de lumières éclatantes, ces femmes, dont les diamants scintillaient sous le feu des lustres, ces femmes qui agitaient leurs bouquets aux odeurs pénétrantes ; ces hommes debout, assis, presque tous chamarrés d'or et de splendides décorations ; cette foule, ce léger murmure des conversations partielles, tout cela monta à la tête du timide artiste, l'enivra, le tint cloué sur le seuil de la porte, semblable aux figures de marbre avec lesquelles il vivait.

Il était là, debout, pâle, immobile, ayant devant lui un monde inconnu, jetant çà et là un regard de détresse, un regard effaré, éperdu ; il serait tombé à la renverse sans une main qui s'appuya sur son épaule.

— Eh bien ! René, avance donc. Que fais-tu là ? lui dit-on presque bas.

C'était Gustave, le peintre, son ami.

— Ah ! c'est toi. Merci, murmura René.

— Enfin, te voilà, très-cher. Tu veux enfin connaître madame Dalvarès ; viens donc, que je te présente à elle.

Et Gustave l'entraîna, se fraya un passage dans la foule et arriva ainsi auprès de la maîtresse de la maison.

René, sans savoir ce qu'il faisait, s'inclina devant une femme.

— Madame ! fit-il.

— Monsieur ! dit la femme charmante avec une inflexion de voix qui fit tressaillir René, qui lui fit lever la tête.

Que vit-il ? que se passa-t-il en lui ? Il marchait de prodiges en prodiges. Était-ce un songe dont il était le jouet ? Dormait-il ? veillait-il ? était-ce de la magie, une hallucination ; un renversement des choses probables, naturelles ?... Surprise étrange et inexplicable, il reconnut dans madame Dalvarès : Yvonne, elle-même, sa cousine, son amante adorée.

C'était bien elle. Un petit cri s'échappa de la poitrine de l'artiste. Il était pâle à faire peur. Mais elle,

Yvonne, réprimant un divin sourire, se retourna au s sitôt avec sa grâce suprême pour parler à quelqu'un, placé auprès d'elle.

Et Gustave, qui observait l'inexplicable désordre d'esprit de l'artiste, lui dit à l'oreille :

— Je te le disais bien qu'on pouvait devenir fou d'amour rien qu'en voyant cette adorable femme. Tu l'es aux trois quarts, mon cher.

Mais René ne l'écoutait pas. Il voulait être seul ; il avait besoin de se recueillir. Il froissa en passant la robe de vingt duchesses au moins, bouscula maints sénateurs et hauts barons de la politique et de la finance pour s'isoler de la foule. Enfin, tombant dans un fauteuil qui se trouvait dans l'embrasure d'une croisée, et presque caché par les rideaux, René s'y affaissa, mit ses deux mains sur son visage, rappela en lui le sentiment de son être et chercha à s'équilibrer sur le terrain mouvant où il marchait. Mais ses idées, au milieu de cette affluence de monde, semblaient s'embrouiller de plus en plus, quand soudain quelqu'un l'interpella.

— René! René! lui dit-on tout bas.

Il regarda celui qui le nommait. C'était son

frère Julien qui était aussi là, debout devant lui.

— René, lui dit-il, ahuri, tout stupéfié, peux-tu dire à ma mère et à moi ce qui se passe dans ces salons? Ma mère a été invitée; elle est là, assise, au comble de l'étonnement. Dis-nous donc ce que tu sais?

— Rien! rien! je ne sais rien?... laisse-moi, dit René en cachant sa tête dans ses mains.

Julien s'éloigna de René, qui lui sembla tout à fait malade...

Cependant des groupes se formaient çà et là dans le salon. René prêta l'oreille à la conversation de deux personnages qui étaient près de lui : c'étaient un aide de camp de l'empereur et un jeune homme en habit bourgeois, sur la poitrine duquel resplendissaient deux décorations étrangères.

— Nous allons donc signer tantôt le contrat de mariage de madame Dalvarès.

— Madame Dalvarès? lui fut-il répondu. Il n'est plus question de ce nom... Vous n'en êtes que là, mon cher?...

— Comment? Vous m'étonnez!

— C'est depuis hier mademoiselle Yvonne Dal-

bert. Elle n'est point Espagnole; c'est une délicieuse petite créole, née sur les bords du Mississipi; orpheline, quatre millions de dot; voilà son histoire.

— Et ce vieillard, ce monsieur Roussel, qui ne la quittait pas plus que son ombre, ce n'était donc pas son père? Et alors pourquoi emprunter un nom?

— Pure originalité. Vous n'êtes point, je le vois, dans le secret de la comédie, très-cher... c'est tout un roman. — Et René n'entendit plus rien, ils continuèrent de parler en s'éloignant.

D'autres personnes les remplacèrent aussitôt, et l'une disait :

— Quelle séduisante jeune fille! M. Dangel, son ami, avec lequel je me suis entretenu, m'a raconté d'elle des choses incroyables. C'est une femme admirable, une femme hors ligne, et un cœur...

— Qu'est-ce donc, que ce monsieur Dangel? Je ne le connais pas.

— C'est un très-riche négociant de Marseille, venu expressément pour assister au contrat et à la cérémonie nuptiale, qui aura lieu demain.

— Elle se marie donc? Qui épouse-t-elle?

— C'est encore un secret.

— N'a-t-elle pas repoussé les hommages du prince ***, du duc de **, et de tant d'autres éminents personnages, qui ont demandé sa main? Qui donc trouve-t-elle digne de devenir son mari? J'avoue que je suis curieux de le savoir...

— Étrange et charmante enfant!

Et ils passèrent.

René retomba dans son abattement et ses perplexités.

Soudain un bruit qui se fit à l'autre bout du salon attira toute son attention.

Quatre valets plaçaient une table, devant laquelle s'assit un homme ayant des papiers à la main. C'était un notaire.

Toute la société était là, curieuse, recueillie, attentive.

— Venez, mon jeune ami, dit tout à coup à l'artiste quelqu'un qui prit sa main. — C'était M. Roussel. — On vous attend. Rassurez-vous donc! venez. — Et il entraîna le sculpteur, qui marchait en vacillant comme un homme ivre.

Toute la brillante assemblée avait les yeux sur René.

Yvonne était resplendissante de toilette ; dans ses beaux cheveux noirs scintillaient des diamants, véritable parure d'impératrice ; elle en avait toute la dignité et toute la distinction. Elle était debout près de l'officier public ; l'émotion qu'elle éprouvait prêtait à son adorable physionomie un charme saisissant qui touchait ; son visage était blanc comme sa robe, et les battements tumultueux de son cœur faisaient frissonner les dentelles de son corsage.

En voyant arriver auprès d'elle M. Roussel et René éperdu, chancelant, elle fut elle-même obligée de s'appuyer sur le bord de la table.

— Monsieur René Dalbert, dit-elle à l'artiste d'une voix pleine d'émotion et de trouble, me veut-il accepter pour sa femme ?

René, qui vit le ciel s'ouvrir devant lui, ne put prononcer un seul mot. Il fit de la tête un signe non équivoque d'assentiment.

— Veuillez signer, dit le notaire.

René griffonna sc· nom auprès de celui d'Yvonne.

Puis, les uns api les autres, tous s'approchèrent de l'homme de l(madame Dalbert, Julien, M. Dan-

gel et Roussel; et enfin tous ceux desquels on avait réclamé l'honneur d'une signature.

Et pendant qu'on allait et venait autour d'eux, les deux amants causaient tout bas :

— Chère Yvonne !... lui dit René.

— Adoré, René cher !... dit-elle à son tour.

— Ah ! par grâce, parlez-moi... Madame Dalvarès ?...

— C'était moi.

— Et ma lettre ?

— Je l'ai reçue.

— Vous n'étiez donc pas ruinée ?

— Non.

— Pourquoi donc m'avoir trompé ? J'ai été si malheureux !

— C'était à la fois une ruse nécessaire et une épreuve.

— Pourquoi la ruse ?

— Pour vous forcer au travail et faire de vous un homme, mais encore un homme distingué.

— Pourquoi l'épreuve ?

— Pour savoir si tu m'aimais, dit la jeune fille toute rougissante.

— Et maintenant, dit René d'une voix vibrante d'amour, et maintenant, crois-tu, dis, crois-tu que je t'aime?... Ma bien-aimée, mon Yvonne adorée!

— Quatre millions pour un cœur! me disais-je. — Je l'ai trouvé ce cœur, René, c'est le tien.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE L. TOINON ET C[e]. — SAINT-GERMAIN.



EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE COURNOL

20, RUE DE SEINE, 20

---

	fr. c.
Catéchisme de l'Économie politique, par Du Mesnil Marigny. 1 vol. (2e édit.)	3 50
Œuvres de Mathurin Régnier, augmentées de 32 pièces inédites avec des notes, par Édouard Barthélemy	3 50
Lettres sur les Animaux, par Georges Leroy. (4e édit.)	3 50
Sénac de Meilhan. Le gouvernement, les mœurs et les conditions en France avant la Révolution, par M. de Lescure	3 50
Vierge et Prêtre, par M. L. Boué de Villers	3 »
Les Auberges de France *(le Soleil d'or)*, par Émile Chevalier, auteur des *Drames de l'Amérique du Nord*, et L. Clergeot	3 »
Le Faisan et le Souterrain de Jully, par Émile Chevalier	3 »
Les Reines de la Rampe, par L. de Montchamp	3 »
Les Marchands de Femmes, par Marius Fontane. (2e édit.)	3 »
Une Volée de Merles, par Jean Dolent. (2e édit.)	2 »
Une Bonne fortune de François Ier, par B. Pifteau	2 »

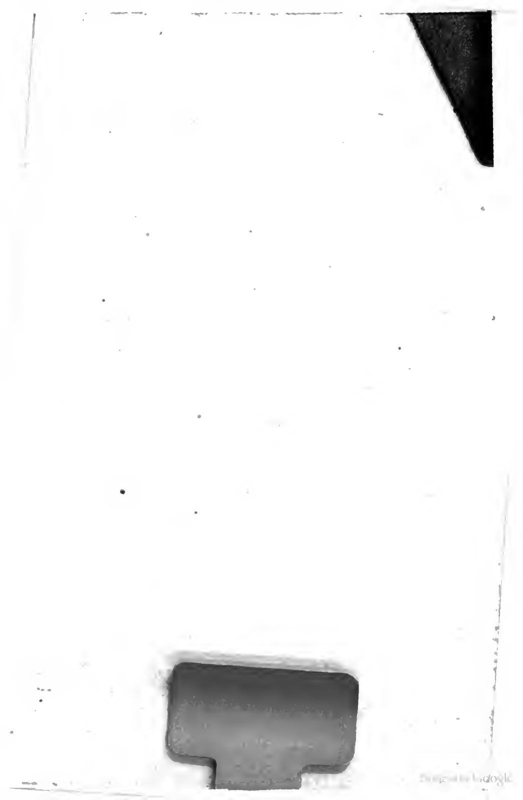
VOLUMES DIVERS A 1 FRANC LE VOLUME

Les Amours d'un Page. (19e édit.)
Contes Vrais. (9e édit.)
Flagrant délit. (4e édit.)
La Pomme d'Ève. (3e édit.)

Ce que nous font faire les Femmes. (2e édit.)
L'Esprit des reparties. (2e édit.)
L'Art d'avoir de Maîtresses. (3e édit.)
Chansons amoureuses. (2e édit.)
Il Baccio. (2e édit.)
Un Duel à mort.
Les Eaux de Bagnols.
L'Amour et la Jeunesse.
Hymnes et Chants nationaux de tous les pays.
Éloges des Femmes. 2 vol. (2e édit.)
Octavie de Valdorne.
Premier Roman d'une jeune Femme.
Anecdotes piquantes.
Les Confidences d'un Canapé.
Les Coulisses de l'Amour, par Lemercier de Neuville.
La Femme d'un Imbécile, par Jacques Sorel.
La Nuit porte Conseil, par Paul Avenel.
L'Alcôve d'un Banquier, par Ch. Mesont.
Les Perverties, par Georges Merueil.
Les Amours d'une Portière, par Lemercier de Neuville.
Le Deuil de l'Amour, par G. Maillard.
Une Aventure conjugale, par Benjamin Pifteau.
Réhabilitation d'une Courtisane, par Ch. Mosont.
Relation de la Captivité de la Famille royale à la tour du Temple, par la duchesse d'Angoulême.
Récit historique des événements qui se sont passés dans l'administration de l'Opéra, la nuit du 13 février.
Le Fils de Gibaugier ou *Je suis son Père,* par un académicien sérieux.
Les Merveilles de la nature en France, description particulière, par L. N. Simonot.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.


Google




BIB